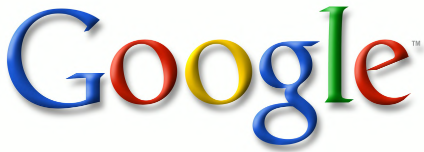
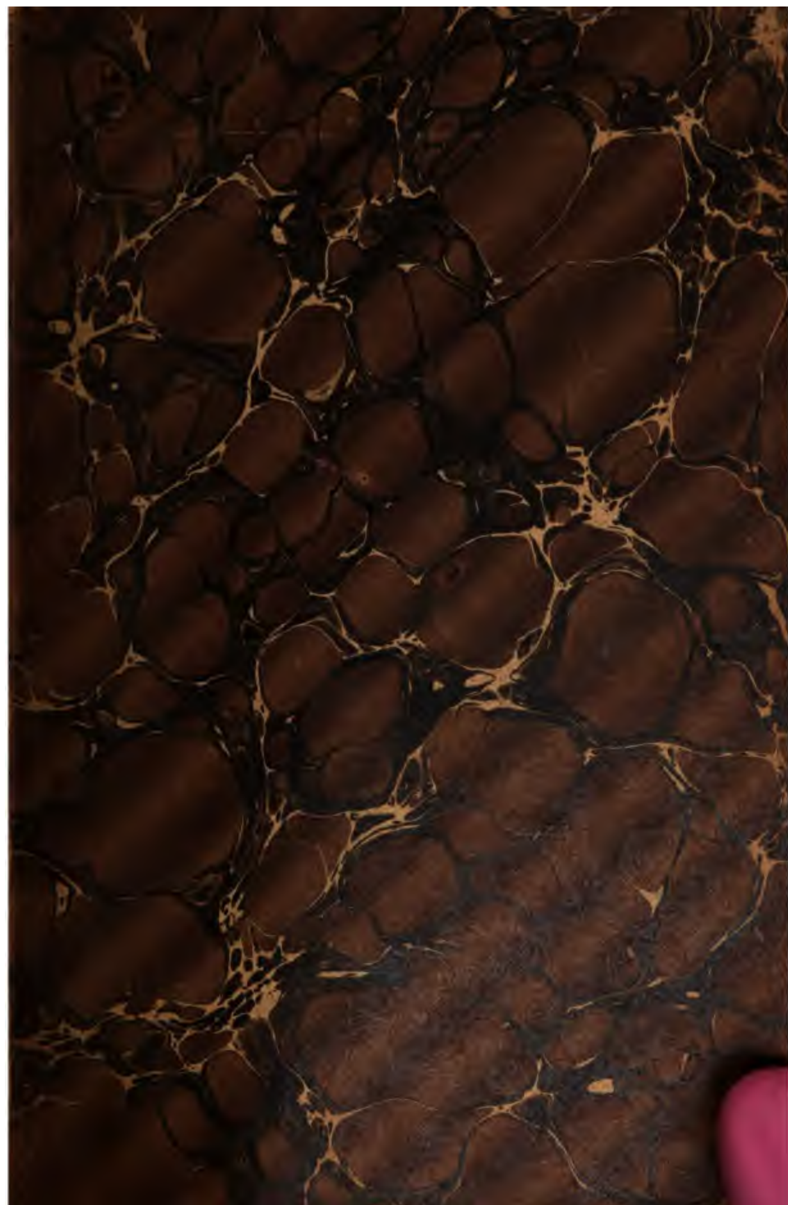






L. ANNÆI SENECÆ

AD LUCILIUM

EPISTOLÆ MORALE

I-XVI

PROPRIÉTÉ DE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Étymologie classique, grecque, latine et française (Notions d'), d'après la méthode comparative, comprenant : 1° Phonétique; — 2° Morphologie; — 3° Histoire des mots; 4° Synonymie; précédées d'une introduction historique sur l'étymologie en général et sur les trois langues classiques. Gr. in-18 cartonné. . . . . 4 »

Sénèque. — Lettres à Lucilius. Les seize premières. Traduction française. Gr. in-18 broché. . . . . . . 1 »

Salluste. — Catilina et Jugurtha. Texte revu et annoté par le R. P. GUIBERT, licencié ès lettres, professeur de rhétorique à l'Institution Sainte-Marie de Tinchebray, avec une introduction par le R. P. BERNIER. Gr. in-18 cartonné. 1 40

ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

L. ANNÆI SENECÆ

AD LUCILIUM

EPISTOLÆ MORALES

I-XVI

ÉDITION PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

ACCOMPAGNÉE D'ARGUMENTS ANALYTIQUES

ET DE NOTES GRAMMATICALES, HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

PAR

P. D. BERNIER

DOCTEUR ÈS LETTRES

PRÊTRE DE SAINTE-MARIE DE TINCHEBRAY (ORNE)

DEUXIÈME ÉDITION

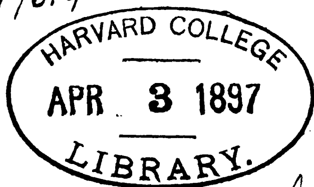


PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

1896


HARVARD COLLEGE
APR 3 1897
LIBRARY.

INTRODUCTION

SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE

SA VIE, SES ŒUVRES, SA RENOMMÉE

« La littérature, a-t-on dit, est l'expression de la société. » Serait-il moins vrai d'affirmer que les œuvres de chaque écrivain sont communément le reflet de sa vie? — L'époque et le milieu où il a vécu, la nature de son éducation, les traits distinctifs de son caractère et les vicissitudes de sa destinée servent du moins à expliquer le genre de son talent, le choix de ses sujets, les défauts et les qualités de ses conceptions et de son style. C'en est assez pour nous excuser de n'avoir point séparé l'étude des œuvres de Sénèque et sa biographie. L'homme et l'écrivain n'y perdront rien, l'intérêt général y gagnera, et nous aurons respecté la grande loi de l'unité :

Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum. (*Ars poet.*)

Famille de Sénèque. — Martial appelle Cordoue « une pépinière féconde d'hommes distingués » :

Corduba præstantium genitrix fecunda virorum.

Quels sont ces fils illustres dont se glorifie la riche colonie patricienne? Il s'agit surtout des membres de la famille Annæa, à laquelle appartient Sénèque.

Cette famille, de l'ordre équestre, est restée dans l'obscurité sous la République. Sa renommée va commencer au moment où Octave, devenu Auguste, arrive à l'apogée de sa puissance. Alors l'éloquence *pacifiée* meurt d'inanition; mais aux luttes ardentes de la tribune et du barreau succèdent les joutes de l'école. La rhétorique et les *déclamations* font fureur à Rome et ouvrent aux diserts le chemin de la fortune.

Or disert est le chef de la famille Annæa, Marcus Annæus Seneca. Tous les secrets de l'art oratoire lui sont connus, et à l'habileté il joint comme Horace un grain d'ambition : le désir fort légitime d'ailleurs « d'étendre ses ailes au delà du nid paternel ».

Le séjour de Rome lui sourit et l'attire. A cinquante-deux ans, dans la maturité de son talent, il quitte Cordoue pour la cité reine de l'univers. Avec lui le génie espagnol va envahir la littérature romaine.

Sa femme Helvia l'accompagne. Cette jeune Espagnole, dont l'aïeule fut la mère de Cicéron et qui se montrera si romaine un jour par l'énergie de son caractère, lui a donné trois enfants. L'aîné, Marcus Novatus, adopté par Junius Gallion, sera proconsul d'Achaïe sous le nom de son père adoptif et verra saint Paul devant son tribunal. Le plus jeune, Annæus Méla, comptera parmi ses meilleurs titres de gloire, celui d'être le père de Lucain. Le second, L. Annæus Seneca, deviendra notre philosophe (4 av. J.-C. — 66 ap. J.-C.)

Spirituel, érudit, servi par une mémoire prodigieuse qui lui permet de répéter, dans leur ordre, des centaines de noms, et de transcrire littéralement les discours qu'il vient d'entendre, le *rhéteur de Cordoue,* installé à Rome avec sa famille, éclipse bientôt tous ses rivaux *en déclamation.* Richesses et honneurs lui sont prodigués; ses fils en profiteront.

Éducation de Sénèque. — La déclamation à Rome. — Marcus Annæus se charge lui-même de l'éducation intellectuelle des trois frères.

A l'école paternelle, Lucius apprend successivement la grammaire et la rhétorique. Banals et fastidieux tant qu'on voudra, ces exercices d'amplification, ces lieux communs oratoires, aujourd'hui si dédaignés, ne sont point sans valeur pour enrichir l'imagination et féconder l'esprit. Se substituer à Agamemnon et se demander s'il immolera sa fille à la gloire des Grecs; prendre la place de Léonidas aux Thermopyles, s'inspirer de la situation désespérée où il se trouve, s'animer

de ses sentiments patriotiques et les faire passer dans l'âme de ses soldats; se constituer l'avocat imaginaire d'une pauvre veuve et de petits orphelins en butte à l'injustice et à la spoliation, vivre de leur misère, pleurer leurs larmes, s'indigner avec eux contre leurs persécuteurs : voilà certes des thèmes qui ne brillent pas d'originalité; mais ils sont à la portée des jeunes intelligences et n'exigent pas une érudition encyclopédique. En pourrait-on dire autant de tous les sujets de critique et d'histoire littéraire aujourd'hui si usités dans nos classes d'humanités?

D'ailleurs, quelle émulation pour réussir dans ces *exhortations* et ces *controverses!* Non seulement le discours est lu et apprécié en particulier, à huis clos, par le maître, mais il est retouché et fortifié sous sa direction; l'élève l'apprend par cœur, et, à jour dit, le débite devant un auditoire d'élite. Sénèque se passionne pour ces brillants exercices oratoires, et son talent précoce lui vaut de flatteurs triomphes.

Les traces de cette première formation intellectuelle ne sont pas rares chez lui. Fines peintures morales, maximes philosophiques, satire spirituelle des travers de l'époque, procès des institutions surannées, propagande des sentiments miséricordieux, philanthropiques [1]; style coupé, animé, plein de facettes éblouissantes: tels sont les moyens qui servent aux déclamateurs pour voiler la fadeur des sujets qu'ils traitent. Ne retrouve-t-on point cela plus ou moins dans tous les écrits de Lucius Annæus?

Sénèque, de rhéteur devient philosophe. — Cependant l'écolier a dix-sept ans. Composer perpétuellement des plaidoyers fictifs devient chose monotone. Encore si les sujets étaient raisonnables! Mais tous ne sont pas aussi simples que la délibération d'Alexandre sur la conquête des Indes ou la réclamation d'enfants ravis à leur famille. Le bizarre, l'extravagant, — jumeaux confondus, cadavres mangés, adultères tragiques, sépulcres enchantés: voilà ce qui est à l'ordre du

[1] Voir Martha, *Cours de la Sorbonne*, 21e leçon; la *Déclamation sous l'empire; Revue de l'instruct. publ.*, 16 octobre 1886. — « La déclamation, dit-il, cette manière de roman, faisait comparaître la vie réelle au tribunal des lois idéales et les jugeait sans crainte. » Mais l'éminent professeur n'exagère-t-il point le rôle des déclamateurs en leur attribuant la réforme des abus et les institutions philanthropiques des empereurs?

jour, et voilà ce qui ne saurait satisfaire le bon sens et la vive imagination du jeune homme. La soif du nouveau et de l'imprévu l'arrachent donc à l'école paternelle et le poussent vers la philosophie.

Quel est alors l'état de la philosophie? — Impuissante et sans vogue au milieu des guerres civiles, elle va se discréditant de plus en plus sous les empereurs. Deux écoles seules conservent encore quelque popularité : le stoïcisme, qui s'allie bien avec l'exaltation orgueilleuse et la rigide sévérité de la vertu romaine; le pythagoréisme, qui par ses symboles, ses observances mystérieuses et ses spéculations élevées, flatte les rêveries théurgiques des âmes nourries dans la religiosité orientale.

Or Sénèque choisit justement pour maître le représentant le plus autorisé de chacune de ces deux écoles : Sotion[1] *le pythagoricien*, et Attale [2] *le stoïcien*. Du premier il reçoit le dogme de la métempsycose, avec le conseil de faire son examen de conscience tous les jours, et de s'abstenir de viandes; il apprend de lui que rien ne périt dans le monde, que tout subit d'éternelles et constantes révolutions. — Le second lui prêche la probité, le courage, la force, la frugalité, la tempérance, le détachement des richesses et des honneurs, et lui enseigne, non sans orgueil, que le sage seul est roi.

Recueillant avec avidité les préceptes émis devant lui, le jeune philosophe en fait aussitôt la règle de sa conduite. Il se livre à une vie ascétique, renonce aux distractions, porte des habits pauvres, couche sur la dure, se refuse l'usage de la viande, des huîtres, des champignons, des vins et des parfums. Mais cette vie étrange ne va-t-elle pas attirer sur lui l'attention de Tibère, qui n'aime pas les philosophes? Son père le lui fait craindre : le jeune homme docile modère ses austérités.

Sénèque avocat. — Jalousie de Caligula. — L'ambition aidant, il se tourne vers le monde des affaires, s'adonne tout

[1] Sotion était d'Alexandrie. Il avait pour maître Sextius, dont la doctrine et les pratiques tenaient du pythagoréisme et du stoïcisme : abstinence de la chair des animaux, examen de conscience quotidien, croyance à la supériorité du sage sur Jupiter lui-même, etc. On lui attribue un traité sur la *Colère*.

[2] Attale était un déclamateur éloquent et honnête plutôt qu'un philosophe. Il se proclamait roi vis-à-vis de la police de Séjan.

entier aux luttes du barreau, et son éloquence lui conquiert une notoriété extraordinaire.

Caligula, qui se pique lui-même d'être orateur, en devient jaloux; il décrie les discours de Sénèque, les appelle « du sable sans chaux, des pièces d'apparat »; — bien plus, il va se débarrasser violemment de son rival. Heureusement une courtisane intervient. A la vue de la mine chétive du condamné : « Cet enfant, dit-elle, n'a plus qu'un souffle, il se meurt de phtisie; à quoi bon le tuer? » — L'empereur laisse vivre Sénèque. Celui-ci apprécie sans doute les dangers de la célébrité, renonce à la carrière oratoire, et s'éloigne de Rome.

Voyage de Sénèque en Orient. — Retour sous Claude. — L'Orient, ses souvenirs, ses monuments étaient faits pour tenter l'imagination aventureuse du jeune rhéteur. Aussi bientôt débarque-t-il à Alexandrie. De là il dirige ses excursions de tous côtés, visite, étudie, interroge les choses et les hommes. Va-t-il jusque dans l'Inde, comme on l'a prétendu? — Rien ne le prouve. Mais il amasse sur les Indiens, sur les Juifs, sur les climats, les productions, les coutumes et les religions de l'Orient, sur le Nil, ses sources et ses inondations, des documents nombreux qu'il mettra plus tard en œuvre dans ses *Questions naturelles* et son *Traité des superstitions;* il écrit même alors probablement son traité, aujourd'hui perdu, des *Tremblements de terre.*

Cependant Claude a remplacé Caligula. Sénèque est revenu à Rome, il est questeur; son influence parmi la haute société romaine grandit chaque jour.

Mais il a Messaline pour ennemie. Impliqué dans une accusation d'adultère avec la fille de Germanicus, le voilà condamné à l'exil par le Sénat et relégué dans l'île de Corse.

Exil en Corse. — La Corse n'est point pour Sénèque un séjour enchanté. « La Corse, dit-il, horrible séjour quand l'été commence à faire sentir sa chaleur, plus horrible lorsque la canicule y déploie ses feux dévorants. » (1re *épigramme.*)

« Sauvage, la Corse est encaissée dans des rochers à pic; elle n'offre partout que vastes déserts; l'automne n'y produit point de fruits, ni l'été de moissons; blanc de frimas, son hiver est privé de la liqueur de Pallas; le printemps n'y fait point

naître d'agréables ombrages; aucune herbe ne pousse sur son sol infertile. Pas de pain, pas une goutte d'eau, point de feu même pour le bûcher funèbre : on n'y trouve que deux choses : un proscrit, un exil. » (2e *épigramme.*)

La haine et l'envie poursuivent ce proscrit jusque dans cet exil. Il s'en plaint amèrement : « Qui que tu sois (dirai-je ton nom? la douleur fait tout dire), toi qui viens, implacable ennemi, fouler ma cendre; qui, non content d'une ruine si complète et si subite, décoches tes traits cruels contre une tête privée de vie : crois-moi, la nature accorde encore quelque force aux sépulcres; une ombre peut défendre son tombeau. Les dieux mêmes te parlent aujourd'hui par ma bouche. O Envie, songe que mes Mânes t'adressent aujourd'hui ces paroles : « Le malheur est chose sacrée. Garde-toi d'insulter « à mon destin. Toujours la main des sacrilèges respecta les bûchers. » (4e *épigramme.*)

« ... Fin railleur, tu te fais un jeu de menacer ma tête en tes mordants hémistiches, et tes sarcasmes distillent de noirs poisons. Que t'importent mes pleurs, pourvu que tu donnes cours à tes railleries? Mets fin à de tels jeux d'esprit; la plaisanterie ne consiste pas dans la méchanceté, et les railleries qui blessent n'ont jamais droit de plaire...

Non est jocus esse malignum,
Nunquam sunt grati qui nocuere sales. (5e *épig.*)

Travaux de Sénèque dans son exil : Consolations, épigrammes, tragédies. — Contre l'ennui de la solitude, les regrets du passé et les vexations du présent, Sénèque trouve un remède dans l'étude et la composition. Il se console en consolant les autres. C'est de Corse, en effet, que sont datées les *Consolations* à sa mère et à Polybe, peut-être même la *Consolation* à Marcia.

La *Consolation* est un genre tard venu dans la littérature païenne. Au temps d'Homère, dit M. Martha[1], les héros s'enivrent de leurs souffrances, se rassasient de larmes. Plus tard, pour calmer la douleur morale, on a recours aux breuvages

[1] Martha, *Cours de la Sorbonne.* — V. *Revue de l'instruct. publ.*, 24 avril 1886.

(au népenthès, par exemple), aux paroles magiques, à l'usage des bains. Puis la culture ingénieuse des Grecs leur inspire une foule de préceptes appropriés aux différentes sortes de chagrins, une vraie pharmacie morale. Crantor le premier réunit tous ces préceptes dans un livre fameux où, pendant des siècles, les anciens puisent le remède aux blessures de leur âme. Enfin les *Consolateurs* de profession surgissent de toutes parts. Ils ont parfois leur enseigne et débitent leurs recettes à la satisfaction naïve des veuves, des orphelins, des aveugles, des sourds, des boiteux, des vieillards, des exilés, etc. Chaque école de philosophie fournit ses consolations spéciales; mais toutes elles concluent à l'*Insensibilité* (ἀπάθεια), qui n'est en réalité qu'un égoïsme inhumain.

C'est l'*insensibilité* que Sénèque prêche à sa mère Helvia pour la consoler de son propre exil. « Laissons les pleurs, laissons les éternels gémissements aux âmes faibles et amollies par une longue prospérité. La continuité de l'infortune présente au moins cet avantage que, à force de tourmenter, elle finit par endurcir... De même que les vétérans, grièvement blessés, supportent l'amputation sans gémir, sans se plaindre, comme s'il s'agissait du corps d'un autre; ainsi vous devez aujourd'hui vous prêter avec courage au traitement... Je n'ai rien retranché à vos malheurs; je les ai tous accumulés sous vos yeux. Car je prétends vaincre votre douleur et non l'abuser. » (*Cons. à Helvia.*)

C'est à la même insensibilité qu'il veut amener Polybe, favori de Claude, qui pleure la mort de son frère, et la fille de Crémutius Cordius, Marcia, qui depuis trois ans se désole d'avoir perdu son fils Métilius.

« Vous trouverez un sensible soulagement à votre peine dans l'idée que votre douleur est sans fruit pour l'objet de vos regrets comme pour vous, et vous ne voudrez plus prolonger ce qui est inutile. (*Cons. à Polybe.*)

« A d'autres les molles complaisances; j'ai résolu d'attaquer de front vos chagrins. J'arrêterai vos larmes si vous consentez à favoriser la cure que je vous offre; je les arrêterai, dussiez-vous la repousser... » (*Cons. à Marcia*, I.)

« ... Rien, direz-vous, n'est plus naturel que de pleurer les siens. Sans doute ; mais voyez la brute. Ses regrets sont véhéments, mais combien ils passent vite! Ils n'est point d'animaux qui regrettent longtemps leurs petits. L'homme seul aime à nourrir sa douleur. « (*Ibid.*)

« — La brute, s'écrie Diderot, beau modèle à présenter à l'homme affligé ! »

Mais Sénèque ne parle point partout en stoïcien qui se raidit contre le malheur. Les pensées touchantes et délicates ne lui sont pas inconnues, les sentiments de l'homme, de l'ami, du fils, se font jour parfois au milieu des plus froids raisonnements.

« Les personnes affligées, dit-il à sa mère, fuient les objets de leur vive affection pour donner un libre cours à leur douleur. Quant à vous, refugiez-vous dans le sein de votre sœur chérie avec toutes vos pensées. Si vous persistez à garder votre tristesse, elle la partagera. » (*Ad Helv.*, XVII.)

« Quoi que vous fassiez, votre pensée revient toujours vers moi, et maintenant aucun de vos enfants ne se présente plus fréquemment à votre souvenir, non qu'ils vous soient moins chers, mais parce qu'il est naturel de porter plus souvent la main sur la partie souffrante. » (*Ibid.*)

De pareilles oasis ne sauraient pourtant faire oublier le désert aride où ces *tristes consolations* laissent le cœur.

Pour apprécier à sa valeur ce pauvre genre de littérature et ne pas trop le mépriser, il faut se souvenir qu'il servit à rendre la douleur plus digne et plus décente, et qu'il contribua à discréditer les pleureuses à gages qui, par leurs lamentations ridicules, déshonoraient les funérailles.

D'ailleurs Sénèque ne semble pas prendre trop au sérieux son rôle d'artiste consolateur ; il ne s'y livre pas exclusivement : « Mon âme, dit-il, dégagée de toutes préoccupations, tantôt s'amuse d'études plus légères : *modo se levioribus studiis oblectat;* tantôt, uniquement avide d'atteindre la vérité, s'élève à la contemplation d'elle-même et de l'univers. D'abord elle examine la terre et sa position, ensuite la nature de la mer qui l'environne, la cause de son flux et de son reflux ; puis elle considère ces effroyables météores formés entre le ciel et la terre et la bruyante région des tonnerres... Enfin elle s'élance vers la voûte des cieux ; elle jouit du pompeux spectacle des sphères, et, se rappelant son immortalité, elle s'avance au milieu des temps passés et des siècles à venir. » (*Cons. à Helv.*, XVII.)

Quelles sont ces *études plus légères* qui amusent l'exilé? Seraient-ce les *Épigrammes* qu'on lui attribue? Peut-être. Elles ne sentent guère le stoïcisme; mais les contradictions ne sont pas rares dans la vie et les œuvres de Sénèque; et d'ailleurs quelques-unes font honneur à ses sentiments. Tantôt c'est un remerciement à Crispus, son ami, l'oracle du barreau

de Rome, qui ne l'a pas abandonné dans son naufrage, et dont l'âme sympathique n'oublie pas l'exilé sur ses rochers arides (*Ep.* VI). Tantôt c'est un souhait gracieux à ses deux frères et à son jeune neveu Marcus. « Puissent mes frères, et le jeune et l'aîné, me survivre!... Puissé-je les surpasser, et me voir à mon tour surpassé par eux en tendresse! Puisse Marcus, qui dans son doux langage ne fait encore que bégayer, défier un jour de sa voix éloquente ses deux oncles! » (*Ep.* VIII). Tantôt enfin c'est une adresse quelque peu emphatique à Cordoue, sa patrie : « Cordoue, laisse aller éparse ta chevelure et te revêts de sombres vêtements; envoie à ma cendre le tribut de tes larmes... déplore la destinée de ton poète... Moi, ton citoyen, moi ta gloire, je vais être attaché à un rocher...

... Tua gloria, civis,
Infigar scopulo. (*Épig.* IX.)

Mais ne s'agirait-il pas aussi des *Tragédies*?

Si, comme on l'admet généralement, Sénèque *le Tragique* n'est autre que Sénèque *le Philosophe,* il a dû composer une partie de ses pièces pendant son exil. Nous serions tentés d'invoquer en faveur de cette hypothèse deux vers empruntés à un chœur de *Médée.* Ils s'appliquent si bien à Claude qui, vainqueur des Bretons, s'est conquis pour lui et son jeune fils le titre de Britannicus!

Parcite, o Divi, veniam precamur,
Vivat ut tutus qui mare subegit.

On sent ici l'inspiration qui dicta les flatteries à l'adresse de Claude, semées dans la *Consolation à Polybe.*

Et n'est-ce point à ce même empereur que font allusion ces vers qui glorifient l'assassinat politique?

Victima haud ulla amplior
Potest magisque opima mactari Jovi,
Quam rex iniquus. (*Herc. fur.*, v. 923 et ss.)

Mais, hormis quelques traits épars, rien dans les tragédies ne nous rappelle plutôt le règne de Claude que celui de Néron. Tout y dénote seulement qu'elles ne sont point faites pour la

représentation publique. Quoi d'étonnant? A cette époque, les jeux du cirque, les spectacles sanglants, ont fini par tuer, aux yeux de la foule, les fictions dramatiques. Ces fictions continuent à être cultivées, mais elles ont passé du théâtre au salon et à l'école. On ne les joue plus, on les lit. Partant, le poète néglige l'action. Plus de gradation, plus d'intérêt soutenu, plus de péripéties émouvantes. Le dialogue s'alanguit, les tirades se multiplient, le dénouement arrive comme il peut et s'étale sans précaution, avec des détails horribles que les spectateurs ne supporteraient point. Ce qu'il faut à l'*auditoire,* c'est la vigueur des pensées et l'éclat du style. Avec cela, tout passe, jusqu'à l'invraisemblance. Tel est certainement le point de vue où se place Sénèque en dramatisant dans la langue latine ces épouvantables légendes de la mythologie grecque qui s'intitulent : *Agamemnon, — Hercule furieux, — Hercule au mont Œta, — Médée, — Œdipe, — la Thébaïde, — Thyeste, — les Troyennes,* etc. Le dialogue vise au bel esprit; les lieux communs, les descriptions superflues abondent; les personnages, sans variété ni originalité, sont pétris de stoïcisme et toujours armés de sentences; ils discutent par aphorismes; ils ne conversent pas, ils prêchent; ou plutôt c'est le philosophe qui, par leur bouche, développe ses thèses favorites.

Sénèque précepteur de Néron. — Apokolokyntose; traité de la Clémence. — Quel que soit leur mérite, les compositions morales et littéraires de Sénèque ont du moins l'avantage d'occuper ses loisirs forcés, loisirs, hélas! bien longs, puisque, malgré ses humbles supplications et celles de ses amis, ils durent huit années entières.

Mais une révolution de palais fait tomber Messaline (47 ap. J.-C.), Agrippine épouse Claude, son oncle. Pour plaire au public qui s'intéresse à un talent célèbre : *ob claritudinem studiorum* (Tac.), elle rappelle Sénèque (50), l'élève aux honneurs de la préture et lui confie l'éducation de son fils Néron adopté par Claude.

Jamais situation ne fut plus délicate. Agrippine compte trouver dans l'ancien exilé l'instrument docile de tous ses caprices. Celui-ci, de son côté, veut faire de Néron un prince accompli; mais, pour y réussir, il doit soustraire son élève à l'influence maternelle. Avec quelle habileté, pendant cinq années, le précepteur déjoue tous les plans d'Agrippine sans briser avec elle! Quelle action salutaire il exerce d'abord sur le naturel lâche et féroce de Néron! Rome voit déjà en celui-ci

un nouvel Auguste. Elle est impatiente de le saluer empereur, Agrippine en brûle. Un plat de champignons vénéneux ou empoisonnés est par son ordre servi à Claude, et, renforcé d'un violent purgatif, met fin au règne du vieillard.

Au mois d'octobre de l'an 807 de Rome (55 ap. J.-C.), Néron monte sur le trône. L'éloge de l'empereur défunt s'impose au jeune prince. Sénèque le lui dicte. L'imbécile couronné, en présence du sénat de Rome, reçoit les honneurs de l'apothéose; mais bientôt le philosophe va se venger de cette déification officielle. Ses vieilles rancunes contre le maître inexorable qui l'a tenu si longtemps sur les rochers de Corse se réveillent, et l'*Apokolokyntose*[1] est conçue. Espèce de Ménippée, où prose et vers s'entremêlent, cette facétie satirique nous montre le pauvre Claude tour à tour chassé honteusement du ciel, à la requête d'Auguste, traîne par la nuque aux enfers, condamné à jouer incessamment aux dés dans un cornet percé et enfin à servir auprès de Ménandre, affranchi de Caïus César Caligula, en qualité de *débrouilleur de procès : ut ei a cognitionibus esset.*

« On est étrangement surpris, observe Diderot, au sortir des fades éloges de la *Consolation à Polybe*, d'entrer dans la satire la plus virulente. — Quoi ! philosophe, vous adulez bassement le souverain pendant sa vie et vous l'insultez cruellement après sa mort! — Il ne pouvait plus me faire de mal. — Cette réponse est d'un lâche et d'un ingrat; car, s'il

[1] Le mot Ἀποκολοκύντωσις se traduit généralement par *Métamorphose de Claude en citrouille.* Cette interprétation nous semble inacceptable.

D'abord, il n'est nullement question de pareille métamorphose dans la facétie de Sénèque.

Ensuite κολοκύντη (Rac. κόλον κυνεῖν ou κινεῖν, caresser ou remuer l'intestin) ne signifie pas *citrouille,* mais *coloquinte.*

Or le fruit de la *coloquinte,* gros comme une orange, est un des plus violents purgatifs connus des anciens. Pline l'Ancien l'atteste : *Colocyntis arefacta per se inanit alvum* (l. XXII, ch. II). — Coïncidence curieuse, Sénèque, avant Tacite et Suétone, nous peint justement Claude expirant dans les tortures causées par le plus irrésistible laxatif. Est-il donc invraisemblable que ce laxatif fût la *coloquinte ?*

Dans ce cas, le mot *Apokolokyntose* signifierait : *Suites de la coloquintisation* et rappellerait comment Agrippine hâta l'*immortalité* de son impérial époux.

Tel est le sens qui, grammaticalement et historiquement, nous paraît le plus probable.

eût été votre bienfaiteur, vous vous seriez tu, parce qu'il ne pouvait plus vous faire de bien. — Mais il m'a cru coupable d'adultère. — Et que vous importait, si vous ne l'étiez pas? — Il m'a tenu huit ans en exil. — Est-ce que le stoïcien souffre en exil? Est-ce que le stoïcien se venge? Toutes les belles choses que vous écriviez à Helvia, votre mère, n'étaient donc que des mensonges officieux? Quand je vous vois poursuivre avec fureur un ennemi qui n'est plus, que faut-il que je pense de toutes ces belles maximes répandues dans votre traité sur la *Colère?* »... Diderot a raison. Mais qu'importe au courtisan? — Il est sûr d'avoir Néron et Agrippine pour admirateurs secrets d'une bouffonnerie qui les désopilera. Une contradiction de plus ne tire pas à conséquence : le stoïcisme de Sénèque est élastique.

D'ailleurs les flatteries directes au nouveau César ne lui coûtent pas. Dans l'*Apokolokyntose,* il lui fait tisser par les Parques une merveilleuse destinée, et met ces prophéties sur les lèvres d'Apollon lui-même :

Les jours que vous filez ne sont pas d'un mortel :
Il me sera semblable et d'air et de visage;
De la voix et des chants il aura l'avantage.
Des siècles plus heureux renaîtront à sa voix;
Sa loi fera cesser le silence des lois [1].

Le traité de la *Clémence,* dédié au royal écolier après la première année de son règne, débute ainsi : « Néron César, je vais traiter de la Clémence, je vais faire en quelque sorte les fonctions d'un miroir et vous procurer la plus grande de toutes les jouissances, en vous montrant à vous-même. — On ne parle plus, ajoute-t-il, ni du divin Auguste, ni des premiers temps de Tibère; on ne cherche plus hors de vous le modèle, les exemples qu'on désire vous voir imiter : ce qu'on vous demande, c'est que votre règne réponde à ce que promet sa première année. »

Rôle de Sénèque dans les crimes de Néron. — Sénèque croit-il vraiment à la clémence future de Néron? Si cela est, l'illusion se dissipe bientôt. L'âge d'or qu'il a rêvé se change en

[1] Cette traduction en vers est celle de J.-J. Rousseau.

une suite de crimes atroces. Mais Sénèque, pour ne point perdre son crédit auprès du maître, lui fait concession sur concession. Il favorise sa passion pour la courtisane Acté, à la grande fureur d'Agrippine, qui sent l'affection et la confiance de son fils lui échapper. Étranger à l'empoisonnement de Britannicus, il n'ose le blâmer et s'enrichit des dépouilles de la victime. Néron tente de faire périr sa mère dans une galère à soupape, et apprend avec effroi qu'elle survit au naufrage. Que faire? Sénèque est appelé avec Burrhus. Adresse-t-il à l'empereur quelque sévère représentation? Non, il regarde Burrhus et lui demande s'il faut commander le meurtre aux soldats. Quand, malgré la réponse négative de Burrhus, l'affranchi Anicetus a consommé ce parricide, il se trouve un courtisan assez lâche pour justifier le meurtre d'Agrippine, et ce courtisan est Sénèque. Mais vaines seront ces criminelles complaisances. Après le meurtre d'Octavie et l'incendie de Rome, Néron s'est épris d'une manie étrange pour l'art des cochers. Il excelle à conduire un char dans la carrière, — la multitude applaudit, Burrhus en rougit et manifeste ses regrets; l'histrion couronné se débarrasse du censeur importun. Sénèque n'a plus qu'à trembler. Les accusations de toute nature pleuvent contre lui. Il veut se retirer dans la solitude et rendre à Néron les biens dont il a été comblé. Mais César, perfidement affectueux, proteste qu'il ne consentira jamais à se séparer d'un si précieux auxiliaire, et l'embrasse avec effusion. Force est donc à Sénèque de se résigner, le sourire aux lèvres et la mort dans l'âme.

Sénèque redevient philosophe. — Ses principaux ouvrages. — Malgré cela, il s'éloigne peu à peu de la cour et prolonge son séjour à la campagne avec Pauline, sa jeune et vertueuse épouse. Ses loisirs sont consacrés à la philosophie. Cette science, d'ailleurs, n'a jamais cessé de le passionner dans les vicissitudes de sa carrière.

Au début du règne de Claude, il a écrit, sur les instances du doux Annæus Novatus (Gallion), son frère, le traité de la *Colère,* où il dépeint si bien les symptômes et les effets de cette passion, qui inspira tant de crimes aux plus fameux Romains, et qui suffirait à elle seule pour flétrir éternellement la mémoire de Caligula.

Plus tard il a dédié à Sérénus, préfet du prétoire, ses graves réflexions de stoïcien sur la *Tranquillité de l'âme* et sur la *Constance du sage*. Il a rappelé à Paulinus le prix du temps

et la *brièveté de la vie*, et à Gallion, que la *vie heureuse* s'acquiert par la vertu.

Maintenant, à je ne sais quel *sage* il conseille *le repos*, la retraite loin de la foule qui l'arrache à lui-même, dérange sa vie et le souille de vices. Il expose, au profit d'Eluctius Liberalis, la nature de la *bienfaisance*, les devoirs du bienfaiteur et de l'obligé. Il répond à la question de Lucilius, procurateur de Sicile: « Pourquoi les gens de bien, si le monde est gouverné par une *Providence*, éprouvent-ils tant de maux ? » Il invite ce même Lucilius à s'élever au-dessus des passions et des intérêts humains, à contempler la nature dans ce qu'elle a de plus sublime, de plus mystérieux; et il lui adresse le seul ouvrage romain qui nous reste sur la physique: le traité des *Questions naturelles*. Le feu et les météores célestes, les éclairs et le tonnerre, l'eau, la grêle, la neige, le vent, les tremblements de terre, les sources du Nil et les comètes y sont tour à tour décrits et étudiés sous une forme plus philosophique que scientifique, au milieu de piquantes digressions sur le luxe et la corruption des Romains. — Enfin c'est à son affection pour ce personnage que nous devons les *Lettres à Lucilius*.

LETTRES A LUCILIUS

Caractères littéraires des lettres à Lucilius. — Lucilius, savant, poète à ses heures, et, dit-on, chantre de l'Etna, est devenu le disciple, le confident, l'ami intime du vieux *ministre malgré lui*. Non content de lui dédier plusieurs longs traités logiquement ordonnés, Sénèque se plaît à philosopher avec lui « la bride sur le cou, » à bâtons rompus. Promenade, lecture, visite, spectacles, incidents les plus vulgaires, tout lui fournit matière à réflexions toujours instructives et souvent profondes; point de détails curieux sur les faits contemporains, sur la politique, sur les écrivains et sur les philosophes en renom, comme chez Cicéron, Mme de Sévigné, Voltaire ou Joseph de Maistre. Peu d'allusions aux joies et aux tristesses du foyer. C'est une rare fortune chez Sénèque, qu'une description animée, qu'une saillie légère, qu'une anecdote, un trait de vie intime. Il s'en rencontre pourtant.

Le hasard, un jour, conduit Sénèque au spectacle de midi.

« Je m'attendais, dit-il, à des jeux, à des plaisanteries, à des amusements capables de délasser de la vue du sang humain. Tout le contraire. Homicide pur. Plus d'armes défensives; nulle partie du corps à l'abri du fer; nuls coups portés à faux. Point de casque, point de bouclier. A quoi bon ces armures, cet art de l'escrime? — A rien qu'à retarder la mort... Pourquoi celui-ci tue-t-il avec tant de circonspection? Pourquoi celui-là meurt-il de si mauvaise grâce? On les pousse au combat à coups de fouet, on les fait courir le sein nu au-devant des blessures... Peuple féroce, ne sais-tu pas que les mauvais exemples retombent sur ceux qui les donnent? Rends grâces aux dieux : tu enseignes la cruauté à un prince qui heureusement ne peut l'apprendre. » (*Ep.* 7.)

A côté de cette dramatique peinture des combats de gladiateurs terminée par une flatterie ambiguë à l'adresse de Néron, lisez ce récit gracieux :

« J'étais allé à ma villa; je me plaignais des frais de réparation. Mon fermier me répondit que ce n'était pas faute de soins; qu'il faisait l'impossible, mais que l'édifice était vieux. Or il s'est élevé entre mes mains : que sera-ce de moi si les pierres de mon âge sont déjà usées? Piqué au vif, je saisis la première occasion de querelle. « Voilà des platanes bien mal tenus! Point de feuilles! Pourquoi ces branches noueuses et tortues, ces troncs ridés et difformes? En coûterait-il beaucoup de les déchausser et de les arroser? » Mon homme jure qu'il ne néglige rien, qu'il ne prend point de repos, mais que les arbres ne sont plus jeunes. — Entre nous, c'est moi qui les ai plantés, moi qui ai vu leur premier feuillage. »

« Je me tourne vers la porte. « Quel est donc ce vieillard qu'on a porté ici et qu'on ne tardera pas d'y exposer? Où a-t-on déniché ce squelette? Le beau plaisir de m'apporter ainsi les morts du voisinage! — Les morts! maître, me répondit-on. Vous ne reconnaissez pas votre Félicion, à qui vous donniez tant de petits jouets, le fils de votre fermier Philositus, votre favori? — En vérité il perd l'esprit, le pauvre enfant! mon favori! — Après tout il n'y a rien d'impossible, car les dents lui tombent. » (*Ep.* XII.)

Sénèque pouvait-il exprimer plus gaiement que tout dans sa villa lui rappelle sa vieillesse? Pouvait-il aussi mettre en relief, d'une façon plus piquante, la sottise d'un parvenu que dans l'anecdote suivante :

« Calvisius avait les revenus et l'esprit d'un affranchi. Il

voulait paraître savant. Pour y réussir, il prit un chemin raccourci. A grands frais il acheta des esclaves, l'un qui sût Homère, l'autre Hésiode par cœur; de plus, chacun des neuf lyriques eut le sien. S'il les acheta grand prix, à cela rien d'étonnant; il n'en avait pas trouvé de formés, il paya leur formation. Sa collection achevée, il commença à provoquer ses convives. A ses pieds étaient rangés ses souffleurs, pour lui fournir des vers à mesure qu'il en avait besoin; mais, hélas! en les répétant, il restait souvent court au milieu d'un mot... Le pauvre homme s'imaginait savoir tout ce que savaient les gens de sa maison. Le moqueur Fatellius l'engagea un jour à disputer le prix de la lutte. Or Calvisius était maladif, pâle et amaigri. — Et comment le pourrai-je, répondit-il; à peine ai-je un souffle de vie? — Ne dis pas cela, reprit l'autre, n'as-tu pas beaucoup d'esclaves d'une vigueur sans pareille! »

De tels épisodes ne sont que des accidents dont se sert le philosophe pour amener une idée générale ou lui donner plus de relief; car chaque épître est une vraie thèse. Sénèque n'écrit point pour conter, mais pour démontrer. Est-ce à dire que la thèse soit toujours bien serrée? Sans doute, ce n'est jamais, comme chez Montaigne, « un fagotage de pièces diverses, une cuvée, une galimafrée, » mais de la forme scientifique, de l'appareil méthodique, il n'en veut point. Des définitions par le genre prochain et la différence spécifique, un ordre rigoureux, chez lui n'en cherchez guère. Il se répète, il s'égare volontiers en digressions; il semble se dire parfois comme l'auteur des *Essais* : « Allongeons cette épître et la bigarrons d'une aultre pièce. » En particulier, la sentence finale que Sénèque propose comme aliment aux méditations de son correspondant ne tient presque jamais au corps de la lettre et n'en forme pas la conclusion. Ce qui fait le charme des *Épîtres à Lucilius*, ce n'est donc ni l'unité, ni l'enchaînement harmonieux des idées.

« La vraie baguette d'enchantement de Sénèque, dirait Sainte-Beuve, c'est d'abord son style;... le style, un sceptre d'or, à qui reste, en définitive, l'empire de ce monde. » (*Port-Royal*, t. II, ch. III.)

Il répudie les périodes sonores, arrondies, cicéroniennes; sa prose a l'allure vive et rapide, ses alliances de mots sont d'un bonheur merveilleux, ses tours originaux, ses antithèses énergiques, ses expressions éclatantes parfois jusqu'à l'excès.

Mais le style seul n'eût pas suffi à assurer le succès des Épîtres. Sénèque écrit à son ami : « Épicure disait à Idoménée : Si c'est la gloire qui te touche, tu seras plus connu par ma correspondance que par toutes les grandeurs que tu courtises et pour lesquelles tu es courtisé. Ce qu'Épicure a pu promettre à Idoménée, je te le promets, à toi, Lucilius, j'aurai crédit auprès de la postérité. Il m'est permis de faire durer les noms que j'emporte avec moi. » (*Ep.* XXI.) Quand il augure ainsi l'immortalité de sa correspondance, Sénèque doit avoir conscience de sa valeur philosophique, non moins que de sa valeur littéraire.

Les cent vingt-quatre épîtres qui nous en restent forment un *livre de haulte graisse* sur le fond duquel on nous pardonnera d'insister.

PHILOSOPHIE DES LETTRES A LUCILIUS

Toute la philosophie de Sénèque se retrouve éparse dans les Lettres à Lucilius. Là comme dans ses autres ouvrages, il est, selon l'expression heureuse d'un philosophe, *plus* et *moins* qu'un stoïcien[1].

« Se mettre à la suite des autres, dit-il, c'est renoncer non seulement à toute découverte, mais encore à toute recherche. La vérité luit pour tout le monde... Nous ne vivons pas sous un roi ; chacun pour soi. » (*Ep.* XXXIII.) — « Je ne me suis assujetti à personne ; *non me cuiquam mancipavi.* (Ep. XLV.) — Aussi se réserve-t-il le droit de butiner, même dans un camp ennemi, chez les Péripatéticiens, les Académiciens et les Épicuriens. *Quidquid bene dictum est ab ullo meum est.* (Ep. XVI). — Les maximes d'Epicure surtout parsèment ses Lettres.

Pourtant Sénèque ajoute moins au stoïcisme qu'il n'y *retranche.* « J'y trouve beaucoup à élaguer, dit-il : *Multa quoque præcidenda* (Ep. LXVIII). — Sans doute, il admet la division de la philosophie stoïcienne en *Physique, Logique* et *Morale;* mais il n'attache pas aux trois parties une égale importance. Ce qu'il entend par la *Logique* est vague et obscur (*Ep.* LXXXIX). L'idée qu'il se fait de la *Physique* est fort incomplète. Dans le sens antique du mot, elle devrait comprendre la science de

[1] Emmanuel Chauvet, Préface des *Lettres à Lucilius.*

Dieu, de l'homme et de la nature. Or dans la nature Sénèque ne s'occupe guère que des météores; dans l'étude de l'homme, il ne s'attarde pas à l'origine de l'âme, à sa destinée et à l'analyse de ses facultés; — enfin il néglige de prouver dogmatiquement l'existence de Dieu et de déterminer ses attributs. Son thème favori, quand il parle de Dieu, c'est la Providence, et encore s'intéresse-t-il presque exclusivement à cette question : « Pourquoi les bons sont-ils si souvent malheureux? » Bref, Sénèque ne fait de psychologie et de théodicée qu'en vue de la *Morale.* La morale est tout pour lui.

Et quelle morale? — Est-ce la morale générale avec ses principes éternels et immuables? — Non. La morale générale touche à la métaphysique, et Sénèque *dédaigne la métaphysique*, comme il dédaigne la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et les beaux-arts[1]. L'étude des questions spéculatives est temps perdu : « Avons-nous tant de loisirs, s'écrie-t-il? Savons-nous vivre, savons-nous mourir? » (*Ep.* XLV.) Sa morale est donc exclusivement *pratique.*

A ses yeux, le monde est malheureux parce qu'il ne sait ni vivre ni mourir. Le philosophe est appelé à lui enseigner cette science capitale ! *Ad miseros advocatus es.* Que faut-il aux sujets d'un Caligula et d'un Néron, à une époque où la fortune et la vie sont choses si précaires? — Des problèmes abstraits, des subtilités érudites? — Non; mais des principes d'action[2]. Le philosophe ne discute plus, il conseille ; il devient, pour ainsi parler, *directeur de conscience.* Toute grande famille a son directeur de conscience et cherche auprès de lui lumières et consolations. Celui de Cassius Julius l'accompagne au supplice; Démétrius prépare Thraséas à mou-

[1] « La géométrie m'apprend à mesurer mes domaines; que ne m'apprend-elle à mesurer mes besoins? L'arithmétique est l'art de compter; que ne m'enseigne-t-elle le néant de ces calculs? Tu nous dis les distances des astres, tu embrasses l'univers dans ton compas : mesure donc l'âme humaine, si tu es savant, et montre-nous sa grandeur et sa petitesse. » (*Ép.* LXXXVIII.) — Les beaux-arts sont encore plus maltraités. « La peinture et la sculpture ne sont pas au-dessus de l'art du parfumeur et du cuisinier, et de tous ceux qui mettent leur industrie au service de nos voluptés. » (*Id., ibid.*)

[2] Le peuple romain avait toujours regardé la spéculation philosophique comme une perte de temps. Aussi académiciens, péripatéticiens, épicuriens et stoïciens ne ressemblent pas mal sur la terre de Saturne à des vendeurs d'*orviétan* qui se disputent l'avantage de posséder la meilleure recette pour rendre l'homme *bonum et beatum.*

rir. Métronax prodigue ses conseils à Sénèque, et Sénèque donne les siens à Lucilius et à ses amis.

Morale individuelle de Sénèque. — La plupart des conseils de Sénèque sont d'un stoïcien, mais d'un *stoïcien mitigé*. Faire des *sages parfaits,* tels que les imagine le stoïcisme pur, Sénèque n'y songe pas : « Le sage parfait, dit-il, est un *phénix* qui ne naît que tous les cinq cents ans. » Mais faire des sages en marche (*proficientes*) vers la perfection, des sages de second ordre (*secundæ notæ*), des sages « humains, affables et modérés (*Ep.* XIII) » : tel est le but qu'il poursuit.

Avouons-le, dans la route qu'il trace au sage, les contradictions ne font pas défaut. — En bon stoïcien, notre moraliste bannit joies, désirs, craintes, douleurs, pitié, *émotions* et *passions de toute nature.* Ces émotions et ces passions arrachent l'âme à sa sérénité (ἀπάθεια, ἀταραξία, *pax alta*), qui doit être imperturbable. En vain, dit-il, les Péripatéticiens prétendent que ces émotions nous sont données par la nature pour aiguillonner notre vertu (*a natura ad virtutem datas*); — erreur ! Les passions ne sont que des maladies. Le sage n'a pas besoin d'impressions désordonnées pour faire le bien ; la raison lui suffit.

Ici évidemment Sénèque est *cet indiscret stoïcien* dont parle la Fontaine :

> . . . . . Qui retranche de l'âme
> . . . . . Le bon et le mauvais,
> Jusqu'aux plus innocents souhaits.

Il prend place parmi ces gens qui :

> Otent à nos cœurs le principal ressort,
> Et font cesser de vivre avant que l'on soit mort.
> (*Le Philos. scythe.*)

Heureusement chez Sénèque l'homme vaut mieux que la doctrine ; il souffre de son austérité inexorable, et souvent il amasse subtilités sur subtilités pour l'accommoder aux exigences de la vie et aux besoins du cœur. Que devient, par exemple, l'insensibilité du Sage devant cette maxime sur la perte des enfants : *Lacrymandum est, non plorandum?* — On devine dans cette distinction l'âme aimante à qui les *purs* reprochaient d'avoir trop pleuré sa première femme.

Sénèque combat aussi parfois la fantaisie de mourir (*libido*

mortis), *le suicide*, quand il ne s'agit que d'échapper aux ennuis et aux incommodités de la vieillesse. — « Le sage, dit-il, ne doit point fuir la vie, mais en sortir. » Seulement les supplices et l'ignominie menacent-ils, ou la fortune commence-t-elle à être suspecte, le sage peut, selon lui, chercher légitimement le trépas : « Ce que la vie a de meilleur, c'est qu'elle ne force personne à la subir. — Méditer la mort, c'est méditer la liberté; celui qui sait mourir ne sait plus être esclave. » Sombre philosophie qui s'explique par les misères de ce temps, où les meilleurs citoyens attendaient chaque jour l'ordre de mourir, mais qui n'en est pas moins désolante et pernicieuse.

En résumé, *la morale individuelle* de Sénèque, malgré ses belles pensées sur la prudence, le courage, la tempérance, le soin modéré du corps et l'abstinence volontaire au milieu des richesses, demeure incomplète et vicieuse.

Morale sociale de Sénèque. — Sa *morale sociale* présente un caractère plus élevé. Que de nobles considérations sur la vraie amitié, l'amitié vertueuse (*Ep.* VI) et sur le choix des amis (*Ep.* III)!

Que d'aspirations généreuses vers cette *bienveillance*, cette *confraternité universelle* que le christianisme devait seul réaliser dans le monde! Pour Sénèque, les combats de gladiateurs sont des assassinats exécrables. « Mais est-ce assez, dit-il, de s'abstenir de verser le sang humain? — La belle gloire pour un homme de n'être point féroce envers un homme!... Recommandons de tendre la main à celui qui fait naufrage, de montrer la route à celui qui s'est égaré, de partager son pain avec celui qui a faim... La nature, en nous formant des mêmes principes et pour la même fin, nous a rendus frères; c'est elle qui nous a inspiré une bienveillance mutuelle, et qui nous a rendus sociables... C'est elle qui nous a donné deux bras pour aider nos semblables. Ayons toujours dans le cœur et dans la bouche ce vers de Térence : « Je suis homme, et rien de ce qui touche l'homme ne m'est indifférent.

« Homo sum, et nihil humani a me alienum puto. » (Ép. xcv.)

Avec cette doctrine que devient *l'esclavage?* — Une injustice criante : « Cet homme que vous appelez votre esclave,

oubliez-vous qu'il est formé des mêmes éléments que vous? (*Ep.* XLVII.)

Que devient l'étroit et jaloux *patriotisme* des Romains? La patrie c'est le monde entier; l'*exil* même, le plus cruel des supplices autrefois, n'est qu'un vain mot pour le sage, citoyen de l'univers.

Est-ce à dire que Sénèque ne reconnaisse pas de *devoirs politiques?* — Non. Comme les Stoïciens, il dit : « Le sage s'occupera des affaires publiques. » Mais il ajoute une restriction : « à moins d'en être empêché ; » et il se complaît à énumérer les raisons qui poussent le sage vers la retraite (*otium*) : corruption des hommes, caprices de la foule, déboires de toute nature dans le service de l'État. Enfin, quitte à contredire ses paroles et ses actes, il conclut quelque part : « Mieux vaut traiter ses infirmités que celles des autres. » *Satius est sua mala quam aliena tractare.* Il n'y a pas loin, quant au résultat, de cette doctrine à celle des Épicuriens qui disaient : « Le sage ne s'occupera point des affaires publiques, à moins d'y être forcé. »

Morale religieuse de Sénèque. — Quant à la *morale religieuse* de Sénèque, si elle offre des lacunes, des contradictions, elle n'est ni sans grandeur ni sans beauté. « Dieu nous a faits, dit-il, Dieu est notre père, *parens noster* (Ep. CX), il nous aime, il s'occupe parfois de chacun de nous (*Ep.* CV) ; il ne craint pas d'obliger les ingrats, et son soleil se lève même pour les impies. Comment l'homme refuserait-il son *obéissance* à cette volonté bienfaisante : *Sequere Deum.* Mais l'obéissance passive ne suffit pas, il faut le consentement : *Non pareo Deo, sed assentior* (Ep. CVI). Dieu ne veut pas seulement être obéi, il veut être aimé et honoré ; il ne demande rien de plus. *Deus amatur* (Ep. XL) : *Deo satius est coli et amari.* (Ep. XLII.)

Mais quel *culte* rendre à Dieu? Réclame-t-il des taureaux, de l'or, une superstition inquiète, effarée? — « Non, le premier culte à rendre à la divinité, c'est de croire à son existence, de reconnaître sa majesté et sa bonté. » (*Ep.* XCV.) — « Laissez les grasses victimes, adorez avec une volonté droite et une intention pure : *pia rectaque voluntate.* » (Ibid.)

« *Priez* Dieu, mais ne lui demandez rien que vous ne puissiez exprimer publiquement (*Ep.* X). — Demandez un bon esprit, la santé de l'âme avant celle du corps. » Ainsi Sénèque, plus éclairé que les anciens, attend de la Divinité un bien moral.

A la prière doit s'ajouter l'*imitation*. Mais comment l'être mortel et fragile imiterait-il l'Être éternel et tout-puissant? — « La Divinité nous appelle à elle ; nulle âme n'est droite sans elle... Nous sommes ses associés et ses membres ; *hujus socii et membra sumus* (Ep. XCIX) ; nous n'avons qu'à cultiver les divines semences qui sont en nous, à former en nous par la vertu l'image de la divinité : *Te dignum finge Deo*. (Ep. XII.)

Un moyen efficace d'atteindre cet idéal, c'est le retour sur soi-même ; c'est l'*examen de conscience* de chaque soir. Dans le repos et les ténèbres, examinons notre conduite. Notre sommeil sera plus paisible quand notre âme aura pu se féliciter de son innocence ou s'avertir elle-même de ses chutes (*Ep.* XXVIII). Soumettons notre conscience à Dieu, qui pénètre nos pensées les plus secrètes, et vivons avec la persuasion qu'il nous voit toujours.

Contradictions. — Comment Sénèque peut-il accorder avec ces belles théories la légitimité du suicide ? Que devient l'obéissance, la soumission parfaite à ce Dieu notre père, si, lâches déserteurs, nous quittons, sans son ordre, le poste qu'il nous a confié ? Enfin pourquoi ces actes d'humiliation, si le sage est, comme il le dit quelque part, supérieur à Jupiter lui-même ?

Deux principes se combattent en Sénèque : l'*orgueil de l'ancien stoïcisme et la lumière naturelle de l'âme*, augmentée sans doute par l'*influence chrétienne*. Cette duplicité de principes l'embarrasse ; c'est pour cela qu'il écarte les questions supérieures, qu'il évite le dogme et ramène tout à la pratique. Seulement il oublie que la sagesse pratique livrée à elle-même reste sans fondement et sans efficace ; que le dogme est la raison du devoir ; que la morale chancelle quand le dogme s'efface, quand il est vicieux et imparfait ; que tout réduire à la morale, c'est discréditer la morale[1].

Dernières années du philosophe. — Sa mort. — Néanmoins, à défaut de la vérité complète, ces méditations auxquelles se livre notre philosophe sont de nature à relever le courage, à assurer la dignité de la vie. Aussi les dernières

[1] F. de Champagny, *Les Césars*, t. IV, p. 245.

années de Sénèque ne nous apparaissent souillées d'aucune de ces faiblesses, disons mieux, de ces lâchetés qui l'ont trop souvent avili jusque-là.

Il n'affecte pas le cynisme impudent des *stoiciens sophistes*, qui, sous prétexte de ne rien refuser à leur sage, lui accordent jusqu'à la perfection du vice. « Le sage seul sait s'enivrer, disent-ils, lui seul sait satisfaire toutes ses passions; rien dans ses actes qui puisse le déshonorer. »

Ces gens-là, Sénèque les méprise.

Il n'est pas non plus de ces *stoïciens poseurs*, qui, vêtus d'une façon étrange, se promènent d'un air morose, pâles et les sourcils froncés, qui ne parlent qu'en brèves sentences un langage austère jusqu'à la dureté. A ses yeux, ces exagérés achèvent de discréditer la philosophie, dont le nom par lui-même est dejà assez odieux. *Satis nomen philosophiæ, si modeste tractetur, invidiosum est.* (Ep. v.)

Il ne se range pas davantage parmi ces *stoiciens magnanimes* dont le type est Thraséas, parmi ces caractères énergiques qui, fidèles à leurs principes, savent garder une noble attitude en face de la tyrannie, sans timidité comme sans opposition bruyante.

Toujours craintif, ce qu'il ambitionne pour la fin de sa carrière, c'est le calme de la retraite: *In freto viximus, moriamur in portu.* (Ep. xix.) Si Néron pouvait l'oublier au fond de sa villa, ses vœux seraient à leur comble. — Mais Néron ne l'oublie point. Sénèque a beau prétexter la maladie pour rester chez lui, l'empereur veut l'avoir à ses côtés, comme pour lui faire partager le poids de ses crimes envers les particuliers, de ses vols sacrilèges dans les temples de l'Asie, de la Grèce et de l'Italie.

Sentant que son ancien précepteur le fuit avec dégoût, il charge l'affranchi Cléonicus de l'empoisonner; mais Cléonicus, en serviteur fidèle, avertit le vieillard. Celui-ci désormais se borne pour toute nourriture aux fruits de ses jardins, et pour toute boisson à l'eau courante des ruisseaux. Le voilà par nécessité revenu à ses austérités de néophyte pythagoricien; le voilà, au milieu de son luxe, réduit à cette pauvreté qu'il a tant prêchée. Cette pauvreté ne le sauve pas.

Pison conspire contre Néron. Mais Pison empereur n'est pas du goût de tous les conjurés : Pison joue publiquement la tragédie, comme Néron joue de la lyre: « Que gagnera-t-on, dit Subrius, à remplacer un joueur de lyre par un comédien? Servons-nous de Pison pour nous débarrasser du fils

d'Agrippine, puis défaisons-nous de Pison lui-même, et proclamons Sénèque empereur. Lui seul, par ses talents et son expérience, est capable d'assurer la prospérité de l'empire. »

Sénèque a-t-il été prévenu du complot? — La chose reste douteuse. Mais, hasard ou non, le jour où le complot doit s'exécuter, Sénèque s'est rapproché de Rome avec Pauline. Il vient d'entrer dans une de ses villas suburbaines, et se met à table avec quelques amis. Tout à coup on lui annonce que sa maison est cernée. Néron a surpris la conspiration, et l'affranchi Natalis y a impliqué Sénèque pour satisfaire la haine de l'empereur. L'accusation repose sur quelques paroles compromettantes échappées au vieillard. Sénèque les explique. Inutile ; sa condamnation est prononcée.

Le tribun des soldats lui fait dire par un centurion qu'il ait à s'ouvrir les veines sur-le-champ. Le condamné demande ses tablettes pour clore son testament. Le centurion refuse. Alors le philosophe se tourne vers ses amis : « Eh bien, leur dit-il d'une voix calme et le visage impassible, puisqu'on me met dans l'impossibilité de reconnaître vos services, je vous lègue le seul bien qui me reste, l'exemple de ma vie. Le souvenir que vous en conserverez attestera d'une manière honorable la constance de notre amitié. » Les amis fondent en larmes. « Où sont, leur dit-il, ces maximes de sagesse, ces réflexions, qui depuis tant d'années ont dû vous prémunir contre l'adversité? Ignoriez-vous la cruauté de Néron? Était-il possible que le meurtrier de sa mère et de son frère épargnât son précepteur? »

Pauline désolée se jette dans ses bras. Elle veut mourir avec lui. Il la conjure de modérer sa douleur et de vivre ; elle proteste qu'elle ne se séparera pas de son époux. « Je t'avais indiqué ce qui pouvait t'engager à vivre, s'écrie Sénèque : tu préfères l'honneur de mourir ; je ne serai point jaloux de ta vertu. Quand le courage serait égal dans nos deux morts, le mérite sera toujours plus grand dans la tienne. »

Le même fer leur ouvre à tous deux les veines. Le corps de Sénèque est exténué par l'âge et un régime austère; son sang coule lentement. Il se fait ouvrir les veines des jambes et des jarrets. Ses tortures sont affreuses. Leur vue ne va-t-elle point abattre le courage de Pauline? Va-t-il pouvoir supporter lui-même le spectacle des douleurs de sa femme? Il la persuade de passer dans une autre chambre.

Alors tous les serviteurs de Sénèque sont introduits. Au milieu des angoisses de ce moment suprême, son éloquence

se réveille, et il dicte un discours noble et touchant qui sera bientôt à Rome dans toutes les mains. Pourquoi Tacite ne nous l'a-t-il pas conservé? — Cependant la mort ne vient pas. Sénèque prie Status Annéus, son médecin et son ami, de lui administrer de la ciguë : le poison est sans effet.

De guerre lasse, il se fait porter dans son étuve. Un bain chaud y est préparé. Sénèque asperge de quelques gouttes ses esclaves les plus voisins, en disant : « J'offre cette libation à Jupiter Libérateur. » Il se plonge dans le bain et la vapeur le suffoque. Nous sommes en l'an 66 de l'ère chrétienne; Néron compte douze ans de règne et Sénèque soixante-trois ans de vie.

Quant à Pauline, elle respire encore. Les soldats ferment ses blessures, et Néron la laisse vivre. La pâleur de son visage et une maigreur excessive rappelleront toujours aux Romains son dévouement conjugal et le stoïque trépas de son époux.

VIE POSTHUME DE SÉNÈQUE

Sénèque est mort, mais sa mémoire reste vivante et son œuvre n'est pas de celles qui serviront de pâture aux mites paresseuses dont parle Horace : *Nec tineas pascet inertes.* Les siècles passent, et Sénèque est toujours à la mode.

Pourquoi la célébrité de Sénèque? — Sa célébrité s'explique. Assez nombreux et assez frappants apparaissent ses défauts pour lui susciter des détracteurs passionnés; assez solides et assez brillantes se manifestent ses qualités pour lui mériter des apologistes dévoués et des admirateurs enthousiastes. Le combat livré autour de sa personne et de ses écrits se renouvelle pour ainsi dire à chaque génération. Ballotté entre des opinions contraires, le philosophe pourrait dire encore : *In freto vivimus...* — Pourquoi ces querelles perpétuelles qui ne se vident jamais ? C'est que chacun des combattants envisage Sénèque à un point de vue trop exclusif.

Opinion de Dion Cassius. — Dion Cassius, le sénateur historien, ne voit que l'homme public, que le ministre de Néron. « Il condamnait, dit-il, la tyrannie, et éleva un tyran; il blâ-

mait les courtisans et n'abandonnait jamais la cour; il blâmait les flatteurs et flattait les princesses et les affranchis jusqu'à composer des discours à leur louange. Il parlait contre les grandes richesses, et possédait dix-sept millions cinq cent mille drachmes. Il déclamait contre le luxe, et avait cinq cents tables de bois de cèdre montées en ivoire, toutes pareilles, où il prenait de délicieux repas. L'excès de cette dépense et de cette vanité peut faire juger de celui de ses autres dérèglements. » (*Notice sur Sénèque.* — Édit. de Panckoucke, t. I, p. 9.)

Opinion de Quintilien. — Quintilien, qui propose à ses jeunes disciples des modèles oratoires à imiter, ne considère en Sénèque que le rhéteur. Or Sénèque est l'antipode de Cicéron, et Cicéron est l'idole de Quintilien. Aussi, tout en proclamant Sénèque « un génie facile et abondant, un censeur excellent des vices, fécond en belles pensées », il réprouve son style « comme corrompu presque partout et d'autant plus pernicieux qu'il est émaillé de défauts agréables. On voudrait, dit-il, qu'il eût écrit avec son génie et avec le goût d'un autre. » (*Institut. Orat.* X, 1.)

Opinion de Fronton. — Fronton, l'opposé de Sénèque pour le style, n'est pas moins sévère dans sa critique : cela se comprend. « L'éloquence de Sénèque, dit-il, cette éloquence toute faite d'étincelles fiévreuses, il faut s'en débarrasser. » L'expression grossière *Sordes et illuvies verborum* ne lui semble pas trop forte pour caractériser sa diction.

Opinion des Pères de l'Église. — Par contre, les Pères de l'Église qui trouvent dans ses belles maximes sur l'unité de Dieu des arguments précieux contre le polythéisme et les superstitions populaires, l'appellent : *Seneca noster.* Oubliant toutes ses erreurs, saint Jérôme va même jusqu'à l'insérer dans le catalogue des écrivains ecclésiastiques, sur la foi de ses prétendues lettres à saint Paul.

Opinion du moyen âge. — Le moyen âge, qui fait de Virgile un précurseur inspiré du Christianisme, n'hésite point à faire de Sénèque un chrétien; il raffole de ses *Pensées,* en compose des Recueils par lettre alphabétique et lui prête même un *Traité sur les Vertus cardinales,* qui sans doute est l'œuvre de l'évêque Martin.

Influence sur la Renaissance. — La Renaissance arrive

avec son esprit rationaliste et païen ; les sentiments naïfs et pieux de nos antiques mystères s'éclipsent naturellement devant les vertus orgueilleuses et empanachées des héros dramatiques de Sénèque. Garnier et Montchrétien de Vatteville traduisent ses tragédies presque intactes sur notre scène; et Scaliger, dans sa *Poétique,* érige le système du poète latin en idéal.

Opinion de Montaigne. — Montaigne, le sceptique, trouve en son indolence une raison d'affectionner Sénèque comme Plutarque : « Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche y est traictée à pièces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy je suis incapable. Ainsi sont les opuscules de Plutarque et les Épistres de Sénèque qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable... Leur instruction est de la cresme de la philosophie et presentée d'une simple façon et pertinente. (*Essais,* liv. II, x.)

Influence sur le XVIIe siècle. — Au xviie siècle, l'accent déclamatoire, les hautes pensées, les mots énergiques et les sentiments outrés du rhéteur philosophe séduisent trois génies qui n'ont pas toujours su distinguer le sublime de l'ampoulé, Malherbe, Balzac et Corneille. Le tendre Racine lui-même cherchera d'abord ses sujets dramatiques dans le glacial répertoire gréco-latin, jusqu'au jour où le pathétique naturel d'Euripide le dégoûtera des déclamations stoïciennes. Encore s'inspirera-t-il de Sénèque plus que d'Euripide pour la composition de sa *Phèdre.*

Opinion de Saint-Évremont. — Mais autour des courtisanes Marion de l'Orme et Ninon de l'Enclos s'est formée une petite société épicurienne. De quels yeux regardera-t-elle Sénèque? Écoutons l'éhonté et spirituel Saint-Évremont : « Je vous dirai avec la dernière impudence que j'estime beaucoup plus sa personne que ses ouvrages. J'estime le précepteur de Néron, l'amant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendait à l'empire : du philosophe et de l'écrivain, je ne fais pas grand cas; je ne suis touché ni de son style ni de ses sentiments. Sa latinité n'a rien de celle du temps d'Auguste. Rien de facile, rien de naturel; toutes pointes, toutes imaginations qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne que la lumière de Grèce ou d'Italie. Vous y voyez des choses coupées qui ont l'air et le

ton des sentences, mais qui n'en ont ni la solidité ni le bon se
qui piquent et poussent l'esprit sans gagner le jugement...
ne lis jamais ses écrits sans m'éloigner des sentiments q
veut inspirer à ses lecteurs. S'il tâche de persuader la pauvr
on meurt d'envie de ses richesses. Sa vertu fait peur
enfin il parle tant de la mort et me laisse des idées si no
que je fais ce qui m'est possible pour ne pas profiter de
lecture. » (*Œuvres choisies*, p. 123.)

Opinion de Malebranche. — Malebranche, voulant prému
ses lecteurs contre les séductions des *Imaginations fortes*
voit en Sénèque que le champion dangereux et habile des
trines contraires aux dogmes chrétiens.

« Je ne crois pas, dit-il, qu'on puisse trouver d'auteur
propre que Sénèque pour faire connaître quelle est la co
gion d'une infinité de gens qu'on appelle beaux esprit
esprits forts, et comment les imaginations fortes et vi
reuses dominent sur les esprits faibles et peu éclairés, non
la forme ni l'évidence des raisons, mais par le tour et la ma
vive de l'expression. Je sais bien que cet auteur a beau
d'estime dans le monde et qu'on prendra pour une espèc
témérité de ce que j'en parle comme d'un homme fort im
natif et peu judicieux. Mais c'est précisément à cause de
estime que j'ai entrepris d'en parler...

« Il y a peu d'erreurs plus dangereuses et qui se com
niquent aussi facilement que celles dont les livres de Sén
sont remplis, parce que ces erreurs sont délicates, pr
tionnées à la vanité de l'homme et semblables à celle
laquelle le démon engagea nos premiers parents. Elles so
vêtues d'ornements pompeux et magnifiques qui leur ou
le passage dans la plupart des esprits. Elles y entrent,
s'en emparent, elles les étourdissent et les aveuglent.
elles les aveuglent d'un aveuglement superbe, d'un ave
ment éblouissant, d'un aveuglement accompagné de lueu
non pas d'un aveuglement humiliant et plein de ténèbres
fait sentir qu'on est aveugle et qui le fait reconnaître
autres...

« Il est vrai que toutes les pensées de Sénèque ne son
fausses ou dangereuses. Cet auteur se peut lire avec profit
ceux qui ont l'esprit juste et qui savent le fond de la m
chrétienne. De grands hommes s'en sont servi utilement
n'ai garde de condamner ceux qui, pour s'accommoder à
blesse des autres hommes qui avaient trop d'estime pou

ont tiré des ouvrages de cet auteur des preuves pour défendre la morale de Jésus-Christ et pour combattre ainsi les ennemis de l'Évangile par leurs propres armes.

« Il y a de bonnes choses dans l'Alcoran et l'on trouve des prophéties véritables dans Nostradamus... On se sert de l'Alcoran pour combattre la religion des Turcs, et l'on peut se servir des prophéties de Nostradamus pour convaincre quelques esprits bizarres et visionnaires. Mais ce qu'il y a de bon dans l'Alcoran ne fait pas que l'Alcoran soit un bon livre, et quelques véritables explications des *Centuries* de Nostradamus ne feront jamais passer Nostradamus pour un prophète [1]. »

Opinion de Bayle. — Bayle, le spirituel et hardi critique, « a trouvé plus de substance dans une période de Cicéron que dans sept ou huit de Sénèque. »

Opinion de Diderot. — Tel n'est pas l'avis de Diderot : « Sénèque seul, dit-il, a plus de connaissances, plus d'idées, plus de profondeur que Platon et Cicéron réunis et analysés ; il a plus de nerf, plus de substance et de véritable sève dans cinq ou six pages que ces auteurs n'en ont dans cent. » — Le Portique, l'Académie et le Lycée de la Grèce n'ont rien produit de comparable à Sénèque pour la philosophie morale. — « Homme pusillanime, s'écrie-t-il d'un ton inspiré, si les deux grands fantômes, la mort et la douleur, t'effrayent, lis Sénèque! »

« Malheur à celui que quelques-unes de ces pensées que je jette au hasard, à mesure que la lecture du philosophe me les offre, ne plongent pas dans la méditation! » — Faut-il s'étonner de cet enthousiasme surchauffé? Diderot n'est pas le calme Rollin, censeur modéré et impartial, Diderot est excentrique de caractère, et, de plus, fils du XVIII[e] siècle impie : Sénèque fait « sa droicte balle », car il le dispense du christianisme. Aussi se constitue-t-il son champion déterminé, quitte à lui adresser parfois de vertes remontrances. A ses yeux, l'opinion de Quintilien sur les écrits du philosophe est récusable, parce qu'elle est inspirée par une « basse jalousie », et Juste-Lipse, l'érudit du XVI[e] siècle, a raison de trouver « ineptes et ridicules » tous les censeurs de Sénèque.

Apologiste de l'écrivain, Diderot défend l'homme public et privé avec non moins d'ardeur : « Je plaide la cause de la vé-

[1] *Recherche de la vérité*, liv. II; *De l'imagination*, III[e] partie, c. IV.

rité, dit-il en parlant des mœurs de son héros..., vous, ses détracteurs, vous êtes tous les disciples de l'infâme Suillius; et, proprement, Sénèque n'a jamais eu qu'un accusateur, Suillius... Suillius pouvait être fou (en accusant Sénèque d'être l'amant d'Agrippine), puisqu'il était méchant. »

L'apologie du meurtre d'Agrippine lui paraît fort excusable : « Ce n'est pas dans le fond d'une retraite paisible, dans une bibliothèque ou devant un pupitre que l'on juge sainement ces actions-là. C'est dans l'antre de la bête féroce qu'il faut se supposer, sous ses yeux étincelants, ses ongles tirés, sa gueule entr'ouverte et dégouttante du sang d'une mère. » — « Qu'il est aisé de braver le danger d'un autre! »

« Il était utile que Sénèque restât au palais pour l'empire, pour la famille de Sénèque, pour nombre de bons citoyens. Après l'assassinat d'Agrippine n'y avait-il plus de bien à faire? »

Emporté par sa thèse, Diderot va jusqu'à immoler Thraséas à Sénèque : « Thraséas, dit-il, reste inutile dans un Sénat déshonoré, et personne ne l'en blâme! — Sénèque garde une place dangereuse et pénible où il peut encore servir le prince et la patrie, et on ne lui pardonne pas? Quels censeurs! quels juges! »

Opinion de Laharpe. — Certes, nous ne devons pas en vouloir aux *censeurs* du XVIIIe siècle d'avoir relevé les exagérations de cette apologie, qui n'a pas moins de six cents pages. Laharpe lui consacre cent soixante-dix pages fort virulentes parfois et en fait bonne justice. Mais il daube vraiment trop à plaisir Sénèque pour contrecarrer Diderot : « *Louanges outrées amènent critiques sans mesure*, dit le proverbe : c'est le cas.

« A la marche naturelle facile et décente de Platon et de Cicéron comparez celle de Sénèque : c'est un homme sur des échasses. Au premier aspect il paraît haut; mais toisez-le et vous voyez qu'il vacille, parce qu'il n'a qu'une base factice : tous ses mouvements sont forcés et désagréables et il tombe souvent. Sénèque a beau exagérer l'expression du dédain quand il me parle de la mort, comment pourrait-il me donner une force que je vois qu'il n'a pas? Il en parle trop pour la mépriser tant... Il a l'air de chercher querelle à la mort, de la narguer comme un ennemi qu'on défie de loin; il s'escrime en l'air.

« Les mouvements de son style sont les mêmes : des saillies,

des bravades, des abus de mots. Si Sénèque n'est ni lu ni goûté, ne serait-ce pas parce qu'il écrit mal, et assez mal pour n'être pas moins rebutant en français qu'en latin, pour fatiguer également le lecteur et le choquer à tout moment dans une langue comme dans l'autre? »

Opinion de Joseph de Maistre. — Le XIXe siècle s'est levé avide de rénovation religieuse. Joseph de Maistre, qui marche à l'avant-garde de cette rénovation, voit en notre philosophe un auxiliaire précieux.

« Je sais par cœur tout ce qu'on a dit contre Sénèque; mais il y a bien des choses aussi à dire en sa faveur. Prenez garde seulement que le plus grand défaut qu'on reproche à lui ou à son style tourne au profit de ses lecteurs; sans doute il est trop recherché, trop sentencieux; sans doute il vise trop à ne rien dire comme les autres; mais avec ses tournures originales, avec ses traits inattendus il pénètre profondément les esprits... A ne considérer que le fond des choses, il a des morceaux inestimables; ses épîtres sont un trésor de morale et de bonne philosophie. Il y a telle de ces épîtres que Bourdaloue ou Massillon auraient pu réciter avec quelques légers changements. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg,* IXe entretien.) Nous voilà loin de Malebranche.

DISCUSSIONS CONTEMPORAINES

INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR SÉNÈQUE

RAPPORTS DE SÉNÈQUE ET DE SAINT PAUL

Depuis lors, dans la lutte qui se continue autour du nom de Sénèque, la question la plus intéressante et la plus discutée est celle-ci : « D'où sont venus à Sénèque ces vues et ces sentiments qui, sur le terrain de la morale et particulièrement de la morale sociale, le placent si manifestement au-dessus de tous les philosophes ses devanciers? » — La généralité des critiques chrétiens, dit Mgr Laforêt[1], a cru que le précepteur de Néron était redevable de cette éminente supériorité à la lumière du Christianisme, qui s'était levée sur Rome plusieurs années avant la mort du philosophe.

[1] Recteur de l'université de Louvain. — *Histoire de la Philosophie,* t. II, p. 331.

Les critiques de l'école *progressiste* ont voulu expliquer ce fait par le progrès naturel des idées morales et religieuses. Le Belge Laurent trouve cette dernière explication si simple qu'il s'étonne qu'on puisse en chercher une autre : « Les Pères de l'Église, dit-il, qui n'avaient pas l'idée du progrès continu de l'humanité, ne s'expliquent l'admirable doctrine du philosophe romain que par l'influence d'une parole divine. »

Mgr Laforêt répond à M. Laurent : « Cette idée du progrès continu me semble en opposition flagrante avec l'histoire de la philosophie. Quel progrès y a-t-il dans le domaine des vérités morales et religieuses de Platon à Cicéron ? S'il est un fait bien constaté en histoire, c'est celui-ci : Depuis Socrate et Platon jusqu'à Jésus-Christ la philosophie, loin de progresser dans la connaissance et l'affirmation des vérités de l'ordre moral, a reculé, notablement reculé; c'est se payer de mots que de se borner à invoquer la théorie du progrès pour rendre compte de la supériorité de Sénèque sur ses devanciers. Je ne nie pas la possibilité du progrès de l'humanité dans certaines limites; mais ici, dans le cas particulier qui nous occupe, tout me porte à en contester la réalité. Le siècle de Caligula, de Claude, de Messaline, de Néron ne me paraît pas un milieu très propice au développement des idées morales, et je ne vois pas non plus dans Sénèque un génie assez puissant pour découvrir des doctrines nouvelles. Sénèque est un brillant écrivain, mais évidemment ce n'est pas un penseur. Je ne saurais donc me persuader qu'il n'a dû qu'à son intelligence, sans autre secours que le milieu social où il vivait, les idées lumineuses et nouvelles qui brillent çà et là dans ses écrits.

« Il est hors de doute que Sénèque a pu connaître les enseignements du Christianisme, et même, à ne consulter que les faits extérieurs, il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu les ignorer complètement. Le philosophe est mort en l'an 66 de l'ère chrétienne, et dès l'an 43 l'Évangile avait été prêché à Rome par l'apôtre saint Pierre. » (*Histoire de la Philosophie,* t. II, p. 332.)

Mgr Laforêt croit même aux *rapports personnels* entre Sénèque et saint Paul, tout en regardant (à juste titre) comme apocryphes les huit lettres attribuées au philosophe et les six réponses de l'Apôtre. Bon nombre d'écrivains soutiennent avec lui cette opinion. Leurs arguments principaux sont ainsi exposés par Franz de Champagny.

« En 52, saint Paul comparaît devant le proconsul Gallion,

frère de Sénèque. — En 61, amené prisonnier à Rome il est remis au préfet du prétoire, Burrhus, collègue et ami de Sénèque. — Bientôt libre dans Rome, avec un soldat qui le garde, il reçoit pendant deux années entières tous ceux qui viennent à lui, annonçant le royaume de Dieu et prêchant Notre-Seigneur Jésus-Christ en toute confiance et sans empêchement. — En 65, il comparaît devant Néron...; il gagne des prosélytes dans le palais impérial, et, comme lui-même le dit, il rend ses chaînes glorieuses en Jésus-Christ dans tout le prétoire.

« Sénèque, curieux et à même de bien connaître, Sénèque qui était allé frapper à la porte de tous les maîtres, qui, à la fin de sa vie, fréquentait, comme un simple disciple, l'école du stoïcien Métronacte, Sénèque aurait-il dédaigné la parole de ce docteur juif? Ou saint Paul aurait-il repoussé Sénèque, lui qui se croyait débiteur envers les Grecs et envers les Barbares, envers les ignorants et envers les sages? — Cela ne se peut. » (Franz de Champagny, *Les Césars*, t. III, p. 263.)

Les adversaires de la précédente opinion invoquent contre elle le séjour fréquent de Sénèque en Campanie et dans ses villas suburbaines au moment où saint Paul habite Rome, — le silence absolu qu'il garde dans tous ses écrits sur l'Apôtre et sur les Chrétiens, — les erreurs capitales qu'il professe sur Dieu et sur l'âme, — l'absence de tout témoignage contemporain, — enfin la possibilité d'expliquer ses plus belles maximes par la réflexion et par l'étude des grands philosophes de l'antiquité: « Les idées de Sénèque sur l'humanité (bonté, charité, amour des esclaves) ne sont pas nouvelles, dit M. Martha; il n'a pas besoin d'aller les chercher ailleurs que dans le stoïcisme. La philosophie et les circonstances politiques les avaient propagées depuis longtemps; le cosmopolitisme fut mis en honneur d'abord par la conquête d'Alexandrie, ensuite par l'universalité de l'empire romain; l'égalité fut établie par la tyrannie impériale, qui nivela tout. » (Cours de la Sorbonne, 1886, 7e leçon.)

Ces objections ne sont pas sans réplique.

Si fréquent que fût le séjour de Sénèque hors de Rome, ses fonctions de conseiller impérial et la volonté du maître l'y rappelaient bien quelquefois; et d'ailleurs, loin du palais, il savait en détail ce qui s'y passait : sa sûreté l'exigeait. Comment la présence et les prédications de saint Paul lui auraient-elles échappé?

S'il ne parle pas de l'Apôtre et des chrétiens, on peut supposer avec saint Augustin qu'il a craint de les louer contre l'opinion de son temps et de les blâmer contre sa propre conscience.

Et puis, à défaut de témoignages écrits, nous avons du moins une tradition orale que saint Jérôme et saint Augustin affirment après Tertullien.

Quant à prétendre que Sénèque a lu les Épîtres de saint Paul, nous ne l'oserions pas. La concordance entre certaines pensées et certaines expressions des deux écrivains ne nous semble pas un argument concluant, — ou bien il faut admettre que Sénèque connaissait la sainte Écriture tout entière et qu'il la connaissait dès ses premiers écrits. En effet, les traits de similitude avec l'ancien Testament, avec les Évangiles, avec les Actes des Apôtres, etc., sont parfois aussi frappants qu'avec les Épîtres de saint Paul, et cela dans le Traité de la *Colère*, comme dans le Traité de la *Providence* et dans les *Lettres à Lucilius* [1].

Ainsi les relations de Sénèque avec saint Paul sont possibles, très probables même. Seulement, quelle a été au juste leur nature et leur influence? — *Adhuc sub judice lis est.*

L'influence du Christianisme en général sur les idées de Sénèque nous semble également mal déterminée jusqu'ici.

Qu'une doctrine aussi extraordinaire que celle du Crucifié soit prêchée à Rome publiquement pendant vingt ans sans exciter la curiosité insatiable du philosophe; — que la modification humanitaire et égalitaire du stoïcisme coïncide, par un pur effet du hasard, avec la diffusion de l'Évangile, et que la ressemblance incontestable de nombreuses maximes et expressions de Sénèque avec des maximes et expressions bibliques soit chose non moins fortuite : voilà ce que, jusqu'à meilleure preuve, nous n'admettrons point volontiers. Toutefois l'influence chrétienne chez Sénèque ne va pas au delà des détails. Le fond du système de Zénon reste partout avec son fatalisme, son panthéisme, sa théorie du suicide. Sénèque n'est pas plus chrétien qu'il n'est épicurien et pythagoricien. Fin littérateur plus que profond philosophe, il adore les grandes pensées noblement exprimées ; il les prend de toutes mains et les brode sans scrupule sur son vieux canevas stoïcien. Qu'importe leur origine pourvu qu'elles charment ses lecteurs?

Sénèque est éclectique, et, disons-le en guise de conclusion, son éclectisme l'a bien servi auprès de la postérité : c'est à lui qu'il doit la meilleure part de sa renommée.

[1] On peut en juger par l'appendice C du t. III des *Césars*, par F. de Champagny, p. 436.

L'éclectisme de Sénèque explique sa renommée. — Pur stoïcien, Lucius Annæus nous eût laissé des œuvres sèches, froides, sans couleur et sans vie; sa philosophie toute d'une pièce n'eût passionné que les disciples de Zénon. Mais stoïcien éclectique, inconséquent, sa morale et son style lui gagnent des suffrages dans toutes les écoles, dans toutes les opinions.

Chacun trouve à puiser dans ses idées; il en a pour tous les goûts, sur tous les sujets. Puis quelle aisance, quelle variété, quelle originalité d'expression, particulièrement dans les *Lettres à Lucilius,* miroir abrégé de sa doctrine entière! L'écrivain converse au lieu de disserter, émiette sa pensée, brise artistement sa période et sait aiguiser sa phrase d'une fine pointe. Parfois l'atticisme sévère gémit et la logique murmure un peu; mais l'effet cherché est produit : le lecteur intéressé se félicite de rencontrer un homme aimable et spirituel sous le pédantisme guindé du *directeur de conscience*, de sentir battre un cœur compatissant sous la rude cuirasse du stoïcien.

En résumé, que manque-t-il à Sénèque pour prendre rang parmi les écrivains du premier ordre et parmi les grands modèles de l'histoire? — Il manque à son style nerveux, chaleureux et mouvementé, de se complaire moins dans l'antithèse et les traits brillants. Il manque à ses préceptes d'être appuyés sur l'exemple d'une vie plus harmonieuse. Il manque à son caractère d'être plus ferme, plus franc et plus généreux.

Sénèque est le trop fidèle représentant d'une époque fiévreuse, tourmentée, amie de l'éclat et abaissée par la tyrannie : voilà son malheur! Mais il ne mérite pas plus le dédain absolu de ses détracteurs que l'enthousiasme fanatique de ses prôneurs et de ses apologistes.

Un mot de Montaigne explique bien les controverses auxquelles la vie et les œuvres de notre philosophe ont donné lieu : « C'est un subject merveilleusement divers et ondoyant; il est malaysé d'y fonder jugement constant et uniforme. » (*Essais*, chap. I.)

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

I. — SUJET ET ANALYSE DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

Sans le respect que nous portons à l'ordre universellement adopté par les éditeurs, nous aurions groupé volontiers ces lettres sous les titres et dans l'ordre suivants : *Le bon emploi du temps* (1); — *La manière de bien lire* (2); — *L'amitié* (3, 6, 9); — *La retraite* (7, 8, 10); — *La philosophie* (5, 11, 13, 16); — *Les soins à donner au corps* (14, 15); — *La vieillesse et la mort* (4, 12).

Tels sont, en effet, les sujets sur lesquels roule cette partie de la correspondance de Sénèque avec Lucilius. Ils se tiennent plus en réalité qu'en apparence, et l'on nous pardonnera, j'espère, de les avoir réunis dans un bref aperçu pour mieux faire ressortir la direction morale que le philosophe donne à son disciple.

Quels sont, aux yeux de Sénèque, les moyens les plus sûrs de se ménager une vie douce, raisonnable et honnête ?

Le bon emploi du temps. — D'abord, il faut bien employer le temps. Le temps est le trésor précieux entre tous,

ton des sentences, mais qui n'en ont ni la solidité ni le bon sens, qui piquent et poussent l'esprit sans gagner le jugement... Je ne lis jamais ses écrits sans m'éloigner des sentiments qu'il veut inspirer à ses lecteurs. S'il tâche de persuader la pauvreté, on meurt d'envie de ses richesses. Sa vertu fait peur..., enfin il parle tant de la mort et me laisse des idées si noires que je fais ce qui m'est possible pour ne pas profiter de sa lecture. » (*Œuvres choisies, p.* 123.)

Opinion de Malebranche. — Malebranche, voulant prémunir ses lecteurs contre les séductions des *Imaginations fortes,* ne voit en Sénèque que le champion dangereux et habile des doctrines contraires aux dogmes chrétiens.

« Je ne crois pas, dit-il, qu'on puisse trouver d'auteur plus propre que Sénèque pour faire connaître quelle est la contagion d'une infinité de gens qu'on appelle beaux esprits et esprits forts, et comment les imaginations fortes et vigoureuses dominent sur les esprits faibles et peu éclairés, non par la forme ni l'évidence des raisons, mais par le tour et la manière vive de l'expression. Je sais bien que cet auteur a beaucoup d'estime dans le monde et qu'on prendra pour une espèce de témérité de ce que j'en parle comme d'un homme fort imaginatif et peu judicieux. Mais c'est précisément à cause de cette estime que j'ai entrepris d'en parler...

« Il y a peu d'erreurs plus dangereuses et qui se communiquent aussi facilement que celles dont les livres de Sénèque sont remplis, parce que ces erreurs sont délicates, proportionnées à la vanité de l'homme et semblables à celle dans laquelle le démon engagea nos premiers parents. Elles sont revêtues d'ornements pompeux et magnifiques qui leur ouvrent le passage dans la plupart des esprits. Elles y entrent, elles s'en emparent, elles les étourdissent et les aveuglent. Mais elles les aveuglent d'un aveuglement superbe, d'un aveuglement éblouissant, d'un aveuglement accompagné de lueurs et non pas d'un aveuglement humiliant et plein de ténèbres, qui fait sentir qu'on est aveugle et qui le fait reconnaître aux autres...

« Il est vrai que toutes les pensées de Sénèque ne sont pas fausses ou dangereuses. Cet auteur se peut lire avec profit pour ceux qui ont l'esprit juste et qui savent le fond de la morale chrétienne. De grands hommes s'en sont servi utilement et je n'ai garde de condamner ceux qui, pour s'accommoder à la faiblesse des autres hommes qui avaient trop d'estime pour lui,

ont tiré des ouvrages de cet auteur des preuves pour défendre la morale de Jésus-Christ et pour combattre ainsi les ennemis de l'Évangile par leurs propres armes.

« Il y a de bonnes choses dans l'Alcoran et l'on trouve des prophéties véritables dans Nostradamus... On se sert de l'Alcoran pour combattre la religion des Turcs, et l'on peut se servir des prophéties de Nostradamus pour convaincre quelques esprits bizarres et visionnaires. Mais ce qu'il y a de bon dans l'Alcoran ne fait pas que l'Alcoran soit un bon livre, et quelques véritables explications des *Centuries* de Nostradamus ne feront jamais passer Nostradamus pour un prophète [1]. »

Opinion de Bayle. — Bayle, le spirituel et hardi critique, « a trouvé plus de substance dans une période de Cicéron que dans sept ou huit de Sénèque. »

Opinion de Diderot. — Tel n'est pas l'avis de Diderot : « Sénèque seul, dit-il, a plus de connaissances, plus d'idées, plus de profondeur que Platon et Cicéron réunis et analysés; il a plus de nerf, plus de substance et de véritable sève dans cinq ou six pages que ces auteurs n'en ont dans cent. » — Le Portique, l'Académie et le Lycée de la Grèce n'ont rien produit de comparable à Sénèque pour la philosophie morale. — « Homme pusillanime, s'écrie-t-il d'un ton inspiré, si les deux grands fantômes, la mort et la douleur, t'effrayent, lis Sénèque! »

« Malheur à celui que quelques-unes de ces pensées que je jette au hasard, à mesure que la lecture du philosophe me les offre, ne plongent pas dans la méditation! » — Faut-il s'étonner de cet enthousiasme surchauffé? Diderot n'est pas le calme Rollin, censeur modéré et impartial, Diderot est excentrique de caractère, et, de plus, fils du XVIIIe siècle impie : Sénèque fait « sa droicte balle », car il le dispense du christianisme. Aussi se constitue-t-il son champion déterminé, quitte à lui adresser parfois de vertes remontrances. A ses yeux, l'opinion de Quintilien sur les écrits du philosophe est récusable, parce qu'elle est inspirée par une « basse jalousie », et Juste-Lipse, l'érudit du XVIe siècle, a raison de trouver « ineptes et ridicules » tous les censeurs de Sénèque.

Apologiste de l'écrivain, Diderot défend l'homme public et privé avec non moins d'ardeur : « Je plaide la cause de la vé-

[1] *Recherche de la vérité*, liv. II; *De l'imagination*, IIIe partie, c. IV.

rité, dit-il en parlant des mœurs de son héros..., vous, ses détracteurs, vous êtes tous les disciples de l'infâme Suillius; et, proprement, Sénèque n'a jamais eu qu'un accusateur, Suillius... Suillius pouvait être fou (en accusant Sénèque d'être l'amant d'Agrippine), puisqu'il était méchant. »

L'apologie du meurtre d'Agrippine lui paraît fort excusable : « Ce n'est pas dans le fond d'une retraite paisible, dans une bibliothèque ou devant un pupitre que l'on juge sainement ces actions-là. C'est dans l'antre de la bête féroce qu'il faut se supposer, sous ses yeux étincelants, ses ongles tirés, sa gueule entr'ouverte et dégouttante du sang d'une mère. » — « Qu'il est aisé de braver le danger d'un autre! »

« Il était utile que Sénèque restât au palais pour l'empire, pour la famille de Sénèque, pour nombre de bons citoyens. Après l'assassinat d'Agrippine n'y avait-il plus de bien à faire? »

Emporté par sa thèse, Diderot va jusqu'à immoler Thraséas à Sénèque : « Thraséas, dit-il, reste inutile dans un Sénat déshonoré, et personne ne l'en blâme! — Sénèque garde une place dangereuse et pénible où il peut encore servir le prince et la patrie, et on ne lui pardonne pas? Quels censeurs! quels juges! »

Opinion de Laharpe. — Certes, nous ne devons pas en vouloir aux *censeurs* du XVIIIe siècle d'avoir relevé les exagérations de cette apologie, qui n'a pas moins de six cents pages. Laharpe lui consacre cent soixante-dix pages fort virulentes parfois et en fait bonne justice. Mais il daube vraiment trop à plaisir Sénèque pour contrecarrer Diderot : « *Louanges outrées amènent critiques sans mesure*, dit le proverbe : c'est le cas.

« A la marche naturelle facile et décente de Platon et de Cicéron comparez celle de Sénèque : c'est un homme sur des échasses. Au premier aspect il paraît haut; mais toisez-le et vous voyez qu'il vacille, parce qu'il n'a qu'une base factice : tous ses mouvements sont forcés et désagréables et il tombe souvent. Sénèque a beau exagérer l'expression du dédain quand il me parle de la mort, comment pourrait-il me donner une force que je vois qu'il n'a pas? Il en parle trop pour la mépriser tant... Il a l'air de chercher querelle à la mort, de la narguer comme un ennemi qu'on défie de loin; il s'escrime en l'air.

« Les mouvements de son style sont les mêmes : des saillies,

des bravades, des abus de mots. Si Sénèque n'est ni lu ni goûté, ne serait-ce pas parce qu'il écrit mal, et assez mal pour n'être pas moins rebutant en français qu'en latin, pour fatiguer également le lecteur et le choquer à tout moment dans une langue comme dans l'autre? »

Opinion de Joseph de Maistre. — Le XIXe siècle s'est levé avide de rénovation religieuse. Joseph de Maistre, qui marche à l'avant-garde de cette rénovation, voit en notre philosophe un auxiliaire précieux.

« Je sais par cœur tout ce qu'on a dit contre Sénèque; mais il y a bien des choses aussi à dire en sa faveur. Prenez garde seulement que le plus grand défaut qu'on reproche à lui ou à son style tourne au profit de ses lecteurs; sans doute il est trop recherché, trop sentencieux; sans doute il vise trop à ne rien dire comme les autres; mais avec ses tournures originales, avec ses traits inattendus il pénètre profondément les esprits... A ne considérer que le fond des choses, il a des morceaux inestimables; ses épîtres sont un trésor de morale et de bonne philosophie. Il y a telle de ces épîtres que Bourdaloue ou Massillon auraient pu réciter avec quelques légers changements. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg,* IXe entretien.) Nous voilà loin de Malebranche.

DISCUSSIONS CONTEMPORAINES

INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR SÉNÈQUE

RAPPORTS DE SÉNÈQUE ET DE SAINT PAUL

Depuis lors, dans la lutte qui se continue autour du nom de Sénèque, la question la plus intéressante et la plus discutée est celle-ci : « D'où sont venus à Sénèque ces vues et ces sentiments qui, sur le terrain de la morale et particulièrement de la morale sociale, le placent si manifestement au-dessus de tous les philosophes ses devanciers? » — La généralité des critiques chrétiens, dit Mgr Laforêt[1], a cru que le précepteur de Néron était redevable de cette éminente supériorité à la lumière du Christianisme, qui s'était levée sur Rome plusieurs années avant la mort du philosophe.

[1] Recteur de l'université de Louvain. — *Histoire de la Philosophie,* t. II, p. 331.

Les critiques de l'école *progressiste* ont voulu expliquer ce fait par le progrès naturel des idées morales et religieuses. Le Belge Laurent trouve cette dernière explication si simple qu'il s'étonne qu'on puisse en chercher une autre : « Les Pères de l'Église, dit-il, qui n'avaient pas l'idée du progrès continu de l'humanité, ne s'expliquent l'admirable doctrine du philosophe romain que par l'influence d'une parole divine. »

Mgr Laforêt répond à M. Laurent : « Cette idée du progrès continu me semble en opposition flagrante avec l'histoire de la philosophie. Quel progrès y a-t-il dans le domaine des vérités morales et religieuses de Platon à Cicéron ? S'il est un fait bien constaté en histoire, c'est celui-ci : Depuis Socrate et Platon jusqu'à Jésus-Christ la philosophie, loin de progresser dans la connaissance et l'affirmation des vérités de l'ordre moral, a reculé, notablement reculé; c'est se payer de mots que de se borner à invoquer la théorie du progrès pour rendre compte de la supériorité de Sénèque sur ses devanciers. Je ne nie pas la possibilité du progrès de l'humanité dans certaines limites; mais ici, dans le cas particulier qui nous occupe, tout me porte à en contester la réalité. Le siècle de Caligula, de Claude, de Messaline, de Néron ne me paraît pas un milieu très propice au développement des idées morales, et je ne vois pas non plus dans Sénèque un génie assez puissant pour découvrir des doctrines nouvelles. Sénèque est un brillant écrivain, mais évidemment ce n'est pas un penseur. Je ne saurais donc me persuader qu'il n'a dû qu'à son intelligence, sans autre secours que le milieu social où il vivait, les idées lumineuses et nouvelles qui brillent çà et là dans ses écrits.

« Il est hors de doute que Sénèque a pu connaître les enseignements du Christianisme, et même, à ne consulter que les faits extérieurs, il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu les ignorer complètement. Le philosophe est mort en l'an 66 de l'ère chrétienne, et dès l'an 43 l'Évangile avait été prêché à Rome par l'apôtre saint Pierre. » (*Histoire de la Philosophie*, t. II, p. 332.)

Mgr Laforêt croit même aux *rapports personnels* entre Sénèque et saint Paul, tout en regardant (à juste titre) comme apocryphes les huit lettres attribuées au philosophe et les six réponses de l'Apôtre. Bon nombre d'écrivains soutiennent avec lui cette opinion. Leurs arguments principaux sont ainsi exposés par Franz de Champagny.

« En 52, saint Paul comparaît devant le proconsul Gallion,

frère de Sénèque. — En 61, amené prisonnier à Rome il est remis au préfet du prétoire, Burrhus, collègue et ami de Sénèque. — Bientôt libre dans Rome, avec un soldat qui le garde, il reçoit pendant deux années entières tous ceux qui viennent à lui, annonçant le royaume de Dieu et prêchant Notre-Seigneur Jésus-Christ en toute confiance et sans empêchement. — En 65, il comparaît devant Néron...; il gagne des prosélytes dans le palais impérial, et, comme lui-même le dit, il rend ses chaînes glorieuses en Jésus-Christ dans tout le prétoire.

« Sénèque, curieux et à même de bien connaître, Sénèque qui était allé frapper à la porte de tous les maîtres, qui, à la fin de sa vie, fréquentait, comme un simple disciple, l'école du stoïcien Métronacte, Sénèque aurait-il dédaigné la parole de ce docteur juif? Ou saint Paul aurait-il repoussé Sénèque, lui qui se croyait débiteur envers les Grecs et envers les Barbares, envers les ignorants et envers les sages? — Cela ne se peut. » (Franz de Champagny, *Les Césars*, t. III, p. 263.)

Les adversaires de la précédente opinion invoquent contre elle le séjour fréquent de Sénèque en Campanie et dans ses villas suburbaines au moment où saint Paul habite Rome, — le silence absolu qu'il garde dans tous ses écrits sur l'Apôtre et sur les Chrétiens, — les erreurs capitales qu'il professe sur Dieu et sur l'âme, — l'absence de tout témoignage contemporain, — enfin la possibilité d'expliquer ses plus belles maximes par la réflexion et par l'étude des grands philosophes de l'antiquité: « Les idées de Sénèque sur l'humanité (bonté, charité, amour des esclaves) ne sont pas nouvelles, dit M. Martha; il n'a pas besoin d'aller les chercher ailleurs que dans le stoïcisme. La philosophie et les circonstances politiques les avaient propagées depuis longtemps; le cosmopolitisme fut mis en honneur d'abord par la conquête d'Alexandrie, ensuite par l'universalité de l'empire romain; l'égalité fut établie par la tyrannie impériale, qui nivela tout. » (Cours de la Sorbonne, 1886, 7e leçon.)

Ces objections ne sont pas sans réplique.

Si fréquent que fût le séjour de Sénèque hors de Rome, ses fonctions de conseiller impérial et la volonté du maître l'y rappelaient bien quelquefois; et d'ailleurs, loin du palais, il savait en détail ce qui s'y passait: sa sûreté l'exigeait. Comment la présence et les prédications de saint Paul lui auraient-elles échappé?

S'il ne parle pas de l'Apôtre et des chrétiens, on peut supposer avec saint Augustin qu'il a craint de les louer contre l'opinion de son temps et de les blâmer contre sa propre conscience.

Et puis, à défaut de témoignages écrits, nous avons du moins une tradition orale que saint Jérôme et saint Augustin affirment après Tertullien.

Quant à prétendre que Sénèque a lu les Épîtres de saint Paul, nous ne l'oserions pas. La concordance entre certaines pensées et certaines expressions des deux écrivains ne nous semble pas un argument concluant, — ou bien il faut admettre que Sénèque connaissait la sainte Écriture tout entière et qu'il la connaissait dès ses premiers écrits. En effet, les traits de similitude avec l'ancien Testament, avec les Évangiles, avec les Actes des Apôtres, etc., sont parfois aussi frappants qu'avec les Épîtres de saint Paul, et cela dans le Traité de la *Colère*, comme dans le Traité de la *Providence* et dans les *Lettres à Lucilius* [1].

Ainsi les relations de Sénèque avec saint Paul sont possibles, très probables même. Seulement, quelle a été au juste leur nature et leur influence? — *Adhuc sub judice lis est.*

L'*influence du Christianisme* en général sur les idées de Sénèque nous semble également mal déterminée jusqu'ici.

Qu'une doctrine aussi extraordinaire que celle du Crucifié soit prêchée à Rome publiquement pendant vingt ans sans exciter la curiosité insatiable du philosophe; — que la modification humanitaire et égalitaire du stoïcisme coïncide, par un pur effet du hasard, avec la diffusion de l'Évangile, et que la ressemblance incontestable de nombreuses maximes et expressions de Sénèque avec des maximes et expressions bibliques soit chose non moins fortuite : voilà ce que, jusqu'à meilleure preuve, nous n'admettrons point volontiers. Toutefois l'influence chrétienne chez Sénèque ne va pas au delà des détails. Le fond du système de Zénon reste partout avec son fatalisme, son panthéisme, sa théorie du suicide. Sénèque n'est pas plus chrétien qu'il n'est épicurien et pythagoricien. Fin littérateur plus que profond philosophe, il adore les grandes pensées noblement exprimées ; il les prend de toutes mains et les brode sans scrupule sur son vieux canevas stoïcien. Qu'importe leur origine pourvu qu'elles charment ses lecteurs?

Sénèque est éclectique, et, disons-le en guise de conclusion, son éclectisme l'a bien servi auprès de la postérité : c'est à lui qu'il doit la meilleure part de sa renommée.

[1] On peut en juger par l'appendice C du t. III des *Césars*, par F. de Champagny, p. 436.

L'éclectisme de Sénèque explique sa renommée. — Pur stoïcien, Lucius Annæus nous eût laissé des œuvres sèches, froides, sans couleur et sans vie; sa philosophie toute d'une pièce n'eût passionné que les disciples de Zénon. Mais stoïcien éclectique, inconséquent, sa morale et son style lui gagnent des suffrages dans toutes les écoles, dans toutes les opinions.

Chacun trouve à puiser dans ses idées; il en a pour tous les goûts, sur tous les sujets. Puis quelle aisance, quelle variété, quelle originalité d'expression, particulièrement dans les *Lettres à Lucilius,* miroir abrégé de sa doctrine entière! L'écrivain converse au lieu de disserter, émiette sa pensée, brise artistement sa période et sait aiguiser sa phrase d'une fine pointe. Parfois l'atticisme sévère gémit et la logique murmure un peu; mais l'effet cherché est produit : le lecteur intéressé se félicite de rencontrer un homme aimable et spirituel sous le pédantisme guindé du *directeur de conscience*, de sentir battre un cœur compatissant sous la rude cuirasse du stoïcien.

En résumé, que manque-t-il à Sénèque pour prendre rang parmi les écrivains du premier ordre et parmi les grands modèles de l'histoire? — Il manque à son style nerveux, chaleureux et mouvementé, de se complaire moins dans l'antithèse et les traits brillants. Il manque à ses préceptes d'être appuyés sur l'exemple d'une vie plus harmonieuse. Il manque à son caractère d'être plus ferme, plus franc et plus généreux.

Sénèque est le trop fidèle représentant d'une époque fiévreuse, tourmentée, amie de l'éclat et abaissée par la tyrannie : voilà son malheur! Mais il ne mérite pas plus le dédain absolu de ses détracteurs que l'enthousiasme fanatique de ses prôneurs et de ses apologistes.

Un mot de Montaigne explique bien les controverses auxquelles la vie et les œuvres de notre philosophe ont donné lieu : « C'est un subject merveilleusement divers et ondoyant; il est malaysé d'y fonder jugement constant et uniforme. » (*Essais*, chap. I.)

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

I. — SUJET ET ANALYSE DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

Sans le respect que nous portons à l'ordre universellement adopté par les éditeurs, nous aurions groupé volontiers ces lettres sous les titres et dans l'ordre suivants : *Le bon emploi du temps* (1) ; — *La manière de bien lire* (2) ; — *L'amitié* (3, 6, 9) ; — *La retraite* (7, 8, 10) ; — *La philosophie* (5, 11, 13, 16) ; — *Les soins à donner au corps* (14, 15) ; — *La vieillesse et la mort* (4, 12).

Tels sont, en effet, les sujets sur lesquels roule cette partie de la correspondance de Sénèque avec Lucilius. Ils se tiennent plus en réalité qu'en apparence, et l'on nous pardonnera, j'espère, de les avoir réunis dans un bref aperçu pour mieux faire ressortir la direction morale que le philosophe donne à son disciple.

Quels sont, aux yeux de Sénèque, les moyens les plus sûrs de se ménager une vie douce, raisonnable et honnête ?

Le bon emploi du temps. — D'abord, il faut bien employer le temps. Le temps est le trésor précieux entre tous,

et pourtant comme on le perd! qui à mal faire, qui à ne rien faire, qui à faire autre chose que ce qu'il devrait faire. Et la vie s'écoule, et le terme approche. Que n'usons-nous du temps comme le riche économe use de ses richesses, en les ménageant, avec sagesse et discrétion!

La lecture. — Un moyen d'occuper le temps utilement, c'est la lecture. Mais quelle lecture?

Ne ressemblons point à ces esprits inquiets qui changent continuellement de séjour : voyageurs perpétuels, ils se font beaucoup d'hôtes, pas un ami. Sachons fixer le choix de nos auteurs et nous y attacher. Feuilleter livres sur livres sans les étudier à fond, c'est distraire son esprit sans le fortifier. Quelques ouvrages parmi les meilleurs suffisent. Lisons-les attentivement et tirons-en chaque jour une pensée qui serve d'aliment à nos méditations : *Unum excerpe quod concoquas.*

Les amis. — Mais l'homme n'aura-t-il d'autre société que celle des livres? — Bien que, à en croire le stoïcisme pur, le sage se suffise à lui-même, Sénèque estime qu'il doit avoir des amis, ne fût-ce que pour exercer la belle vertu d'amitié, pour la cultiver sans espérance de profit. D'ailleurs, si, pour *vivre heureux,* le sage n'a besoin que d'une âme supérieure à la fortune, pour *vivre,* il a besoin de ressources extérieures, par conséquent d'amis.

Mais où se trouve la véritable amitié? Elle n'existe qu'entre personnes qui cherchent ensemble la vertu, qui s'enseignent mutuellement les moyens de s'amender.

Aussi le choix des amis est-il chose capitale. Ne donnons ce titre qu'à bon escient, après mûr examen. Mais l'ami une fois adopté, mettons en lui une confiance absolue : le croire fidèle est le moyen de le rendre tel.

La retraite. — Faut-il un grand nombre d'amis? — Un

ou deux suffisent. Encore ne devons-nous prendre pour amis que des gens qui puissent nous rendre meilleurs ou que nous puissions rendre meilleurs nous-mêmes. « Pour moi, un seul est tous, » dit Démocrite. « Nous sommes l'un pour l'autre un théâtre assez grand, » dit Épicure à son ami.

Avec ces confidents intimes fuyons la foule, car la foule nous laisse toujours, à son contact, l'empreinte de quelque vice. Fuyons surtout les spectacles du cirque : ils sont barbares et l'on en revient moins homme.

Mauvaise pour l'homme esclave de ses passions, parce qu'elle l'abandonne à lui-même sans témoins, la retraite. même la retraite absolue, est bonne pour le sage : « Je ne trouve pas pour toi, dit Sénèque à Lucilius, de meilleure société que toi-même. »

Et que fera le sage dans sa retraite? — Sénèque y travaille à montrer par ses écrits à la postérité le droit chemin du bonheur, qu'il a connu trop tard. Il se croit aussi utile aux hommes en leur enseignant la sagesse qu'en prenant part aux affaires publiques.

L'étude de la philosophie. — Combien grands, en effet, sont les avantages de la sagesse, de la philosophie, non pas de celle qui consiste à porter une barbe hérissée, des cheveux longs et des habits malpropres, mais de la vraie, de la saine philosophie, qui n'enseigne pas à vivre *autrement,* mais *mieux* que le vulgaire!

Elle façonne notre âme et règle nos actions; elle nous apprend à rester fermes devant le malheur, à nous soumettre à la Divinité.

Grâce à ses salutaires conseils, le sage ne se rend point malheureux par anticipation, ne se crée pas de peines imaginaires et sait toujours tempérer la crainte par l'espérance. Ayant sans cesse devant les yeux quelque noble modèle

rité, dit-il en parlant des mœurs de son héros..., vous, ses détracteurs, vous êtes tous les disciples de l'infâme Suillius; et, proprement, Sénèque n'a jamais eu qu'un accusateur, Suillius... Suillius pouvait être fou (en accusant Sénèque d'être l'amant d'Agrippine), puisqu'il était méchant. »

L'apologie du meurtre d'Agrippine lui paraît fort excusable : « Ce n'est pas dans le fond d'une retraite paisible, dans une bibliothèque ou devant un pupitre que l'on juge sainement ces actions-là. C'est dans l'antre de la bête féroce qu'il faut se supposer, sous ses yeux étincelants, ses ongles tirés, sa gueule entr'ouverte et dégouttante du sang d'une mère. » — « Qu'il est aisé de braver le danger d'un autre! »

« Il était utile que Sénèque restât au palais pour l'empire, pour la famille de Sénèque, pour nombre de bons citoyens. Après l'assassinat d'Agrippine n'y avait-il plus de bien à faire? »

Emporté par sa thèse, Diderot va jusqu'à immoler Thraséas à Sénèque : « Thraséas, dit-il, reste inutile dans un Sénat déshonoré, et personne ne l'en blâme! — Sénèque garde une place dangereuse et pénible où il peut encore servir le prince et la patrie, et on ne lui pardonne pas? Quels censeurs! quels juges! »

Opinion de Laharpe. — Certes, nous ne devons pas en vouloir aux *censeurs* du XVIIIe siècle d'avoir relevé les exagérations de cette apologie, qui n'a pas moins de six cents pages. Laharpe lui consacre cent soixante-dix pages fort virulentes parfois et en fait bonne justice. Mais il daube vraiment trop à plaisir Sénèque pour contrecarrer Diderot : « *Louanges outrées amènent critiques sans mesure*, dit le proverbe : c'est le cas.

« A la marche naturelle facile et décente de Platon et de Cicéron comparez celle de Sénèque : c'est un homme sur des échasses. Au premier aspect il paraît haut; mais toisez-le et vous voyez qu'il vacille, parce qu'il n'a qu'une base factice : tous ses mouvements sont forcés et désagréables et il tombe souvent. Sénèque a beau exagérer l'expression du dédain quand il me parle de la mort, comment pourrait-il me donner une force que je vois qu'il n'a pas? Il en parle trop pour la mépriser tant... Il a l'air de chercher querelle à la mort, de la narguer comme un ennemi qu'on défie de loin; il s'escrime en l'air.

« Les mouvements de son style sont les mêmes : des saillies,

des bravades, des abus de mots. Si Sénèque n'est ni lu ni goûté, ne serait-ce pas parce qu'il écrit mal, et assez mal pour n'être pas moins rebutant en français qu'en latin, pour fatiguer également le lecteur et le choquer à tout moment dans une langue comme dans l'autre? »

Opinion de Joseph de Maistre. — Le XIXe siècle s'est levé avide de rénovation religieuse. Joseph de Maistre, qui marche à l'avant-garde de cette rénovation, voit en notre philosophe un auxiliaire précieux.

« Je sais par cœur tout ce qu'on a dit contre Sénèque; mais il y a bien des choses aussi à dire en sa faveur. Prenez garde seulement que le plus grand défaut qu'on reproche à lui ou à son style tourne au profit de ses lecteurs; sans doute il est trop recherché, trop sentencieux; sans doute il vise trop à ne rien dire comme les autres; mais avec ses tournures originales, avec ses traits inattendus il pénètre profondément les esprits... A ne considérer que le fond des choses, il a des morceaux inestimables; ses épîtres sont un trésor de morale et de bonne philosophie. Il y a telle de ces épîtres que Bourdaloue ou Massillon auraient pu réciter avec quelques légers changements. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg,* IXe entretien.) Nous voilà loin de Malebranche.

DISCUSSIONS CONTEMPORAINES

INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR SÉNÈQUE

RAPPORTS DE SÉNÈQUE ET DE SAINT PAUL

Depuis lors, dans la lutte qui se continue autour du nom de Sénèque, la question la plus intéressante et la plus discutée est celle-ci : « D'où sont venus à Sénèque ces vues et ces sentiments qui, sur le terrain de la morale et particulièrement de la morale sociale, le placent si manifestement au-dessus de tous les philosophes ses devanciers? » — La généralité des critiques chrétiens, dit Mgr Laforêt[1], a cru que le précepteur de Néron était redevable de cette éminente supériorité à la lumière du Christianisme, qui s'était levée sur Rome plusieurs années avant la mort du philosophe.

[1] Recteur de l'université de Louvain. — *Histoire de la Philosophie,* t. II, p. 331.

Les critiques de l'école *progressiste* ont voulu expliquer ce fait par le progrès naturel des idées morales et religieuses. Le Belge Laurent trouve cette dernière explication si simple qu'il s'étonne qu'on puisse en chercher une autre : « Les Pères de l'Église, dit-il, qui n'avaient pas l'idée du progrès continu de l'humanité, ne s'expliquent l'admirable doctrine du philosophe romain que par l'influence d'une parole divine. »

Mgr Laforêt répond à M. Laurent : « Cette idée du progrès continu me semble en opposition flagrante avec l'histoire de la philosophie. Quel progrès y a-t-il dans le domaine des vérités morales et religieuses de Platon à Cicéron ? S'il est un fait bien constaté en histoire, c'est celui-ci : Depuis Socrate et Platon jusqu'à Jésus-Christ la philosophie, loin de progresser dans la connaissance et l'affirmation des vérités de l'ordre moral, a reculé, notablement reculé; c'est se payer de mots que de se borner à invoquer la théorie du progrès pour rendre compte de la supériorité de Sénèque sur ses devanciers. Je ne nie pas la possibilité du progrès de l'humanité dans certaines limites; mais ici, dans le cas particulier qui nous occupe, tout me porte à en contester la réalité. Le siècle de Caligula, de Claude, de Messaline, de Néron ne me paraît pas un milieu très propice au développement des idées morales, et je ne vois pas non plus dans Sénèque un génie assez puissant pour découvrir des doctrines nouvelles. Sénèque est un brillant écrivain, mais évidemment ce n'est pas un penseur. Je ne saurais donc me persuader qu'il n'a dû qu'à son intelligence, sans autre secours que le milieu social où il vivait, les idées lumineuses et nouvelles qui brillent çà et là dans ses écrits.

« Il est hors de doute que Sénèque a pu connaître les enseignements du Christianisme, et même, à ne consulter que les faits extérieurs, il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu les ignorer complètement. Le philosophe est mort en l'an 66 de l'ère chrétienne, et dès l'an 43 l'Évangile avait été prêché à Rome par l'apôtre saint Pierre. » (*Histoire de la Philosophie*, t. II, p. 332.)

Mgr Laforêt croit même aux *rapports personnels* entre Sénèque et saint Paul, tout en regardant (à juste titre) comme apocryphes les huit lettres attribuées au philosophe et les six réponses de l'Apôtre. Bon nombre d'écrivains soutiennent avec lui cette opinion. Leurs arguments principaux sont ainsi exposés par Franz de Champagny.

« En 52, saint Paul comparaît devant le proconsul Gallion,

frère de Sénèque. — En 61, amené prisonnier à Rome il est remis au préfet du prétoire, Burrhus, collègue et ami de Sénèque. — Bientôt libre dans Rome, avec un soldat qui le garde, il reçoit pendant deux années entières tous ceux qui viennent à lui, annonçant le royaume de Dieu et prêchant Notre-Seigneur Jésus-Christ en toute confiance et sans empêchement. — En 65, il comparaît devant Néron...; il gagne des prosélytes dans le palais impérial, et, comme lui-même le dit, il rend ses chaînes glorieuses en Jésus-Christ dans tout le prétoire.

« Sénèque, curieux et à même de bien connaître, Sénèque qui était allé frapper à la porte de tous les maîtres, qui, à la fin de sa vie, fréquentait, comme un simple disciple, l'école du stoïcien Métronacte, Sénèque aurait-il dédaigné la parole de ce docteur juif? Ou saint Paul aurait-il repoussé Sénèque, lui qui se croyait débiteur envers les Grecs et envers les Barbares, envers les ignorants et envers les sages? — Cela ne se peut. » (Franz de Champagny, *Les Césars*, t. III, p. 263.)

Les adversaires de la précédente opinion invoquent contre elle le séjour fréquent de Sénèque en Campanie et dans ses villas suburbaines au moment où saint Paul habite Rome, — le silence absolu qu'il garde dans tous ses écrits sur l'Apôtre et sur les Chrétiens, — les erreurs capitales qu'il professe sur Dieu et sur l'âme, — l'absence de tout témoignage contemporain, — enfin la possibilité d'expliquer ses plus belles maximes par la réflexion et par l'étude des grands philosophes de l'antiquité: « Les idées de Sénèque sur l'humanité (bonté, charité, amour des esclaves) ne sont pas nouvelles, dit M. Martha; il n'a pas besoin d'aller les chercher ailleurs que dans le stoïcisme. La philosophie et les circonstances politiques les avaient propagées depuis longtemps; le cosmopolitisme fut mis en honneur d'abord par la conquête d'Alexandrie, ensuite par l'universalité de l'empire romain; l'égalité fut établie par la tyrannie impériale, qui nivela tout. » (Cours de la Sorbonne, 1886, 7e leçon.)

Ces objections ne sont pas sans réplique.

Si fréquent que fût le séjour de Sénèque hors de Rome, ses fonctions de conseiller impérial et la volonté du maître l'y rappelaient bien quelquefois; et d'ailleurs, loin du palais, il savait en détail ce qui s'y passait : sa sûreté l'exigeait. Comment la présence et les prédications de saint Paul lui auraient-elles échappé?

S'il ne parle pas de l'Apôtre et des chrétiens, on peut supposer avec saint Augustin qu'il a craint de les louer contre l'opinion de son temps et de les blâmer contre sa propre conscience.

Et puis, à défaut de témoignages écrits, nous avons du moins une tradition orale que saint Jérôme et saint Augustin affirment après Tertullien.

Quant à prétendre que Sénèque a lu les Épîtres de saint Paul, nous ne l'oserions pas. La concordance entre certaines pensées et certaines expressions des deux écrivains ne nous semble pas un argument concluant, — ou bien il faut admettre que Sénèque connaissait la sainte Écriture tout entière et qu'il la connaissait dès ses premiers écrits. En effet, les traits de similitude avec l'ancien Testament, avec les Évangiles, avec les Actes des Apôtres, etc., sont parfois aussi frappants qu'avec les Épîtres de saint Paul, et cela dans le Traité de la *Colère*, comme dans le Traité de la *Providence* et dans les *Lettres à Lucilius* [1].

Ainsi les relations de Sénèque avec saint Paul sont possibles, très probables même. Seulement, quelle a été au juste leur nature et leur influence? — *Adhuc sub judice lis est.*

L'*influence du Christianisme* en général sur les idées de Sénèque nous semble également mal déterminée jusqu'ici.

Qu'une doctrine aussi extraordinaire que celle du Crucifié soit prêchée à Rome publiquement pendant vingt ans sans exciter la curiosité insatiable du philosophe; — que la modification humanitaire et égalitaire du stoïcisme coïncide, par un pur effet du hasard, avec la diffusion de l'Évangile, et que la ressemblance incontestable de nombreuses maximes et expressions de Sénèque avec des maximes et expressions bibliques soit chose non moins fortuite : voilà ce que, jusqu'à meilleure preuve, nous n'admettrons point volontiers. Toutefois l'influence chrétienne chez Sénèque ne va pas au delà des détails. Le fond du système de Zénon reste partout avec son fatalisme, son panthéisme, sa théorie du suicide. Sénèque n'est pas plus chrétien qu'il n'est épicurien et pythagoricien. Fin littérateur plus que profond philosophe, il adore les grandes pensées noblement exprimées ; il les prend de toutes mains et les brode sans scrupule sur son vieux canevas stoïcien. Qu'importe leur origine pourvu qu'elles charment ses lecteurs?

Sénèque est éclectique, et, disons-le en guise de conclusion, son éclectisme l'a bien servi auprès de la postérité : c'est à lui qu'il doit la meilleure part de sa renommée.

[1] On peut en juger par l'appendice C du t. III des *Césars*, par F. de Champagny, p. 436.

L'éclectisme de Sénèque explique sa renommée. — Pur stoïcien, Lucius Annæus nous eût laissé des œuvres sèches, froides, sans couleur et sans vie; sa philosophie toute d'une pièce n'eût passionné que les disciples de Zénon. Mais stoïcien éclectique, inconséquent, sa morale et son style lui gagnent des suffrages dans toutes les écoles, dans toutes les opinions.

Chacun trouve à puiser dans ses idées; il en a pour tous les goûts, sur tous les sujets. Puis quelle aisance, quelle variété, quelle originalité d'expression, particulièrement dans les *Lettres à Lucilius,* miroir abrégé de sa doctrine entière! L'écrivain converse au lieu de disserter, émiette sa pensée, brise artistement sa période et sait aiguiser sa phrase d'une fine pointe. Parfois l'atticisme sévère gémit et la logique murmure un peu; mais l'effet cherché est produit : le lecteur intéressé se félicite de rencontrer un homme aimable et spirituel sous le pédantisme guindé du *directeur de conscience,* de sentir battre un cœur compatissant sous la rude cuirasse du stoïcien.

En résumé, que manque-t-il à Sénèque pour prendre rang parmi les écrivains du premier ordre et parmi les grands modèles de l'histoire? — Il manque à son style nerveux, chaleureux et mouvementé, de se complaire moins dans l'antithèse et les traits brillants. Il manque à ses préceptes d'être appuyés sur l'exemple d'une vie plus harmonieuse. Il manque à son caractère d'être plus ferme, plus franc et plus généreux.

Sénèque est le trop fidèle représentant d'une époque fiévreuse, tourmentée, amie de l'éclat et abaissée par la tyrannie: voilà son malheur! Mais il ne mérite pas plus le dédain absolu de ses détracteurs que l'enthousiasme fanatique de ses prôneurs et de ses apologistes.

Un mot de Montaigne explique bien les controverses auxquelles la vie et les œuvres de notre philosophe ont donné lieu : « C'est un subject merveilleusement divers et ondoyant; il est malaysé d'y fonder jugement constant et uniforme. » (*Essais,* chap. I.)

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

I. — SUJET ET ANALYSE DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

Sans le respect que nous portons à l'ordre universellement adopté par les éditeurs, nous aurions groupé volontiers ces lettres sous les titres et dans l'ordre suivants : *Le bon emploi du temps* (1) ; — *La manière de bien lire* (2) ; — *L'amitié* (3, 6, 9) ; — *La retraite* (7, 8, 10) ; — *La philosophie* (5, 11, 13, 16) ; — *Les soins à donner au corps* (14, 15) ; — *La vieillesse et la mort* (4, 12).

Tels sont, en effet, les sujets sur lesquels roule cette partie de la correspondance de Sénèque avec Lucilius. Ils se tiennent plus en réalité qu'en apparence, et l'on nous pardonnera, j'espère, de les avoir réunis dans un bref aperçu pour mieux faire ressortir la direction morale que le philosophe donne à son disciple.

Quels sont, aux yeux de Sénèque, les moyens les plus sûrs de se ménager une vie douce, raisonnable et honnête ?

Le bon emploi du temps. — D'abord, il faut bien employer le temps. Le temps est le trésor précieux entre tous,

et pourtant comme on le perd! qui à mal faire, qui à ne rien faire, qui à faire autre chose que ce qu'il devrait faire. Et la vie s'écoule, et le terme approche. Que n'usons-nous du temps comme le riche économe use de ses richesses, en les ménageant, avec sagesse et discrétion!

La lecture. — Un moyen d'occuper le temps utilement, c'est la lecture. Mais quelle lecture?

Ne ressemblons point à ces esprits inquiets qui changent continuellement de séjour : voyageurs perpétuels, ils se font beaucoup d'hôtes, pas un ami. Sachons fixer le choix de nos auteurs et nous y attacher. Feuilleter livres sur livres sans les étudier à fond, c'est distraire son esprit sans le fortifier. Quelques ouvrages parmi les meilleurs suffisent. Lisons-les attentivement et tirons-en chaque jour une pensée qui serve d'aliment à nos méditations : *Unum excerpe quod concoquas.*

Les amis. — Mais l'homme n'aura-t-il d'autre société que celle des livres? — Bien que, à en croire le stoïcisme pur, le sage se suffise à lui-même, Sénèque estime qu'il doit avoir des amis, ne fût-ce que pour exercer la belle vertu d'amitié, pour la cultiver sans espérance de profit. D'ailleurs, si, pour *vivre heureux,* le sage n'a besoin que d'une âme supérieure à la fortune, pour *vivre,* il a besoin de ressources extérieures, par conséquent d'amis.

Mais où se trouve la véritable amitié? Elle n'existe qu'entre personnes qui cherchent ensemble la vertu, qui s'enseignent mutuellement les moyens de s'amender.

Aussi le choix des amis est-il chose capitale. Ne donnons ce titre qu'à bon escient, après mûr examen. Mais l'ami une fois adopté, mettons en lui une confiance absolue : le croire fidèle est le moyen de le rendre tel.

La retraite. — Faut-il un grand nombre d'amis? — Un

ou deux suffisent. Encore ne devons-nous prendre pour amis que des gens qui puissent nous rendre meilleurs ou que nous puissions rendre meilleurs nous-mêmes. « Pour moi, un seul est tous, » dit Démocrite. « Nous sommes l'un pour l'autre un théâtre assez grand, » dit Épicure à son ami.

Avec ces confidents intimes fuyons la foule, car la foule nous laisse toujours, à son contact, l'empreinte de quelque vice. Fuyons surtout les spectacles du cirque : ils sont barbares et l'on en revient moins homme.

Mauvaise pour l'homme esclave de ses passions, parce qu'elle l'abandonne à lui-même sans témoins, la retraite, même la retraite absolue, est bonne pour le sage : « Je ne trouve pas pour toi, dit Sénèque à Lucilius, de meilleure société que toi-même. »

Et que fera le sage dans sa retraite? — Sénèque y travaille à montrer par ses écrits à la postérité le droit chemin du bonheur, qu'il a connu trop tard. Il se croit aussi utile aux hommes en leur enseignant la sagesse qu'en prenant part aux affaires publiques.

L'étude de la philosophie. — Combien grands, en effet, sont les avantages de la sagesse, de la philosophie, non pas de celle qui consiste à porter une barbe hérissée, des cheveux longs et des habits malpropres, mais de la vraie, de la saine philosophie, qui n'enseigne pas à vivre *autrement,* mais *mieux* que le vulgaire!

Elle façonne notre âme et règle nos actions; elle nous apprend à rester fermes devant le malheur, à nous soumettre à la Divinité.

Grâce à ses salutaires conseils, le sage ne se rend point malheureux par anticipation, ne se crée pas de peines imaginaires et sait toujours tempérer la crainte par l'espérance. Ayant sans cesse devant les yeux quelque noble modèle

rité, dit-il en parlant des mœurs de son héros..., vous, ses détracteurs, vous êtes tous les disciples de l'infâme Suillius; et, proprement, Sénèque n'a jamais eu qu'un accusateur, Suillius... Suillius pouvait être fou (en accusant Sénèque d'être l'amant d'Agrippine), puisqu'il était méchant. »

L'apologie du meurtre d'Agrippine lui paraît fort excusable : « Ce n'est pas dans le fond d'une retraite paisible, dans une bibliothèque ou devant un pupitre que l'on juge sainement ces actions-là. C'est dans l'antre de la bête féroce qu'il faut se supposer, sous ses yeux étincelants, ses ongles tirés, sa gueule entr'ouverte et dégouttante du sang d'une mère. » — « Qu'il est aisé de braver le danger d'un autre! »

« Il était utile que Sénèque restât au palais pour l'empire, pour la famille de Sénèque, pour nombre de bons citoyens. Après l'assassinat d'Agrippine n'y avait-il plus de bien à faire? »

Emporté par sa thèse, Diderot va jusqu'à immoler Thraséas à Sénèque : « Thraséas, dit-il, reste inutile dans un Sénat déshonoré, et personne ne l'en blâme! — Sénèque garde une place dangereuse et pénible où il peut encore servir le prince et la patrie, et on ne lui pardonne pas? Quels censeurs! quels juges! »

Opinion de Laharpe. — Certes, nous ne devons pas en vouloir aux *censeurs* du XVIIIe siècle d'avoir relevé les exagérations de cette apologie, qui n'a pas moins de six cents pages. Laharpe lui consacre cent soixante-dix pages fort virulentes parfois et en fait bonne justice. Mais il daube vraiment trop à plaisir Sénèque pour contrecarrer Diderot : « *Louanges outrées amènent critiques sans mesure*, dit le proverbe : c'est le cas.

« A la marche naturelle facile et décente de Platon et de Cicéron comparez celle de Sénèque : c'est un homme sur des échasses. Au premier aspect il paraît haut; mais toisez-le et vous voyez qu'il vacille, parce qu'il n'a qu'une base factice : tous ses mouvements sont forcés et désagréables et il tombe souvent. Sénèque a beau exagérer l'expression du dédain quand il me parle de la mort, comment pourrait-il me donner une force que je vois qu'il n'a pas? Il en parle trop pour la mépriser tant... Il a l'air de chercher querelle à la mort, de la narguer comme un ennemi qu'on défie de loin; il s'escrime en l'air.

« Les mouvements de son style sont les mêmes : des saillies,

des bravades, des abus de mots. Si Sénèque n'est ni lu ni goûté, ne serait-ce pas parce qu'il écrit mal, et assez mal pour n'être pas moins rebutant en français qu'en latin, pour fatiguer également le lecteur et le choquer à tout moment dans une langue comme dans l'autre? »

Opinion de Joseph de Maistre. — Le XIXᵉ siècle s'est levé avide de rénovation religieuse. Joseph de Maistre, qui marche à l'avant-garde de cette rénovation, voit en notre philosophe un auxiliaire précieux.

« Je sais par cœur tout ce qu'on a dit contre Sénèque; mais il y a bien des choses aussi à dire en sa faveur. Prenez garde seulement que le plus grand défaut qu'on reproche à lui ou à son style tourne au profit de ses lecteurs; sans doute il est trop recherché, trop sentencieux; sans doute il vise trop à ne rien dire comme les autres; mais avec ses tournures originales, avec ses traits inattendus il pénètre profondément les esprits... A ne considérer que le fond des choses, il a des morceaux inestimables; ses épîtres sont un trésor de morale et de bonne philosophie. Il y a telle de ces épîtres que Bourdaloue ou Massillon auraient pu réciter avec quelques légers changements. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg,* IXᵉ entretien.) Nous voilà loin de Malebranche.

DISCUSSIONS CONTEMPORAINES

INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR SÉNÈQUE

RAPPORTS DE SÉNÈQUE ET DE SAINT PAUL

Depuis lors, dans la lutte qui se continue autour du nom de Sénèque, la question la plus intéressante et la plus discutée est celle-ci : « D'où sont venus à Sénèque ces vues et ces sentiments qui, sur le terrain de la morale et particulièrement de la morale sociale, le placent si manifestement au-dessus de tous les philosophes ses devanciers? » — La généralité des critiques chrétiens, dit Mgr Laforêt[1], a cru que le précepteur de Néron était redevable de cette éminente supériorité à la lumière du Christianisme, qui s'était levée sur Rome plusieurs années avant la mort du philosophe.

[1] Recteur de l'université de Louvain. — *Histoire de la Philosophie,* t. II, p. 331.

Les critiques de l'école *progressiste* ont voulu expliquer ce fait par le progrès naturel des idées morales et religieuses. Le Belge Laurent trouve cette dernière explication si simple qu'il s'étonne qu'on puisse en chercher une autre : « Les Pères de l'Église, dit-il, qui n'avaient pas l'idée du progrès continu de l'humanité, ne s'expliquent l'admirable doctrine du philosophe romain que par l'influence d'une parole divine. »

Mgr Laforêt répond à M. Laurent : « Cette idée du progrès continu me semble en opposition flagrante avec l'histoire de la philosophie. Quel progrès y a-t-il dans le domaine des vérités morales et religieuses de Platon à Cicéron ? S'il est un fait bien constaté en histoire, c'est celui-ci : Depuis Socrate et Platon jusqu'à Jésus-Christ la philosophie, loin de progresser dans la connaissance et l'affirmation des vérités de l'ordre moral, a reculé, notablement reculé; c'est se payer de mots que de se borner à invoquer la théorie du progrès pour rendre compte de la supériorité de Sénèque sur ses devanciers. Je ne nie pas la possibilité du progrès de l'humanité dans certaines limites; mais ici, dans le cas particulier qui nous occupe, tout me porte à en contester la réalité. Le siècle de Caligula, de Claude, de Messaline, de Néron ne me paraît pas un milieu très propice au développement des idées morales, et je ne vois pas non plus dans Sénèque un génie assez puissant pour découvrir des doctrines nouvelles. Sénèque est un brillant écrivain, mais évidemment ce n'est pas un penseur. Je ne saurais donc me persuader qu'il n'a dû qu'à son intelligence, sans autre secours que le milieu social où il vivait, les idées lumineuses et nouvelles qui brillent çà et là dans ses écrits.

« Il est hors de doute que Sénèque a pu connaître les enseignements du Christianisme, et même, à ne consulter que les faits extérieurs, il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu les ignorer complètement. Le philosophe est mort en l'an 66 de l'ère chrétienne, et dès l'an 43 l'Évangile avait été prêché à Rome par l'apôtre saint Pierre. » (*Histoire de la Philosophie,* t. II, p. 332.)

Mgr Laforêt croit même aux *rapports personnels* entre Sénèque et saint Paul, tout en regardant (à juste titre) comme apocryphes les huit lettres attribuées au philosophe et les six réponses de l'Apôtre. Bon nombre d'écrivains soutiennent avec lui cette opinion. Leurs arguments principaux sont ainsi exposés par Franz de Champagny.

« En 52, saint Paul comparaît devant le proconsul Gallion,

frère de Sénèque. — En 61, amené prisonnier à Rome il est remis au préfet du prétoire, Burrhus, collègue et ami de Sénèque. — Bientôt libre dans Rome, avec un soldat qui le garde, il reçoit pendant deux années entières tous ceux qui viennent à lui, annonçant le royaume de Dieu et prêchant Notre-Seigneur Jésus-Christ en toute confiance et sans empêchement. — En 65, il comparaît devant Néron...; il gagne des prosélytes dans le palais impérial, et, comme lui-même le dit, il rend ses chaînes glorieuses en Jésus-Christ dans tout le prétoire.

« Sénèque, curieux et à même de bien connaître, Sénèque qui était allé frapper à la porte de tous les maîtres, qui, à la fin de sa vie, fréquentait, comme un simple disciple, l'école du stoïcien Métronacte, Sénèque aurait-il dédaigné la parole de ce docteur juif? Ou saint Paul aurait-il repoussé Sénèque, lui qui se croyait débiteur envers les Grecs et envers les Barbares, envers les ignorants et envers les sages? — Cela ne se peut. » (Franz de Champagny, *Les Césars*, t. III, p. 263.)

Les adversaires de la précédente opinion invoquent contre elle le séjour fréquent de Sénèque en Campanie et dans ses villas suburbaines au moment où saint Paul habite Rome, — le silence absolu qu'il garde dans tous ses écrits sur l'Apôtre et sur les Chrétiens, — les erreurs capitales qu'il professe sur Dieu et sur l'âme, — l'absence de tout témoignage contemporain, — enfin la possibilité d'expliquer ses plus belles maximes par la réflexion et par l'étude des grands philosophes de l'antiquité: « Les idées de Sénèque sur l'humanité (bonté, charité, amour des esclaves) ne sont pas nouvelles, dit M. Martha; il n'a pas besoin d'aller les chercher ailleurs que dans le stoïcisme. La philosophie et les circonstances politiques les avaient propagées depuis longtemps; le cosmopolitisme fut mis en honneur d'abord par la conquête d'Alexandrie, ensuite par l'universalité de l'empire romain; l'égalité fut établie par la tyrannie impériale, qui nivela tout. » (Cours de la Sorbonne, 1886, 7e leçon.)

Ces objections ne sont pas sans réplique.

Si fréquent que fût le séjour de Sénèque hors de Rome, ses fonctions de conseiller impérial et la volonté du maître l'y rappelaient bien quelquefois; et d'ailleurs, loin du palais, il savait en détail ce qui s'y passait : sa sûreté l'exigeait. Comment la présence et les prédications de saint Paul lui auraient-elles échappé?

S'il ne parle pas de l'Apôtre et des chrétiens, on peut supposer avec saint Augustin qu'il a craint de les louer contre l'opinion de son temps et de les blâmer contre sa propre conscience.

Et puis, à défaut de témoignages écrits, nous avons du moins une tradition orale que saint Jérôme et saint Augustin affirment après Tertullien.

Quant à prétendre que Sénèque a lu les Épîtres de saint Paul, nous ne l'oserions pas. La concordance entre certaines pensées et certaines expressions des deux écrivains ne nous semble pas un argument concluant, — ou bien il faut admettre que Sénèque connaissait la sainte Écriture tout entière et qu'il la connaissait dès ses premiers écrits. En effet, les traits de similitude avec l'ancien Testament, avec les Évangiles, avec les Actes des Apôtres, etc., sont parfois aussi frappants qu'avec les Épîtres de saint Paul, et cela dans le Traité de la *Colère*, comme dans le Traité de la *Providence* et dans les *Lettres à Lucilius* [1].

Ainsi les relations de Sénèque avec saint Paul sont possibles, très probables même. Seulement, quelle a été au juste leur nature et leur influence? — *Adhuc sub judice lis est.*

L'*influence du Christianisme* en général sur les idées de Sénèque nous semble également mal déterminée jusqu'ici.

Qu'une doctrine aussi extraordinaire que celle du Crucifié soit prêchée à Rome publiquement pendant vingt ans sans exciter la curiosité insatiable du philosophe; — que la modification humanitaire et égalitaire du stoïcisme coïncide, par un pur effet du hasard, avec la diffusion de l'Évangile, et que la ressemblance incontestable de nombreuses maximes et expressions de Sénèque avec des maximes et expressions bibliques soit chose non moins fortuite : voilà ce que, jusqu'à meilleure preuve, nous n'admettrons point volontiers. Toutefois l'influence chrétienne chez Sénèque ne va pas au delà des détails. Le fond du système de Zénon reste partout avec son fatalisme, son panthéisme, sa théorie du suicide. Sénèque n'est pas plus chrétien qu'il n'est épicurien et pythagoricien. Fin littérateur plus que profond philosophe, il adore les grandes pensées noblement exprimées ; il les prend de toutes mains et les brode sans scrupule sur son vieux canevas stoïcien. Qu'importe leur origine pourvu qu'elles charment ses lecteurs?

Sénèque est éclectique, et, disons-le en guise de conclusion, son éclectisme l'a bien servi auprès de la postérité : c'est à lui qu'il doit la meilleure part de sa renommée.

[1] On peut en juger par l'appendice C du t. III des *Césars*, par F. de Champagny, p. 436.

L'éclectisme de Sénèque explique sa renommée. — Pur stoïcien, Lucius Annæus nous eût laissé des œuvres sèches, froides, sans couleur et sans vie; sa philosophie toute d'une pièce n'eût passionné que les disciples de Zénon. Mais stoïcien éclectique, inconséquent, sa morale et son style lui gagnent des suffrages dans toutes les écoles, dans toutes les opinions.

Chacun trouve à puiser dans ses idées; il en a pour tous les goûts, sur tous les sujets. Puis quelle aisance, quelle variété, quelle originalité d'expression, particulièrement dans les *Lettres à Lucilius,* miroir abrégé de sa doctrine entière! L'écrivain converse au lieu de disserter, émiette sa pensée, brise artistement sa période et sait aiguiser sa phrase d'une fine pointe. Parfois l'atticisme sévère gémit et la logique murmure un peu; mais l'effet cherché est produit : le lecteur intéressé se félicite de rencontrer un homme aimable et spirituel sous le pédantisme guindé du *directeur de conscience,* de sentir battre un cœur compatissant sous la rude cuirasse du stoïcien.

En résumé, que manque-t-il à Sénèque pour prendre rang parmi les écrivains du premier ordre et parmi les grands modèles de l'histoire? — Il manque à son style nerveux, chaleureux et mouvementé, de se complaire moins dans l'antithèse et les traits brillants. Il manque à ses préceptes d'être appuyés sur l'exemple d'une vie plus harmonieuse. Il manque à son caractère d'être plus ferme, plus franc et plus généreux.

Sénèque est le trop fidèle représentant d'une époque fiévreuse, tourmentée, amie de l'éclat et abaissée par la tyrannie : voilà son malheur! Mais il ne mérite pas plus le dédain absolu de ses détracteurs que l'enthousiasme fanatique de ses prôneurs et de ses apologistes.

Un mot de Montaigne explique bien les controverses auxquelles la vie et les œuvres de notre philosophe ont donné lieu : « C'est un subject merveilleusement divers et ondoyant; il est malaysé d'y fonder jugement constant et uniforme. » (*Essais,* chap. I.)

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

I. — SUJET ET ANALYSE DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

Sans le respect que nous portons à l'ordre universellement adopté par les éditeurs, nous aurions groupé volontiers ces lettres sous les titres et dans l'ordre suivants : *Le bon emploi du temps* (1); — *La manière de bien lire* (2); — *L'amitié* (3, 6, 9); — *La retraite* (7, 8, 10); — *La philosophie* (5, 11, 13, 16); — *Les soins à donner au corps* (14, 15); — *La vieillesse et la mort* (4, 12).

Tels sont, en effet, les sujets sur lesquels roule cette partie de la correspondance de Sénèque avec Lucilius. Ils se tiennent plus en réalité qu'en apparence, et l'on nous pardonnera, j'espère, de les avoir réunis dans un bref aperçu pour mieux faire ressortir la direction morale que le philosophe donne à son disciple.

Quels sont, aux yeux de Sénèque, les moyens les plus sûrs de se ménager une vie douce, raisonnable et honnête ?

Le bon emploi du temps. — D'abord, il faut bien employer le temps. Le temps est le trésor précieux entre tous,

et pourtant comme on le perd! qui à mal faire, qui à ne rien faire, qui à faire autre chose que ce qu'il devrait faire. Et la vie s'écoule, et le terme approche. Que n'usons-nous du temps comme le riche économe use de ses richesses, en les ménageant, avec sagesse et discrétion!

La lecture. — Un moyen d'occuper le temps utilement, c'est la lecture. Mais quelle lecture?

Ne ressemblons point à ces esprits inquiets qui changent continuellement de séjour : voyageurs perpétuels, ils se font beaucoup d'hôtes, pas un ami. Sachons fixer le choix de nos auteurs et nous y attacher. Feuilleter livres sur livres sans les étudier à fond, c'est distraire son esprit sans le fortifier. Quelques ouvrages parmi les meilleurs suffisent. Lisons-les attentivement et tirons-en chaque jour une pensée qui serve d'aliment à nos méditations : *Unum excerpe quod concoquas.*

Les amis. — Mais l'homme n'aura-t-il d'autre société que celle des livres? — Bien que, à en croire le stoïcisme pur, le sage se suffise à lui-même, Sénèque estime qu'il doit avoir des amis, ne fût-ce que pour exercer la belle vertu d'amitié, pour la cultiver sans espérance de profit. D'ailleurs, si, pour *vivre heureux,* le sage n'a besoin que d'une âme supérieure à la fortune, pour *vivre,* il a besoin de ressources extérieures, par conséquent d'amis.

Mais où se trouve la véritable amitié? Elle n'existe qu'entre personnes qui cherchent ensemble la vertu, qui s'enseignent mutuellement les moyens de s'amender.

Aussi le choix des amis est-il chose capitale. Ne donnons ce titre qu'à bon escient, après mûr examen. Mais l'ami une fois adopté, mettons en lui une confiance absolue : le croire fidèle est le moyen de le rendre tel.

La retraite. — Faut-il un grand nombre d'amis? — Un

ou deux suffisent. Encore ne devons-nous prendre pour amis que des gens qui puissent nous rendre meilleurs ou que nous puissions rendre meilleurs nous-mêmes. « Pour moi, un seul est tous, » dit Démocrite. « Nous sommes l'un pour l'autre un théâtre assez grand, » dit Épicure à son ami.

Avec ces confidents intimes fuyons la foule, car la foule nous laisse toujours, à son contact, l'empreinte de quelque vice. Fuyons surtout les spectacles du cirque : ils sont barbares et l'on en revient moins homme.

Mauvaise pour l'homme esclave de ses passions, parce qu'elle l'abandonne à lui-même sans témoins, la retraite. même la retraite absolue, est bonne pour le sage : « Je ne trouve pas pour toi, dit Sénèque à Lucilius, de meilleure société que toi-même. »

Et que fera le sage dans sa retraite? — Sénèque y travaille à montrer par ses écrits à la postérité le droit chemin du bonheur, qu'il a connu trop tard. Il se croit aussi utile aux hommes en leur enseignant la sagesse qu'en prenant part aux affaires publiques.

L'étude de la philosophie. — Combien grands, en effet, sont les avantages de la sagesse, de la philosophie, non pas de celle qui consiste à porter une barbe hérissée, des cheveux longs et des habits malpropres, mais de la vraie, de la saine philosophie, qui n'enseigne pas à vivre *autrement,* mais *mieux* que le vulgaire !

Elle façonne notre âme et règle nos actions ; elle nous apprend à rester fermes devant le malheur, à nous soumettre à la Divinité.

Grâce à ses salutaires conseils, le sage ne se rend point malheureux par anticipation, ne se crée pas de peines imaginaires et sait toujours tempérer la crainte par l'espérance. Ayant sans cesse devant les yeux quelque noble modèle

qu'il s'est choisi parmi les hommes de bien, il diminue peu à peu ses défauts naturels, s'il ne parvient pas à les extirper.

Le soin du corps. — Le sage sait aussi apprécier la mesure des soins qui conviennent au corps. Il lui évite les souffrances de la pauvreté et de la maladie; il ne lui refuse pas même quelques délicatesses, sans renoncer à le précipiter dans les flammes au moindre signal de la raison et du devoir.

Les exercices violents et continuels, comme ceux des athlètes, ne sont point dignes du sage. Il préfère le voyage en litière et la promenade, parce que le travail intellectuel n'en est point interrompu. Former sa voix, s'habituer à varier le ton suivant les émotions de l'âme est même l'objet de ses soins.

La vieillesse et la mort. — Cependant la vieillesse est arrivée : choses et hommes autour de nous en sont les témoins irrécusables. La mort approche. Faut-il nous en désoler? La philosophie nous en dissuade. Le meilleur moyen, nous dit-elle, de rendre la vie agréable est de se disposer à la quitter librement et sans regrets. Ne redoutons pas même une mort violente; elle nous mène tout d'un coup là où nous allons depuis notre naissance.

Considérons chaque jour comme le dernier et nous jouirons du suivant comme d'un gain inespéré. — D'ailleurs chacun a la liberté de sortir de ce monde et de se soustraire à la nécessité en se privant de la vie.

Résumé. — Ainsi, ménager le temps, choisir ses lectures et ses amis, se séparer de la foule, se revêtir contre l'infortune des armes de la philosophie, regarder la mort d'un œil serein ou la prévenir, voilà ce que Sénèque propose à Lucilius comme gages certains du bonheur ici-bas.

Appréciation. — Là nous ne retrouvons ni les puissantes conceptions des Pères de l'Église et des orateurs chrétiens ni la sûreté et la largeur de vues des Aristote et des Cicéron, sur toutes les questions qui leur sont communes avec le philosophe stoïcien (amitié, vieillesse, mort, etc.). En revanche, les détails sont charmants, quand ils ne sonnent pas le creux ou le faux.

Somme toute, après l'étude des seize lettres, le critique impartial se dit : « Philosophie incomplète et non exempte de contradictions, mais causeries aimables, ingénieuses et brillantes. »

II. — TEXTE, ANNOTATION ET TRADUCTION

Dans la présente édition nous n'avons adopté exclusivement le texte d'aucune des éditions antérieures[1]. Pour

[1] Les manuscrits des Épîtres à Lucilius sont:

Pour la première moitié, deux *Parisini* du xe siècle (?).

Pour la seconde moitié, les manuscrits de Bamberg et de Strasbourg du ixe ou du xe siècle.

La Bibliothèque nationale possède deux de ces manuscrits : l'un (fonds latin, no 8540), contient les 71 premières lettres; l'autre (fonds latin, no 8658), contient les 98 premières lettres.

Parmi les éditions de *Sénèque* qui contiennent les *Lettres à Lucilius*, signalons, d'après Teuffel (*Hist. de la littérat. romaine*) :

Édition *princeps* (œuvres en prose), Naples, 1475; in-fo, 2 vol. *Ex recogn. Erasmi.*

Édition de Bâle (œuvres en prose), Bâle, 1515-1519; in-fo. *Cum notis Mureti.*

Édition de Heidelberg (œuvres en prose), Heidelberg, 1593; in-fo. *Cum notis J. Lipsii.*

Édition d'Anvers (*Antverpiæ*) (œuvres en prose), Anvers, 1605; in-fo. *Cum notis J.-F. Gronovii.*

Édition d'Amsterdam (œuvres en prose), Amsterdam, 1672; 2 vol. *Cum notis F.-K. Ruhkopf.*

Édition de Leipsig (*Lipsiæ*) (œuvres en prose), Leipsig, 1797-1811; 5 vol. *Cum comment. C. Fickert.*

Édition de Berlin (œuvres en prose), Berlin, 1842; 5 vol. *Cum comment. C. Fickert.*

Édition de Teubner (œuvres en prose), Leipsig, 1852-1878; 3 vol. *Cum adnotat. F. Haase.*

Édition Panckouke (avec traduction française), Paris, 1834; 10 vol.

Ce sont les textes de Haase et de Fickert qui ont été le plus souvent suivis dans les éditions particulières, complètes ou incomplètes, des *Lettres à Lucilius* publiées de nos jours.

Les critiques de l'école *progressiste* ont voulu expliquer ce fait par le progrès naturel des idées morales et religieuses. Le Belge Laurent trouve cette dernière explication si simple qu'il s'étonne qu'on puisse en chercher une autre : « Les Pères de l'Église, dit-il, qui n'avaient pas l'idée du progrès continu de l'humanité, ne s'expliquent l'admirable doctrine du philosophe romain que par l'influence d'une parole divine. »

Mgr Laforêt répond à M. Laurent : « Cette idée du progrès continu me semble en opposition flagrante avec l'histoire de la philosophie. Quel progrès y a-t-il dans le domaine des vérités morales et religieuses de Platon à Cicéron ? S'il est un fait bien constaté en histoire, c'est celui-ci : Depuis Socrate et Platon jusqu'à Jésus-Christ la philosophie, loin de progresser dans la connaissance et l'affirmation des vérités de l'ordre moral, a reculé, notablement reculé; c'est se payer de mots que de se borner à invoquer la théorie du progrès pour rendre compte de la supériorité de Sénèque sur ses devanciers. Je ne nie pas la possibilité du progrès de l'humanité dans certaines limites; mais ici, dans le cas particulier qui nous occupe, tout me porte à en contester la réalité. Le siècle de Caligula, de Claude, de Messaline, de Néron ne me paraît pas un milieu très propice au développement des idées morales, et je ne vois pas non plus dans Sénèque un génie assez puissant pour découvrir des doctrines nouvelles. Sénèque est un brillant écrivain, mais évidemment ce n'est pas un penseur. Je ne saurais donc me persuader qu'il n'a dû qu'à son intelligence, sans autre secours que le milieu social où il vivait, les idées lumineuses et nouvelles qui brillent çà et là dans ses écrits.

« Il est hors de doute que Sénèque a pu connaître les enseignements du Christianisme, et même, à ne consulter que les faits extérieurs, il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu les ignorer complètement. Le philosophe est mort en l'an 66 de l'ère chrétienne, et dès l'an 43 l'Évangile avait été prêché à Rome par l'apôtre saint Pierre. » (*Histoire de la Philosophie*, t. II, p. 332.)

Mgr Laforêt croit même aux *rapports personnels* entre Sénèque et saint Paul, tout en regardant (à juste titre) comme apocryphes les huit lettres attribuées au philosophe et les six réponses de l'Apôtre. Bon nombre d'écrivains soutiennent avec lui cette opinion. Leurs arguments principaux sont ainsi exposés par Franz de Champagny.

« En 52, saint Paul comparaît devant le proconsul Gallion,

frère de Sénèque. — En 61, amené prisonnier à Rome il est remis au préfet du prétoire, Burrhus, collègue et ami de Sénèque. — Bientôt libre dans Rome, avec un soldat qui le garde, il reçoit pendant deux années entières tous ceux qui viennent à lui, annonçant le royaume de Dieu et prêchant Notre-Seigneur Jésus-Christ en toute confiance et sans empêchement. — En 65, il comparaît devant Néron...; il gagne des prosélytes dans le palais impérial, et, comme lui-même le dit, il rend ses chaînes glorieuses en Jésus-Christ dans tout le prétoire.

« Sénèque, curieux et à même de bien connaître, Sénèque qui était allé frapper à la porte de tous les maîtres, qui, à la fin de sa vie, fréquentait, comme un simple disciple, l'école du stoïcien Métronacte, Sénèque aurait-il dédaigné la parole de ce docteur juif? Ou saint Paul aurait-il repoussé Sénèque, lui qui se croyait débiteur envers les Grecs et envers les Barbares, envers les ignorants et envers les sages? — Cela ne se peut. » (Franz de Champagny, *Les Césars*, t. III, p. 263.)

Les adversaires de la précédente opinion invoquent contre elle le séjour fréquent de Sénèque en Campanie et dans ses villas suburbaines au moment où saint Paul habite Rome, — le silence absolu qu'il garde dans tous ses écrits sur l'Apôtre et sur les Chrétiens, — les erreurs capitales qu'il professe sur Dieu et sur l'âme, — l'absence de tout témoignage contemporain, — enfin la possibilité d'expliquer ses plus belles maximes par la réflexion et par l'étude des grands philosophes de l'antiquité: « Les idées de Sénèque sur l'humanité (bonté, charité, amour des esclaves) ne sont pas nouvelles, dit M. Martha; il n'a pas besoin d'aller les chercher ailleurs que dans le stoïcisme. La philosophie et les circonstances politiques les avaient propagées depuis longtemps; le cosmopolitisme fut mis en honneur d'abord par la conquête d'Alexandrie, ensuite par l'universalité de l'empire romain; l'égalité fut établie par la tyrannie impériale, qui nivela tout. » (Cours de la Sorbonne, 1886, 7e leçon.)

Ces objections ne sont pas sans réplique.

Si fréquent que fût le séjour de Sénèque hors de Rome, ses fonctions de conseiller impérial et la volonté du maître l'y rappelaient bien quelquefois; et d'ailleurs, loin du palais, il savait en détail ce qui s'y passait: sa sûreté l'exigeait. Comment la présence et les prédications de saint Paul lui auraient-elles échappé?

S'il ne parle pas de l'Apôtre et des chrétiens, on peut supposer avec saint Augustin qu'il a craint de les louer contre l'opinion de son temps et de les blâmer contre sa propre conscience.

Et puis, à défaut de témoignages écrits, nous avons du moins une tradition orale que saint Jérôme et saint Augustin affirment après Tertullien.

Quant à prétendre que Sénèque a lu les Épîtres de saint Paul, nous ne l'oserions pas. La concordance entre certaines pensées et certaines expressions des deux écrivains ne nous semble pas un argument concluant, — ou bien il faut admettre que Sénèque connaissait la sainte Écriture tout entière et qu'il la connaissait dès ses premiers écrits. En effet, les traits de similitude avec l'ancien Testament, avec les Évangiles, avec les Actes des Apôtres, etc., sont parfois aussi frappants qu'avec les Épîtres de saint Paul, et cela dans le Traité de la *Colère*, comme dans le Traité de la *Providence* et dans les *Lettres à Lucilius*[1].

Ainsi les relations de Sénèque avec saint Paul sont possibles, très probables même. Seulement, quelle a été au juste leur nature et leur influence? — *Adhuc sub judice lis est.*

L'*influence du Christianisme* en général sur les idées de Sénèque nous semble également mal déterminée jusqu'ici.

Qu'une doctrine aussi extraordinaire que celle du Crucifié soit prêchée à Rome publiquement pendant vingt ans sans exciter la curiosité insatiable du philosophe; — que la modification humanitaire et égalitaire du stoïcisme coïncide, par un pur effet du hasard, avec la diffusion de l'Évangile, et que la ressemblance incontestable de nombreuses maximes et expressions de Sénèque avec des maximes et expressions bibliques soit chose non moins fortuite : voilà ce que, jusqu'à meilleure preuve, nous n'admettrons point volontiers. Toutefois l'influence chrétienne chez Sénèque ne va pas au delà des détails. Le fond du système de Zénon reste partout avec son fatalisme, son panthéisme, sa théorie du suicide. Sénèque n'est pas plus chrétien qu'il n'est épicurien et pythagoricien. Fin littérateur plus que profond philosophe, il adore les grandes pensées noblement exprimées ; il les prend de toutes mains et les brode sans scrupule sur son vieux canevas stoïcien. Qu'importe leur origine pourvu qu'elles charment ses lecteurs?

Sénèque est éclectique, et, disons-le en guise de conclusion, son éclectisme l'a bien servi auprès de la postérité : c'est à lui qu'il doit la meilleure part de sa renommée.

[1] On peut en juger par l'appendice C du t. III des *Césars*, par F. de Champagny, p. 436.

L'éclectisme de Sénèque explique sa renommée. — Pur stoïcien, Lucius Annæus nous eût laissé des œuvres sèches, froides, sans couleur et sans vie; sa philosophie toute d'une pièce n'eût passionné que les disciples de Zénon. Mais stoïcien éclectique, inconséquent, sa morale et son style lui gagnent des suffrages dans toutes les écoles, dans toutes les opinions.

Chacun trouve à puiser dans ses idées; il en a pour tous les goûts, sur tous les sujets. Puis quelle aisance, quelle variété, quelle originalité d'expression, particulièrement dans les *Lettres à Lucilius,* miroir abrégé de sa doctrine entière! L'écrivain converse au lieu de disserter, émiette sa pensée, brise artistement sa période et sait aiguiser sa phrase d'une fine pointe. Parfois l'atticisme sévère gémit et la logique murmure un peu; mais l'effet cherché est produit : le lecteur intéressé se félicite de rencontrer un homme aimable et spirituel sous le pédantisme guindé du *directeur de conscience*, de sentir battre un cœur compatissant sous la rude cuirasse du stoïcien.

En résumé, que manque-t-il à Sénèque pour prendre rang parmi les écrivains du premier ordre et parmi les grands modèles de l'histoire? — Il manque à son style nerveux, chaleureux et mouvementé, de se complaire moins dans l'antithèse et les traits brillants. Il manque à ses préceptes d'être appuyés sur l'exemple d'une vie plus harmonieuse. Il manque à son caractère d'être plus ferme, plus franc et plus généreux.

Sénèque est le trop fidèle représentant d'une époque fiévreuse, tourmentée, amie de l'éclat et abaissée par la tyrannie: voilà son malheur! Mais il ne mérite pas plus le dédain absolu de ses détracteurs que l'enthousiasme fanatique de ses prôneurs et de ses apologistes.

Un mot de Montaigne explique bien les controverses auxquelles la vie et les œuvres de notre philosophe ont donné lieu : « C'est un subject merveilleusement divers et ondoyant; il est malaysé d'y fonder jugement constant et uniforme. » (*Essais*, chap. I.)

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

I. — SUJET ET ANALYSE DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

Sans le respect que nous portons à l'ordre universellement adopté par les éditeurs, nous aurions groupé volontiers ces lettres sous les titres et dans l'ordre suivants : *Le bon emploi du temps* (1) ; — *La manière de bien lire* (2) ; — *L'amitié* (3, 6, 9) ; — *La retraite* (7, 8, 10) ; — *La philosophie* (5, 11, 13, 16) ; — *Les soins à donner au corps* (14, 15) ; — *La vieillesse et la mort* (4, 12).

Tels sont, en effet, les sujets sur lesquels roule cette partie de la correspondance de Sénèque avec Lucilius. Ils se tiennent plus en réalité qu'en apparence, et l'on nous pardonnera, j'espère, de les avoir réunis dans un bref aperçu pour mieux faire ressortir la direction morale que le philosophe donne à son disciple.

Quels sont, aux yeux de Sénèque, les moyens les plus sûrs de se ménager une vie douce, raisonnable et honnête ?

Le bon emploi du temps. — D'abord, il faut bien employer le temps. Le temps est le trésor précieux entre tous,

et pourtant comme on le perd! qui à mal faire, qui à ne rien faire, qui à faire autre chose que ce qu'il devrait faire. Et la vie s'écoule, et le terme approche. Que n'usons-nous du temps comme le riche économe use de ses richesses, en les ménageant, avec sagesse et discrétion!

La lecture. — Un moyen d'occuper le temps utilement, c'est la lecture. Mais quelle lecture?

Ne ressemblons point à ces esprits inquiets qui changent continuellement de séjour : voyageurs perpétuels, ils se font beaucoup d'hôtes, pas un ami. Sachons fixer le choix de nos auteurs et nous y attacher. Feuilleter livres sur livres sans les étudier à fond, c'est distraire son esprit sans le fortifier. Quelques ouvrages parmi les meilleurs suffisent. Lisons-les attentivement et tirons-en chaque jour une pensée qui serve d'aliment à nos méditations : *Unum excerpe quod concoquas.*

Les amis. — Mais l'homme n'aura-t-il d'autre société que celle des livres? — Bien que, à en croire le stoïcisme pur, le sage se suffise à lui-même, Sénèque estime qu'il doit avoir des amis, ne fût-ce que pour exercer la belle vertu d'amitié, pour la cultiver sans espérance de profit. D'ailleurs, si, pour *vivre heureux,* le sage n'a besoin que d'une âme supérieure à la fortune, pour *vivre,* il a besoin de ressources extérieures, par conséquent d'amis.

Mais où se trouve la véritable amitié? Elle n'existe qu'entre personnes qui cherchent ensemble la vertu, qui s'enseignent mutuellement les moyens de s'amender.

Aussi le choix des amis est-il chose capitale. Ne donnons ce titre qu'à bon escient, après mûr examen. Mais l'ami une fois adopté, mettons en lui une confiance absolue : le croire fidèle est le moyen de le rendre tel.

La retraite. — Faut-il un grand nombre d'amis? — Un

ou deux suffisent. Encore ne devons-nous prendre pour amis que des gens qui puissent nous rendre meilleurs ou que nous puissions rendre meilleurs nous-mêmes. « Pour moi, un seul est tous, » dit Démocrite. « Nous sommes l'un pour l'autre un théâtre assez grand, » dit Épicure à son ami.

Avec ces confidents intimes fuyons la foule, car la foule nous laisse toujours, à son contact, l'empreinte de quelque vice. Fuyons surtout les spectacles du cirque : ils sont barbares et l'on en revient moins homme.

Mauvaise pour l'homme esclave de ses passions, parce qu'elle l'abandonne à lui-même sans témoins, la retraite, même la retraite absolue, est bonne pour le sage : « Je ne trouve pas pour toi, dit Sénèque à Lucilius, de meilleure société que toi-même. »

Et que fera le sage dans sa retraite? — Sénèque y travaille à montrer par ses écrits à la postérité le droit chemin du bonheur, qu'il a connu trop tard. Il se croit aussi utile aux hommes en leur enseignant la sagesse qu'en prenant part aux affaires publiques.

L'étude de la philosophie. — Combien grands, en effet, sont les avantages de la sagesse, de la philosophie, non pas de celle qui consiste à porter une barbe hérissée, des cheveux longs et des habits malpropres, mais de la vraie, de la saine philosophie, qui n'enseigne pas à vivre *autrement*, mais *mieux* que le vulgaire!

Elle façonne notre âme et règle nos actions; elle nous apprend à rester fermes devant le malheur, à nous soumettre à la Divinité.

Grâce à ses salutaires conseils, le sage ne se rend point malheureux par anticipation, ne se crée pas de peines imaginaires et sait toujours tempérer la crainte par l'espérance. Ayant sans cesse devant les yeux quelque noble modèle

qu'il s'est choisi parmi les hommes de bien, il diminue peu à peu ses défauts naturels, s'il ne parvient pas à les extirper.

Le soin du corps. — Le sage sait aussi apprécier la mesure des soins qui conviennent au corps. Il lui évite les souffrances de la pauvreté et de la maladie; il ne lui refuse pas même quelques délicatesses, sans renoncer à le précipiter dans les flammes au moindre signal de la raison et du devoir.

Les exercices violents et continuels, comme ceux des athlètes, ne sont point dignes du sage. Il préfère le voyage en litière et la promenade, parce que le travail intellectuel n'en est point interrompu. Former sa voix, s'habituer à varier le ton suivant les émotions de l'âme est même l'objet de ses soins.

La vieillesse et la mort. — Cependant la vieillesse est arrivée : choses et hommes autour de nous en sont les témoins irrécusables. La mort approche. Faut-il nous en désoler? La philosophie nous en dissuade. Le meilleur moyen, nous dit-elle, de rendre la vie agréable est de se disposer à la quitter librement et sans regrets. Ne redoutons pas même une mort violente; elle nous mène tout d'un coup là où nous allons depuis notre naissance.

Considérons chaque jour comme le dernier et nous jouirons du suivant comme d'un gain inespéré. — D'ailleurs chacun a la liberté de sortir de ce monde et de se soustraire à la nécessité en se privant de la vie.

Résumé. — Ainsi, ménager le temps, choisir ses lectures et ses amis, se séparer de la foule, se revêtir contre l'infortune des armes de la philosophie, regarder la mort d'un œil serein ou la prévenir, voilà ce que Sénèque propose à Lucilius comme gages certains du bonheur ici-bas.

Appréciation. — Là nous ne retrouvons ni les puissantes conceptions des Pères de l'Église et des orateurs chrétiens ni la sûreté et la largeur de vues des Aristote et des Cicéron, sur toutes les questions qui leur sont communes avec le philosophe stoïcien (amitié, vieillesse, mort, etc.). En revanche, les détails sont charmants, quand ils ne sonnent pas le creux ou le faux.

Somme toute, après l'étude des seize lettres, le critique impartial se dit : « Philosophie incomplète et non exempte de contradictions, mais causeries aimables, ingénieuses et brillantes. »

II. — TEXTE, ANNOTATION ET TRADUCTION

Dans la présente édition nous n'avons adopté exclusivement le texte d'aucune des éditions antérieures[1]. Pour

[1] Les manuscrits des Épîtres à Lucilius sont :

Pour la première moitié, deux *Parisini* du xe siècle (?).

Pour la seconde moitié, les manuscrits de Bamberg et de Strasbourg du IXe ou du xe siècle.

La Bibliothèque nationale possède deux de ces manuscrits : l'un (fonds latin, n° 8540), contient les 71 premières lettres ; l'autre (fonds latin, n° 8658), contient les 98 premières lettres.

Parmi les éditions de *Sénèque* qui contiennent les *Lettres à Lucilius*, signalons, d'après Teuffel (*Hist. de la littérat. romaine*) :

Édition *princeps* (œuvres en prose), Naples, 1475 ; in-f°, 2 vol. *Ex recogn. Erasmi.*

Édition de Bâle (œuvres en prose), Bâle, 1515-1519 ; in-f°. *Cum notis Mureti.*

Édition de Heidelberg (œuvres en prose), Heidelberg, 1593 ; in-f°. *Cum notis J. Lipsii.*

Édition d'Anvers (*Antverpiæ*) (œuvres en prose), Anvers, 1605 ; in-f°. *Cum notis J.-F. Gronovii.*

Édition d'Amsterdam (œuvres en prose), Amsterdam, 1672 ; 2 vol. *Cum notis F.-K. Ruhkopf.*

Édition de Leipsig (*Lipsiæ*) (œuvres en prose), Leipsig, 1797-1811 ; 5 vol. *Cum comment. C. Fickert.*

Édition de Berlin (œuvres en prose), Berlin, 1842 ; 5 vol. *Cum comment. C. Fickert.*

Édition de Teubner (œuvres en prose), Leipsig, 1852-1878 ; 3 vol. *Cum adnotat. F. Haase.*

Édition Panckouke (avec traduction française), Paris, 1834 ; 10 vol.

Ce sont les textes de Haase et de Fickert qui ont été le plus souvent suivis dans les éditions particulières, complètes ou incomplètes, des *Lettres à Lucilius* publiées de nos jours.

Les critiques de l'école *progressiste* ont voulu expliquer ce fait par le progrès naturel des idées morales et religieuses. Le Belge Laurent trouve cette dernière explication si simple qu'il s'étonne qu'on puisse en chercher une autre : « Les Pères de l'Église, dit-il, qui n'avaient pas l'idée du progrès continu de l'humanité, ne s'expliquent l'admirable doctrine du philosophe romain que par l'influence d'une parole divine. »

Mgr Laforêt répond à M. Laurent : « Cette idée du progrès continu me semble en opposition flagrante avec l'histoire de la philosophie. Quel progrès y a-t-il dans le domaine des vérités morales et religieuses de Platon à Cicéron ? S'il est un fait bien constaté en histoire, c'est celui-ci : Depuis Socrate et Platon jusqu'à Jésus-Christ la philosophie, loin de progresser dans la connaissance et l'affirmation des vérités de l'ordre moral, a reculé, notablement reculé; c'est se payer de mots que de se borner à invoquer la théorie du progrès pour rendre compte de la supériorité de Sénèque sur ses devanciers. Je ne nie pas la possibilité du progrès de l'humanité dans certaines limites; mais ici, dans le cas particulier qui nous occupe, tout me porte à en contester la réalité. Le siècle de Caligula, de Claude, de Messaline, de Néron ne me paraît pas un milieu très propice au développement des idées morales, et je ne vois pas non plus dans Sénèque un génie assez puissant pour découvrir des doctrines nouvelles. Sénèque est un brillant écrivain, mais évidemment ce n'est pas un penseur. Je ne saurais donc me persuader qu'il n'a dû qu'à son intelligence, sans autre secours que le milieu social où il vivait, les idées lumineuses et nouvelles qui brillent çà et là dans ses écrits.

« Il est hors de doute que Sénèque a pu connaître les enseignements du Christianisme, et même, à ne consulter que les faits extérieurs, il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu les ignorer complètement. Le philosophe est mort en l'an 66 de l'ère chrétienne, et dès l'an 43 l'Évangile avait été prêché à Rome par l'apôtre saint Pierre. » (*Histoire de la Philosophie,* t. II, p. 332.)

Mgr Laforêt croit même aux *rapports personnels* entre Sénèque et saint Paul, tout en regardant (à juste titre) comme apocryphes les huit lettres attribuées au philosophe et les six réponses de l'Apôtre. Bon nombre d'écrivains soutiennent avec lui cette opinion. Leurs arguments principaux sont ainsi exposés par Franz de Champagny.

« En 52, saint Paul comparaît devant le proconsul Gallion,

frère de Sénèque. — En 61, amené prisonnier à Rome il est remis au préfet du prétoire, Burrhus, collègue et ami de Sénèque. — Bientôt libre dans Rome, avec un soldat qui le garde, il reçoit pendant deux années entières tous ceux qui viennent à lui, annonçant le royaume de Dieu et prêchant Notre-Seigneur Jésus-Christ en toute confiance et sans empêchement. — En 65, il comparaît devant Néron...; il gagne des prosélytes dans le palais impérial, et, comme lui-même le dit, il rend ses chaînes glorieuses en Jésus-Christ dans tout le prétoire.

« Sénèque, curieux et à même de bien connaître, Sénèque qui était allé frapper à la porte de tous les maîtres, qui, à la fin de sa vie, fréquentait, comme un simple disciple, l'école du stoïcien Métronacte, Sénèque aurait-il dédaigné la parole de ce docteur juif? Ou saint Paul aurait-il repoussé Sénèque, lui qui se croyait débiteur envers les Grecs et envers les Barbares, envers les ignorants et envers les sages? — Cela ne se peut. » (Franz de Champagny, *Les Césars*, t. III, p. 263.)

Les adversaires de la précédente opinion invoquent contre elle le séjour fréquent de Sénèque en Campanie et dans ses villas suburbaines au moment où saint Paul habite Rome, — le silence absolu qu'il garde dans tous ses écrits sur l'Apôtre et sur les Chrétiens, — les erreurs capitales qu'il professe sur Dieu et sur l'âme, — l'absence de tout témoignage contemporain, — enfin la possibilité d'expliquer ses plus belles maximes par la réflexion et par l'étude des grands philosophes de l'antiquité: « Les idées de Sénèque sur l'humanité (bonté, charité, amour des esclaves) ne sont pas nouvelles, dit M. Martha; il n'a pas besoin d'aller les chercher ailleurs que dans le stoïcisme. La philosophie et les circonstances politiques les avaient propagées depuis longtemps; le cosmopolitisme fut mis en honneur d'abord par la conquête d'Alexandrie, ensuite par l'universalité de l'empire romain; l'égalité fut établie par la tyrannie impériale, qui nivela tout. » (Cours de la Sorbonne, 1886, 7e leçon.)

Ces objections ne sont pas sans réplique.

Si fréquent que fût le séjour de Sénèque hors de Rome, ses fonctions de conseiller impérial et la volonté du maître l'y rappelaient bien quelquefois; et d'ailleurs, loin du palais, il savait en détail ce qui s'y passait : sa sûreté l'exigeait. Comment la présence et les prédications de saint Paul lui auraient-elles échappé?

S'il ne parle pas de l'Apôtre et des chrétiens, on peut supposer avec saint Augustin qu'il a craint de les louer contre l'opinion de son temps et de les blâmer contre sa propre conscience.

Et puis, à défaut de témoignages écrits, nous avons du moins une tradition orale que saint Jérôme et saint Augustin affirment après Tertullien.

Quant à prétendre que Sénèque a lu les Épîtres de saint Paul, nous ne l'oserions pas. La concordance entre certaines pensées et certaines expressions des deux écrivains ne nous semble pas un argument concluant, — ou bien il faut admettre que Sénèque connaissait la sainte Écriture tout entière et qu'il la connaissait dès ses premiers écrits. En effet, les traits de similitude avec l'ancien Testament, avec les Évangiles, avec les Actes des Apôtres, etc., sont parfois aussi frappants qu'avec les Épîtres de saint Paul, et cela dans le Traité de la *Colère*, comme dans le Traité de la *Providence* et dans les *Lettres à Lucilius* [1].

Ainsi les relations de Sénèque avec saint Paul sont possibles, très probables même. Seulement, quelle a été au juste leur nature et leur influence? — *Adhuc sub judice lis est.*

L'*influence du Christianisme* en général sur les idées de Sénèque nous semble également mal déterminée jusqu'ici.

Qu'une doctrine aussi extraordinaire que celle du Crucifié soit prêchée à Rome publiquement pendant vingt ans sans exciter la curiosité insatiable du philosophe; — que la modification humanitaire et égalitaire du stoïcisme coïncide, par un pur effet du hasard, avec la diffusion de l'Évangile, et que la ressemblance incontestable de nombreuses maximes et expressions de Sénèque avec des maximes et expressions bibliques soit chose non moins fortuite : voilà ce que, jusqu'à meilleure preuve, nous n'admettrons point volontiers. Toutefois l'influence chrétienne chez Sénèque ne va pas au delà des détails. Le fond du système de Zénon reste partout avec son fatalisme, son panthéisme, sa théorie du suicide. Sénèque n'est pas plus chrétien qu'il n'est épicurien et pythagoricien. Fin littérateur plus que profond philosophe, il adore les grandes pensées noblement exprimées ; il les prend de toutes mains et les brode sans scrupule sur son vieux canevas stoïcien. Qu'importe leur origine pourvu qu'elles charment ses lecteurs?

Sénèque est éclectique, et, disons-le en guise de conclusion, son éclectisme l'a bien servi auprès de la postérité : c'est à lui qu'il doit la meilleure part de sa renommée.

[1] On peut en juger par l'appendice C du t. III des *Césars*, par F. de Champagny, p. 436.

L'éclectisme de Sénèque explique sa renommée. — Pur stoïcien, Lucius Annæus nous eût laissé des œuvres sèches, froides, sans couleur et sans vie; sa philosophie toute d'une pièce n'eût passionné que les disciples de Zénon. Mais stoïcien éclectique, inconséquent, sa morale et son style lui gagnent des suffrages dans toutes les écoles, dans toutes les opinions.

Chacun trouve à puiser dans ses idées; il en a pour tous les goûts, sur tous les sujets. Puis quelle aisance, quelle variété, quelle originalité d'expression, particulièrement dans les *Lettres à Lucilius,* miroir abrégé de sa doctrine entière! L'écrivain converse au lieu de disserter, émiette sa pensée, brise artistement sa période et sait aiguiser sa phrase d'une fine pointe. Parfois l'atticisme sévère gémit et la logique murmure un peu; mais l'effet cherché est produit : le lecteur intéressé se félicite de rencontrer un homme aimable et spirituel sous le pédantisme guindé du *directeur de conscience*, de sentir battre un cœur compatissant sous la rude cuirasse du stoïcien.

En résumé, que manque-t-il à Sénèque pour prendre rang parmi les écrivains du premier ordre et parmi les grands modèles de l'histoire? — Il manque à son style nerveux, chaleureux et mouvementé, de se complaire moins dans l'antithèse et les traits brillants. Il manque à ses préceptes d'être appuyés sur l'exemple d'une vie plus harmonieuse. Il manque à son caractère d'être plus ferme, plus franc et plus généreux.

Sénèque est le trop fidèle représentant d'une époque fiévreuse, tourmentée, amie de l'éclat et abaissée par la tyrannie : voilà son malheur! Mais il ne mérite pas plus le dédain absolu de ses détracteurs que l'enthousiasme fanatique de ses prôneurs et de ses apologistes.

Un mot de Montaigne explique bien les controverses auxquelles la vie et les œuvres de notre philosophe ont donné lieu : « C'est un subject merveilleusement divers et ondoyant; il est malaysé d'y fonder jugement constant et uniforme. » (*Essais*, chap. I.)

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

I. — SUJET ET ANALYSE DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

Sans le respect que nous portons à l'ordre universellement adopté par les éditeurs, nous aurions groupé volontiers ces lettres sous les titres et dans l'ordre suivants : *Le bon emploi du temps* (1) ; — *La manière de bien lire* (2) ; — *L'amitié* (3, 6, 9) ; — *La retraite* (7, 8, 10) ; — *La philosophie* (5, 11, 13, 16) ; — *Les soins à donner au corps* (14, 15) ; — *La vieillesse et la mort* (4, 12).

Tels sont, en effet, les sujets sur lesquels roule cette partie de la correspondance de Sénèque avec Lucilius. Ils se tiennent plus en réalité qu'en apparence, et l'on nous pardonnera, j'espère, de les avoir réunis dans un bref aperçu pour mieux faire ressortir la direction morale que le philosophe donne à son disciple.

Quels sont, aux yeux de Sénèque, les moyens les plus sûrs de se ménager une vie douce, raisonnable et honnête ?

Le bon emploi du temps. — D'abord, il faut bien employer le temps. Le temps est le trésor précieux entre tous,

et pourtant comme on le perd! qui à mal faire, qui à ne rien faire, qui à faire autre chose que ce qu'il devrait faire. Et la vie s'écoule, et le terme approche. Que n'usons-nous du temps comme le riche économe use de ses richesses, en les ménageant, avec sagesse et discrétion!

La lecture. — Un moyen d'occuper le temps utilement, c'est la lecture. Mais quelle lecture?

Ne ressemblons point à ces esprits inquiets qui changent continuellement de séjour : voyageurs perpétuels, ils se font beaucoup d'hôtes, pas un ami. Sachons fixer le choix de nos auteurs et nous y attacher. Feuilleter livres sur livres sans les étudier à fond, c'est distraire son esprit sans le fortifier. Quelques ouvrages parmi les meilleurs suffisent. Lisons-les attentivement et tirons-en chaque jour une pensée qui serve d'aliment à nos méditations : *Unum excerpe quod concoquas.*

Les amis. — Mais l'homme n'aura-t-il d'autre société que celle des livres? — Bien que, à en croire le stoïcisme pur, le sage se suffise à lui-même, Sénèque estime qu'il doit avoir des amis, ne fût-ce que pour exercer la belle vertu d'amitié, pour la cultiver sans espérance de profit. D'ailleurs, si, pour *vivre heureux,* le sage n'a besoin que d'une âme supérieure à la fortune, pour *vivre,* il a besoin de ressources extérieures, par conséquent d'amis.

Mais où se trouve la véritable amitié? Elle n'existe qu'entre personnes qui cherchent ensemble la vertu, qui s'enseignent mutuellement les moyens de s'amender.

Aussi le choix des amis est-il chose capitale. Ne donnons ce titre qu'à bon escient, après mûr examen. Mais l'ami une fois adopté, mettons en lui une confiance absolue : le croire fidèle est le moyen de le rendre tel.

La retraite. — Faut-il un grand nombre d'amis? — Un

ou deux suffisent. Encore ne devons-nous prendre pour amis que des gens qui puissent nous rendre meilleurs ou que nous puissions rendre meilleurs nous-mêmes. « Pour moi, un seul est tous, » dit Démocrite. « Nous sommes l'un pour l'autre un théâtre assez grand, » dit Épicure à son ami.

Avec ces confidents intimes fuyons la foule, car la foule nous laisse toujours, à son contact, l'empreinte de quelque vice. Fuyons surtout les spectacles du cirque : ils sont barbares et l'on en revient moins homme.

Mauvaise pour l'homme esclave de ses passions, parce qu'elle l'abandonne à lui-même sans témoins, la retraite. même la retraite absolue, est bonne pour le sage : « Je ne trouve pas pour toi, dit Sénèque à Lucilius, de meilleure société que toi-même. »

Et que fera le sage dans sa retraite? — Sénèque y travaille à montrer par ses écrits à la postérité le droit chemin du bonheur, qu'il a connu trop tard. Il se croit aussi utile aux hommes en leur enseignant la sagesse qu'en prenant part aux affaires publiques.

L'étude de la philosophie. — Combien grands, en effet, sont les avantages de la sagesse, de la philosophie, non pas de celle qui consiste à porter une barbe hérissée, des cheveux longs et des habits malpropres, mais de la vraie, de la saine philosophie, qui n'enseigne pas à vivre *autrement,* mais *mieux* que le vulgaire!

Elle façonne notre âme et règle nos actions; elle nous apprend à rester fermes devant le malheur, à nous soumettre à la Divinité.

Grâce à ses salutaires conseils, le sage ne se rend point malheureux par anticipation, ne se crée pas de peines imaginaires et sait toujours tempérer la crainte par l'espérance. Ayant sans cesse devant les yeux quelque noble modèle

qu'il s'est choisi parmi les hommes de bien, il diminue peu à peu ses défauts naturels, s'il ne parvient pas à les extirper.

Le soin du corps. — Le sage sait aussi apprécier la mesure des soins qui conviennent au corps. Il lui évite les souffrances de la pauvreté et de la maladie; il ne lui refuse pas même quelques délicatesses, sans renoncer à le précipiter dans les flammes au moindre signal de la raison et du devoir.

Les exercices violents et continuels, comme ceux des athlètes, ne sont point dignes du sage. Il préfère le voyage en litière et la promenade, parce que le travail intellectuel n'en est point interrompu. Former sa voix, s'habituer à varier le ton suivant les émotions de l'âme est même l'objet de ses soins.

La vieillesse et la mort. — Cependant la vieillesse est arrivée : choses et hommes autour de nous en sont les témoins irrécusables. La mort approche. Faut-il nous en désoler? La philosophie nous en dissuade. Le meilleur moyen, nous dit-elle, de rendre la vie agréable est de se disposer à la quitter librement et sans regrets. Ne redoutons pas même une mort violente; elle nous mène tout d'un coup là où nous allons depuis notre naissance.

Considérons chaque jour comme le dernier et nous jouirons du suivant comme d'un gain inespéré. — D'ailleurs chacun a la liberté de sortir de ce monde et de se soustraire à la nécessité en se privant de la vie.

Résumé. — Ainsi, ménager le temps, choisir ses lectures et ses amis, se séparer de la foule, se revêtir contre l'infortune des armes de la philosophie, regarder la mort d'un œil serein ou la prévenir, voilà ce que Sénèque propose à Lucilius comme gages certains du bonheur ici-bas.

Appréciation. — Là nous ne retrouvons ni les puissantes conceptions des Pères de l'Église et des orateurs chrétiens ni la sûreté et la largeur de vues des Aristote et des Cicéron, sur toutes les questions qui leur sont communes avec le philosophe stoïcien (amitié, vieillesse, mort, etc.). En revanche, les détails sont charmants, quand ils ne sonnent pas le creux ou le faux.

Somme toute, après l'étude des seize lettres, le critique impartial se dit : « Philosophie incomplète et non exempte de contradictions, mais causeries aimables, ingénieuses et brillantes. »

II. — TEXTE, ANNOTATION ET TRADUCTION

Dans la présente édition nous n'avons adopté exclusivement le texte d'aucune des éditions antérieures[1]. Pour

[1] Les manuscrits des Épîtres à Lucilius sont :

Pour la première moitié, deux *Parisini* du xe siècle (?).

Pour la seconde moitié, les manuscrits de Bamberg et de Strasbourg du IXe ou du xe siècle.

La Bibliothèque nationale possède deux de ces manuscrits : l'un (fonds latin, no 8540), contient les 71 premières lettres ; l'autre (fonds latin, no 8658), contient les 98 premières lettres.

Parmi les éditions de *Sénèque* qui contiennent les *Lettres à Lucilius*, signalons, d'après Teuffel (*Hist. de la littérat. romaine*) :

Édition *princeps* (œuvres en prose), Naples, 1475 ; in-fo, 2 vol. *Ex recogn. Erasmi.*

Édition de Bâle (œuvres en prose), Bâle, 1515-1519 ; in-fo. *Cum notis Mureti.*

Édition de Heidelberg (œuvres en prose), Heidelberg, 1593 ; in-fo. *Cum notis J. Lipsii.*

Édition d'Anvers (*Antverpiæ*) (œuvres en prose), Anvers, 1605 ; in-fo. *Cum notis J.-F. Gronovii.*

Édition d'Amsterdam (œuvres en prose), Amsterdam, 1672 ; 2 vol. *Cum notis F.-K. Ruhkopf.*

Édition de Leipsig (*Lipsiæ*) (œuvres en prose), Leipsig, 1797-1811 ; 5 vol. *Cum comment. C. Fickert.*

Édition de Berlin (œuvres en prose), Berlin, 1842 ; 5 vol. *Cum comment. C. Fickert.*

Édition de Teubner (œuvres en prose), Leipsig, 1852-1878 ; 3 vol. *Cum adnotat. F. Haase.*

Édition Panckouke (avec traduction française), Paris, 1834 ; 10 vol.

Ce sont les textes de Haase et de Fickert qui ont été le plus souvent suivis dans les éditions particulières, complètes ou incomplètes, des *Lettres à Lucilius* publiées de nos jours.

Les critiques de l'école *progressiste* ont voulu expliquer ce fait par le progrès naturel des idées morales et religieuses. Le Belge Laurent trouve cette dernière explication si simple qu'il s'étonne qu'on puisse en chercher une autre : « Les Pères de l'Église, dit-il, qui n'avaient pas l'idée du progrès continu de l'humanité, ne s'expliquent l'admirable doctrine du philosophe romain que par l'influence d'une parole divine. »

Mgr Laforêt répond à M. Laurent : « Cette idée du progrès continu me semble en opposition flagrante avec l'histoire de la philosophie. Quel progrès y a-t-il dans le domaine des vérités morales et religieuses de Platon à Cicéron ? S'il est un fait bien constaté en histoire, c'est celui-ci : Depuis Socrate et Platon jusqu'à Jésus-Christ la philosophie, loin de progresser dans la connaissance et l'affirmation des vérités de l'ordre moral, a reculé, notablement reculé; c'est se payer de mots que de se borner à invoquer la théorie du progrès pour rendre compte de la supériorité de Sénèque sur ses devanciers. Je ne nie pas la possibilité du progrès de l'humanité dans certaines limites; mais ici, dans le cas particulier qui nous occupe, tout me porte à en contester la réalité. Le siècle de Caligula, de Claude, de Messaline, de Néron ne me paraît pas un milieu très propice au développement des idées morales, et je ne vois pas non plus dans Sénèque un génie assez puissant pour découvrir des doctrines nouvelles. Sénèque est un brillant écrivain, mais évidemment ce n'est pas un penseur. Je ne saurais donc me persuader qu'il n'a dû qu'à son intelligence, sans autre secours que le milieu social où il vivait, les idées lumineuses et nouvelles qui brillent çà et là dans ses écrits.

« Il est hors de doute que Sénèque a pu connaître les enseignements du Christianisme, et même, à ne consulter que les faits extérieurs, il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu les ignorer complètement. Le philosophe est mort en l'an 66 de l'ère chrétienne, et dès l'an 43 l'Évangile avait été prêché à Rome par l'apôtre saint Pierre. » (*Histoire de la Philosophie,* t. II, p. 332.)

Mgr Laforêt croit même aux *rapports personnels* entre Sénèque et saint Paul, tout en regardant (à juste titre) comme apocryphes les huit lettres attribuées au philosophe et les six réponses de l'Apôtre. Bon nombre d'écrivains soutiennent avec lui cette opinion. Leurs arguments principaux sont ainsi exposés par Franz de Champagny.

« En 52, saint Paul comparaît devant le proconsul Gallion,

frère de Sénèque. — En 61, amené prisonnier à Rome il est remis au préfet du prétoire, Burrhus, collègue et ami de Sénèque. — Bientôt libre dans Rome, avec un soldat qui le garde, il reçoit pendant deux années entières tous ceux qui viennent à lui, annonçant le royaume de Dieu et prêchant Notre-Seigneur Jésus-Christ en toute confiance et sans empêchement. — En 65, il comparaît devant Néron...; il gagne des prosélytes dans le palais impérial, et, comme lui-même le dit, il rend ses chaînes glorieuses en Jésus-Christ dans tout le prétoire.

« Sénèque, curieux et à même de bien connaître, Sénèque qui était allé frapper à la porte de tous les maîtres, qui, à la fin de sa vie, fréquentait, comme un simple disciple, l'école du stoïcien Métronacte, Sénèque aurait-il dédaigné la parole de ce docteur juif? Ou saint Paul aurait-il repoussé Sénèque, lui qui se croyait débiteur envers les Grecs et envers les Barbares, envers les ignorants et envers les sages? — Cela ne se peut. » (Franz de Champagny, *Les Césars*, t. III, p. 263.)

Les adversaires de la précédente opinion invoquent contre elle le séjour fréquent de Sénèque en Campanie et dans ses villas suburbaines au moment où saint Paul habite Rome, — le silence absolu qu'il garde dans tous ses écrits sur l'Apôtre et sur les Chrétiens, — les erreurs capitales qu'il professe sur Dieu et sur l'âme, — l'absence de tout témoignage contemporain, — enfin la possibilité d'expliquer ses plus belles maximes par la réflexion et par l'étude des grands philosophes de l'antiquité : « Les idées de Sénèque sur l'humanité (bonté, charité, amour des esclaves) ne sont pas nouvelles, dit M. Martha; il n'a pas besoin d'aller les chercher ailleurs que dans le stoïcisme. La philosophie et les circonstances politiques les avaient propagées depuis longtemps; le cosmopolitisme fut mis en honneur d'abord par la conquête d'Alexandrie, ensuite par l'universalité de l'empire romain; l'égalité fut établie par la tyrannie impériale, qui nivela tout. » (Cours de la Sorbonne, 1886, 7e leçon.)

Ces objections ne sont pas sans réplique.

Si fréquent que fût le séjour de Sénèque hors de Rome, ses fonctions de conseiller impérial et la volonté du maître l'y rappelaient bien quelquefois; et d'ailleurs, loin du palais, il savait en détail ce qui s'y passait : sa sûreté l'exigeait. Comment la présence et les prédications de saint Paul lui auraient-elles échappé?

S'il ne parle pas de l'Apôtre et des chrétiens, on peut supposer avec saint Augustin qu'il a craint de les louer contre l'opinion de son temps et de les blâmer contre sa propre conscience.

Et puis, à défaut de témoignages écrits, nous avons du moins une tradition orale que saint Jérôme et saint Augustin affirment après Tertullien.

Quant à prétendre que Sénèque a lu les Épîtres de saint Paul, nous ne l'oserions pas. La concordance entre certaines pensées et certaines expressions des deux écrivains ne nous semble pas un argument concluant, — ou bien il faut admettre que Sénèque connaissait la sainte Écriture tout entière et qu'il la connaissait dès ses premiers écrits. En effet, les traits de similitude avec l'ancien Testament, avec les Évangiles, avec les Actes des Apôtres, etc., sont parfois aussi frappants qu'avec les Épîtres de saint Paul, et cela dans le Traité de la *Colère*, comme dans le Traité de la *Providence* et dans les *Lettres à Lucilius* [1].

Ainsi les relations de Sénèque avec saint Paul sont possibles, très probables même. Seulement, quelle a été au juste leur nature et leur influence? — *Adhuc sub judice lis est.*

L'*influence du Christianisme* en général sur les idées de Sénèque nous semble également mal déterminée jusqu'ici.

Qu'une doctrine aussi extraordinaire que celle du Crucifié soit prêchée à Rome publiquement pendant vingt ans sans exciter la curiosité insatiable du philosophe; — que la modification humanitaire et égalitaire du stoïcisme coïncide, par un pur effet du hasard, avec la diffusion de l'Évangile, et que la ressemblance incontestable de nombreuses maximes et expressions de Sénèque avec des maximes et expressions bibliques soit chose non moins fortuite : voilà ce que, jusqu'à meilleure preuve, nous n'admettrons point volontiers. Toutefois l'influence chrétienne chez Sénèque ne va pas au delà des détails. Le fond du système de Zénon reste partout avec son fatalisme, son panthéisme, sa théorie du suicide. Sénèque n'est pas plus chrétien qu'il n'est épicurien et pythagoricien. Fin littérateur plus que profond philosophe, il adore les grandes pensées noblement exprimées ; il les prend de toutes mains et les brode sans scrupule sur son vieux canevas stoïcien. Qu'importe leur origine pourvu qu'elles charment ses lecteurs?

Sénèque est éclectique, et, disons-le en guise de conclusion, son éclectisme l'a bien servi auprès de la postérité : c'est à lui qu'il doit la meilleure part de sa renommée.

[1] On peut en juger par l'appendice C du t. III des *Césars*, par F. de Champagny, p. 436.

L'éclectisme de Sénèque explique sa renommée. — Pur stoïcien, Lucius Annæus nous eût laissé des œuvres sèches, froides, sans couleur et sans vie; sa philosophie toute d'une pièce n'eût passionné que les disciples de Zénon. Mais stoïcien éclectique, inconséquent, sa morale et son style lui gagnent des suffrages dans toutes les écoles, dans toutes les opinions.

Chacun trouve à puiser dans ses idées; il en a pour tous les goûts, sur tous les sujets. Puis quelle aisance, quelle variété, quelle originalité d'expression, particulièrement dans les *Lettres à Lucilius,* miroir abrégé de sa doctrine entière! L'écrivain converse au lieu de disserter, émiette sa pensée, brise artistement sa période et sait aiguiser sa phrase d'une fine pointe. Parfois l'atticisme sévère gémit et la logique murmure un peu; mais l'effet cherché est produit : le lecteur intéressé se félicite de rencontrer un homme aimable et spirituel sous le pédantisme guindé du *directeur de conscience*, de sentir battre un cœur compatissant sous la rude cuirasse du stoïcien.

En résumé, que manque-t-il à Sénèque pour prendre rang parmi les écrivains du premier ordre et parmi les grands modèles de l'histoire? — Il manque à son style nerveux, chaleureux et mouvementé, de se complaire moins dans l'antithèse et les traits brillants. Il manque à ses préceptes d'être appuyés sur l'exemple d'une vie plus harmonieuse. Il manque à son caractère d'être plus ferme, plus franc et plus généreux.

Sénèque est le trop fidèle représentant d'une époque fiévreuse, tourmentée, amie de l'éclat et abaissée par la tyrannie : voilà son malheur! Mais il ne mérite pas plus le dédain absolu de ses détracteurs que l'enthousiasme fanatique de ses prôneurs et de ses apologistes.

Un mot de Montaigne explique bien les controverses auxquelles la vie et les œuvres de notre philosophe ont donné lieu : « C'est un subject merveilleusement divers et ondoyant; il est malaysé d'y fonder jugement constant et uniforme. » (*Essais*, chap. I.)

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

I. — SUJET ET ANALYSE DES SEIZE PREMIÈRES LETTRES

Sans le respect que nous portons à l'ordre universellement adopté par les éditeurs, nous aurions groupé volontiers ces lettres sous les titres et dans l'ordre suivants : *Le bon emploi du temps* (1) ; — *La manière de bien lire* (2) ; — *L'amitié* (3, 6, 9) ; — *La retraite* (7, 8, 10) ; — *La philosophie* (5, 11, 13, 16) ; — *Les soins à donner au corps* (14, 15) ; — *La vieillesse et la mort* (4, 12).

Tels sont, en effet, les sujets sur lesquels roule cette partie de la correspondance de Sénèque avec Lucilius. Ils se tiennent plus en réalité qu'en apparence, et l'on nous pardonnera, j'espère, de les avoir réunis dans un bref aperçu pour mieux faire ressortir la direction morale que le philosophe donne à son disciple.

Quels sont, aux yeux de Sénèque, les moyens les plus sûrs de se ménager une vie douce, raisonnable et honnête ?

Le bon emploi du temps. — D'abord, il faut bien employer le temps. Le temps est le trésor précieux entre tous,

et pourtant comme on le perd! qui à mal faire, qui à ne rien faire, qui à faire autre chose que ce qu'il devrait faire. Et la vie s'écoule, et le terme approche. Que n'usons-nous du temps comme le riche économe use de ses richesses, en les ménageant, avec sagesse et discrétion!

La lecture. — Un moyen d'occuper le temps utilement, c'est la lecture. Mais quelle lecture?

Ne ressemblons point à ces esprits inquiets qui changent continuellement de séjour : voyageurs perpétuels, ils se font beaucoup d'hôtes, pas un ami. Sachons fixer le choix de nos auteurs et nous y attacher. Feuilleter livres sur livres sans les étudier à fond, c'est distraire son esprit sans le fortifier. Quelques ouvrages parmi les meilleurs suffisent. Lisons-les attentivement et tirons-en chaque jour une pensée qui serve d'aliment à nos méditations : *Unum excerpe quod concoquas.*

Les amis. — Mais l'homme n'aura-t-il d'autre société que celle des livres? — Bien que, à en croire le stoïcisme pur, le sage se suffise à lui-même, Sénèque estime qu'il doit avoir des amis, ne fût-ce que pour exercer la belle vertu d'amitié, pour la cultiver sans espérance de profit. D'ailleurs, si, pour *vivre heureux,* le sage n'a besoin que d'une âme supérieure à la fortune, pour *vivre,* il a besoin de ressources extérieures, par conséquent d'amis.

Mais où se trouve la véritable amitié? Elle n'existe qu'entre personnes qui cherchent ensemble la vertu, qui s'enseignent mutuellement les moyens de s'amender.

Aussi le choix des amis est-il chose capitale. Ne donnons ce titre qu'à bon escient, après mûr examen. Mais l'ami une fois adopté, mettons en lui une confiance absolue : le croire fidèle est le moyen de le rendre tel.

La retraite. — Faut-il un grand nombre d'amis? — Un

ou deux suffisent. Encore ne devons-nous prendre pour amis que des gens qui puissent nous rendre meilleurs ou que nous puissions rendre meilleurs nous-mêmes. « Pour moi, un seul est tous, » dit Démocrite. « Nous sommes l'un pour l'autre un théâtre assez grand, » dit Épicure à son ami.

Avec ces confidents intimes fuyons la foule, car la foule nous laisse toujours, à son contact, l'empreinte de quelque vice. Fuyons surtout les spectacles du cirque : ils sont barbares et l'on en revient moins homme.

Mauvaise pour l'homme esclave de ses passions, parce qu'elle l'abandonne à lui-même sans témoins, la retraite. même la retraite absolue, est bonne pour le sage : « Je ne trouve pas pour toi, dit Sénèque à Lucilius, de meilleure société que toi-même. »

Et que fera le sage dans sa retraite? — Sénèque y travaille à montrer par ses écrits à la postérité le droit chemin du bonheur, qu'il a connu trop tard. Il se croit aussi utile aux hommes en leur enseignant la sagesse qu'en prenant part aux affaires publiques.

L'étude de la philosophie. — Combien grands, en effet, sont les avantages de la sagesse, de la philosophie, non pas de celle qui consiste à porter une barbe hérissée, des cheveux longs et des habits malpropres, mais de la vraie, de la saine philosophie, qui n'enseigne pas à vivre *autrement,* mais *mieux* que le vulgaire!

Elle façonne notre âme et règle nos actions; elle nous apprend à rester fermes devant le malheur, à nous soumettre à la Divinité.

Grâce à ses salutaires conseils, le sage ne se rend point malheureux par anticipation, ne se crée pas de peines imaginaires et sait toujours tempérer la crainte par l'espérance. Ayant sans cesse devant les yeux quelque noble modèle

qu'il s'est choisi parmi les hommes de bien, il diminue peu à peu ses défauts naturels, s'il ne parvient pas à les extirper.

Le soin du corps. — Le sage sait aussi apprécier la mesure des soins qui conviennent au corps. Il lui évite les souffrances de la pauvreté et de la maladie; il ne lui refuse pas même quelques délicatesses, sans renoncer à le précipiter dans les flammes au moindre signal de la raison et du devoir.

Les exercices violents et continuels, comme ceux des athlètes, ne sont point dignes du sage. Il préfère le voyage en litière et la promenade, parce que le travail intellectuel n'en est point interrompu. Former sa voix, s'habituer à varier le ton suivant les émotions de l'âme est même l'objet de ses soins.

La vieillesse et la mort. — Cependant la vieillesse est arrivée : choses et hommes autour de nous en sont les témoins irrécusables. La mort approche. Faut-il nous en désoler? La philosophie nous en dissuade. Le meilleur moyen, nous dit-elle, de rendre la vie agréable est de se disposer à la quitter librement et sans regrets. Ne redoutons pas même une mort violente; elle nous mène tout d'un coup là où nous allons depuis notre naissance.

Considérons chaque jour comme le dernier et nous jouirons du suivant comme d'un gain inespéré. — D'ailleurs chacun a la liberté de sortir de ce monde et de se soustraire à la nécessité en se privant de la vie.

Résumé. — Ainsi, ménager le temps, choisir ses lectures et ses amis, se séparer de la foule, se revêtir contre l'infortune des armes de la philosophie, regarder la mort d'un œil serein ou la prévenir, voilà ce que Sénèque propose à Lucilius comme gages certains du bonheur ici-bas.

Appréciation. — Là nous ne retrouvons ni les puissantes conceptions des Pères de l'Église et des orateurs chrétiens ni la sûreté et la largeur de vues des Aristote et des Cicéron, sur toutes les questions qui leur sont communes avec le philosophe stoïcien (amitié, vieillesse, mort, etc.). En revanche, les détails sont charmants, quand ils ne sonnent pas le creux ou le faux.

Somme toute, après l'étude des seize lettres, le critique impartial se dit : « Philosophie incomplète et non exempte de contradictions, mais causeries aimables, ingénieuses et brillantes. »

II. — TEXTE, ANNOTATION ET TRADUCTION

Dans la présente édition nous n'avons adopté exclusivement le texte d'aucune des éditions antérieures[1]. Pour

[1] Les manuscrits des Épîtres à Lucilius sont :

Pour la première moitié, deux *Parisini* du xe siècle (?).

Pour la seconde moitié, les manuscrits de Bamberg et de Strasbourg du IXe ou du xe siècle.

La Bibliothèque nationale possède deux de ces manuscrits : l'un (fonds latin, n° 8540), contient les 71 premières lettres ; l'autre (fonds latin, n° 8658), contient les 98 premières lettres.

Parmi les éditions de *Sénèque* qui contiennent les *Lettres à Lucilius*, signalons, d'après Teuffel (*Hist. de la littérat. romaine*) :

Édition *princeps* (œuvres en prose), Naples, 1475 ; in-f°, 2 vol. *Ex recogn. Erasmi.*

Édition de Bâle (œuvres en prose), Bâle, 1515-1519 ; in-f°. *Cum notis Mureti.*

Édition de Heidelberg (œuvres en prose), Heidelberg, 1593 ; in-f°. *Cum notis J. Lipsii.*

Édition d'Anvers (*Antverpiæ*) (œuvres en prose), Anvers, 1605 ; in-f°. *Cum notis J.-F. Gronovii.*

Édition d'Amsterdam (œuvres en prose), Amsterdam, 1672 ; 2 vol. *Cum notis F.-K. Ruhkopf.*

Édition de Leipsig (*Lipsiæ*) (œuvres en prose), Leipsig, 1797-1811 ; 5 vol. *Cum comment. C. Fickert.*

Édition de Berlin (œuvres en prose), Berlin, 1842 ; 5 vol. *Cum comment. C. Fickert.*

Édition de Teubner (œuvres en prose), Leipsig, 1852-1878 ; 3 vol. *Cum adnotat. F. Haase.*

Édition Panckouke (avec traduction française), Paris, 1834 ; 10 vol.

Ce sont les textes de Haase et de Fickert qui ont été le plus souvent suivis dans les éditions particulières, complètes ou incomplètes, des *Lettres à Lucilius* publiées de nos jours.

qu'il s'est choisi parmi les hommes de bien, il diminue peu à peu ses défauts naturels, s'il ne parvient pas à les extirper.

Le soin du corps. — Le sage sait aussi apprécier la mesure des soins qui conviennent au corps. Il lui évite les souffrances de la pauvreté et de la maladie; il ne lui refuse pas même quelques délicatesses, sans renoncer à le précipiter dans les flammes au moindre signal de la raison et du devoir.

Les exercices violents et continuels, comme ceux des athlètes, ne sont point dignes du sage. Il préfère le voyage en litière et la promenade, parce que le travail intellectuel n'en est point interrompu. Former sa voix, s'habituer à varier le ton suivant les émotions de l'âme est même l'objet de ses soins.

La vieillesse et la mort. — Cependant la vieillesse est arrivée : choses et hommes autour de nous en sont les témoins irrécusables. La mort approche. Faut-il nous en désoler? La philosophie nous en dissuade. Le meilleur moyen, nous dit-elle, de rendre la vie agréable est de se disposer à la quitter librement et sans regrets. Ne redoutons pas même une mort violente; elle nous mène tout d'un coup là où nous allons depuis notre naissance.

Considérons chaque jour comme le dernier et nous jouirons du suivant comme d'un gain inespéré. — D'ailleurs chacun a la liberté de sortir de ce monde et de se soustraire à la nécessité en se privant de la vie.

Résumé. — Ainsi, ménager le temps, choisir ses lectures et ses amis, se séparer de la foule, se revêtir contre l'infortune des armes de la philosophie, regarder la mort d'un œil serein ou la prévenir, voilà ce que Sénèque propose à Lucilius comme gages certains du bonheur ici-bas.

Appréciation. — Là nous ne retrouvons ni les puissantes conceptions des Pères de l'Église et des orateurs chrétiens ni la sûreté et la largeur de vues des Aristote et des Cicéron, sur toutes les questions qui leur sont communes avec le philosophe stoïcien (amitié, vieillesse, mort, etc.). En revanche, les détails sont charmants, quand ils ne sonnent pas le creux ou le faux.

Somme toute, après l'étude des seize lettres, le critique impartial se dit : « Philosophie incomplète et non exempte de contradictions, mais causeries aimables, ingénieuses et brillantes. »

II. — TEXTE, ANNOTATION ET TRADUCTION

Dans la présente édition nous n'avons adopté exclusivement le texte d'aucune des éditions antérieures[1]. Pour

[1] Les manuscrits des Épîtres à Lucilius sont :

Pour la première moitié, deux *Parisini* du xe siècle (?).

Pour la seconde moitié, les manuscrits de Bamberg et de Strasbourg du ixe ou du xe siècle.

La Bibliothèque nationale possède deux de ces manuscrits : l'un (fonds latin, no 8540), contient les 71 premières lettres; l'autre (fonds latin, no 8658), contient les 98 premières lettres.

Parmi les éditions de *Sénèque* qui contiennent les *Lettres à Lucilius*, signalons, d'après Teuffel (*Hist. de la littérat. romaine*) :

Édition *princeps* (œuvres en prose), Naples, 1475; in-fo, 2 vol. *Ex recogn. Erasmi.*

Édition de Bâle (œuvres en prose), Bâle, 1515-1519; in-fo. *Cum notis Mureti.*

Édition de Heidelberg (œuvres en prose), Heidelberg, 1593; in-fo. *Cum notis J. Lipsii.*

Édition d'Anvers (*Antverpiæ*) (œuvres en prose), Anvers, 1605; in-fo. *Cum notis J.-F. Gronovii.*

Édition d'Amsterdam (œuvres en prose), Amsterdam, 1672; 2 vol. *Cum notis F.-K. Ruhkopf.*

Édition de Leipsig (*Lipsiæ*) (œuvres en prose), Leipsig, 1797-1811; 5 vol. *Cum comment. C. Fickert.*

Édition de Berlin (œuvres en prose), Berlin, 1842; 5 vol. *Cum comment. C. Fickert.*

Édition de Teubner (œuvres en prose), Leipsig, 1852-1878; 3 vol. *Cum adnotat. F. Haase.*

Édition Panckouke (avec traduction française), Paris, 1834; 10 vol.

Ce sont les textes de Haase et de Fickert qui ont été le plus souvent suivis dans les éditions particulières, complètes ou incomplètes, des *Lettres à Lucilius* publiées de nos jours.

tous les passages controversés, le texte le plus clair nous a paru le meilleur. Nous soumettons à la critique des hommes compétents le choix que nous avons fait et les rares amendements que nous avons hasardés.

Les notes explicatives sont, nous l'espérons, assez nombreuses et assez détaillées pour ne laisser sans l'éclaircir aucune difficulté sérieuse. Les jeunes philosophes nous sauront gré peut-être d'avoir accordé dans ces notes une petite place à l'analyse étymologique, en se rappelant que par elle seule on arrive au *pourquoi* et au *comment* du sens des mots. « L'étymologie, dit Joseph Roux, profite au grammairien, au poète, à l'orateur, à l'historien, au *philosophe*. Les mots sont des coquilles. Ouvrez la coquille, vous trouverez l'amande, qui vous délectera. » *(Pensées.)*

Chaque lettre est précédée d'un court *sommaire* qui en résume les principales idées, et suivie de *réflexions* qui ont pour but de compléter ou de rectifier la doctrine de Sénèque.

Quant à la traduction, elle n'est pas littérale, mais elle tend à se rapprocher de la phrase latine. Quiconque traduit pour les écoliers doit, à notre avis, préférer l'exactitude à l'élégance, là où il ne parvient pas à les réunir.

Puissions-nous avoir fait une œuvre utile!

Sainte-Marie de Tinchebray, 8 décembre 1886.

P.-D. B.

L. ANNÆI SENECÆ

AD LUCILIUM EPISTOLÆ MORALES

I-XVI

EPISTOLA I

De temporis usu et pretio.

Sommaire : Le temps est précieux et peu de gens savent bien l'employer. On le passe à mal faire, ou à ne rien faire, ou à faire autre chose que ce que l'on devrait faire. Cependant la vie s'écoule. Usons du temps comme le riche économe use de ses richesses, en le ménageant sagement.

Ita fac[1], mi Lucili : vindica[2] te tibi, et tempus, quod adhuc aut auferebatur, aut subripiebatur, aut excidebat[3], collige et serva. Persuade tibi hoc sic esse, ut scribo : quædam tempora eripiuntur nobis, quædam subducuntur, quædam effluunt. Turpissima tamen est jactura, quæ per

[1] Sénèque répond à une lettre de Lucilius.

[2] « Affranchis-toi. » *Vindicare* (*venum dicere*) indique ici l'affranchissement et la revendication de la liberté. *Vindicta* signifie « baguette » dont on touchait l'esclave affranchi.

[3] La gradation est sensible : *auferebatur,* « était enlevé » (par les devoirs d'État) ; — *subripiebatur,* « était dérobé » (par des frivolités) ; — *excidebat,* « échappait » (involontairement). — Elle se retrouve à la phrase suivante dans *eripiuntur,* « sont ravis de force ; » — *subducuntur,* « sont enlevés par ruse ; — *effluunt,* « s'écoulent insensiblement. »

negligentiam fit : et, si volueris attendere, maxima pars vitæ elabitur male agentibus, magna nihil agentibus, tota vita aliud agentibus[1]. Quem mihi dabis, qui aliquod pretium tempori ponat, qui diem æstimet, qui intelligat se quotidie[2] mori? In hoc enim fallimur, quod mortem prospicimus : magna pars ejus jam præteriit : quidquid ætatis retro est, mors tenet[3].

Fac ergo, mi Lucili, quod facere te scribis : omnes horas complectere[4]. Sic fiet ut minus ex crastino pendeas, si hodierno manum injeceris. Dum differtur vita, transcurrit. Omnia, Lucili, aliena sunt; tempus tantum nostrum est. In hujus rei unius fugacis ac lubricæ[5] possessionem natura nos misit, ex qua expellit quicumque vult. Et tanta stultitia mortalium est, ut quæ minima et vilissima sunt, certe reparabilia[6], imputari[7] sibi, cum impetravere, patiantur; nemo se judicet quidquam debere, qui tempus accepit, cum interim[8] hoc unum est quod ne gratus quidem possit reddere.

Interrogabis fortasse quid ego faciam, qui tibi ista præcipio. Fatebor ingenue : quod apud luxuriosum sed diligentem[9] evenit, ratio mihi constat impensæ[10]. Non possum dicere nihil perdere; sed quid perdam, et quare, et

[1] *Male... nihil... aliud agentibus,* « à mal faire, à ne rien faire, à faire autre chose que ce qu'il convient de faire. »

[2] Nous trouvons les mêmes expressions dans saint Paul : *Quotidie morior.* — « A chaque moment de la vie, la mort gagne quelque chose sur nous...; il n'y a pas de jour, d'heure, d'instant que je ne meure. » (BRIDAINE.)

[3] Cette phrase est le commentaire de : *Quotidie mori.* Nous voyons la mort devant nous (*prospicimus*); elle est en grande partie déjà passée : tout ce que nous avons vécu de vie est à elle. — « Vivons-nous? s'écrie Bossuet; cet âge que nous comptons, et où tout ce que nous comptons n'est plus à nous, est-ce une vie? » (*Oraison fun. de Marie-Thérèse*).

[4] « Embrasse, recueille toutes tes heures, n'en perds aucune. »

[5] « Fugitif et glissant, insaisissable. »

[6] « Dont la perte est réparable. »

[7] « On se les laisse porter en ligne de compte (comme des bienfaits), lorsqu'on les a obtenus. »

[8] « Et pourtant c'est la seule obligation que la reconnaissance même ne puisse acquitter. »

[9] « Fastueux, dépensier, mais exact dans ses calculs. »

[10] « Je me rends compte de ma dépense. »

quemadmodum, dicam : causas paupertatis meæ reddam. Sed evenit mihi, quod plerisque non suo vitio ad inopiam redactis : omnes ignoscunt, nemo succurrit[1].

Quid ergo est? Non puto pauperem, cui, quantulumcumque superest[2], sat est. Tu tamen malo serves tua : et bono tempore[3] incipies. Nam, ut visum est majoribus nostris, *sera parcimonia in fundo est*[4]. Non enim tantum minimum in imo, sed pessimum remanet[5]. Vale.

Réflexions. — Quelques réflexions de Bossuet compléteront les belles pensées de Sénèque sur le temps : « J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir; je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres; après il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer... Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent. Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! Qu'il y en a où je ne serai point! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans! »

« Ah! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps! nous le passons véritablement et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment. Voilà ce que c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu, cela demeure... Ce que je fais dans le temps passe par le temps à l'éternité... Dieu m'en demandera compte. » (*Sur la Brièveté de la vie.* Édit. Lebel, tom. XII, p. 702 et seq., *passim.*)

« Le temps, dit saint Ambroise, est la monnaie avec laquelle s'achète le ciel. »

1 « Tout le monde les excuse; personne ne leur vient en aide. » — Le sens propre de *ignosco* (*in, nosco*) est : « refuser de connaître, de rechercher les causes d'une chose, » et par extension : « excuser, pardonner. » — *Succurrit* (*sub, curro*) signifie : accourir pour soutenir ce qui tombe.

2 « Si peu qu'il reste. »

3 « Tu commenceras en temps opportun, » c'est-à-dire : le moment est venu de commencer.

4 « Tardive est l'économie qui porte sur le fond (du vase). »

5 « Il reste peu, et ce peu est ce qu'il y a de pire (la lie). »

EPISTOLA II

De itineribus et de lectione.

Sommaire : Changer continuellement de séjour est la marque d'un esprit inquiet, inconstant. — Ceux qui voyagent se font beaucoup d'hôtes, pas un ami. — De même feuilleter beaucoup d'ouvrages sans les approfondir, c'est distraire son esprit sans le fortifier : donc, s'attacher à quelques auteurs bien choisis. — De plus, extraire de ses lectures quelque maxime pratique qui serve de texte à la méditation de chaque jour.

Ex his quæ mihi scribis, et ex his quæ audio, bonam spem de te concipio : Non discurris, nec locorum mutationibus inquietaris[1]. Ægri animi ista jactatio[2] est. Primum argumentum compositæ mentis[3] existimo, posse consistere et secum morari. Illud autem vide, ne ista lectio auctorum multorum et omnis generis voluminum habeat aliquid vagum et instabile. Certis[4] ingeniis immorari et enutriri oportet, si velis aliquid trahere, quod in animo fideliter sedeat[5]. Nusquam est qui ubique est. Vitam in

[1] « Tu ne cours pas çà et là (*dis*), tu ne compromets par ta sérénité par tes déplacements. »

[2] « Pareille agitation est le fait d'une âme malade. »

[3] « La première preuve ou marque distinctive d'un esprit bien réglé est de savoir se fixer et séjourner avec soi-même. » — « Le divertissement (dans le sens propre du mot, *dis-vertere*), dit Pascal, est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous. »

[4] *Certis* (*cerno*, séparer, distinguer), « choisis d'avance, déterminés. » D'après plusieurs commentateurs, *certis* signifie ici : « quelques-uns, un petit nombre, » par opposition à *multorum auctorum*. Nous croyons *certis* opposé à *omnis generis*.

[5] Quelqu'un demandait à saint Thomas le moyen de devenir savant : « C'est, dit-il, de ne lire qu'un seul livre, bien choisi. » (Cf. infra : *Distringit librorum multitudo.*)

peregrinatione exigentibus hoc evenit, ut multa hospitia[1] habeant, nullas amicitias. Idem accidat necesse est his qui nullius se ingenio familiariter applicant, sed omnia cursim et properantes transmittunt[2]. Non prodest cibus, nec corpori accedit, qui statim sumptus emittitur. Nihil æque sanitatem impedit quam remediorum crebra mutatio. Non venit vulnus ad cicatricem, in quo medicamenta tentantur; non convalescit planta, que sæpe transfertur. Nihil tam utile est, ut in transitu prosit : distringit librorum multitudo.

Itaque quum legere non possis quantum habueris, satis est habere quantum legas. — « Sed modo, inquis, hunc librum evolvere volo, modo illum[3]. » — Fastidientis stomachi est multa degustare[4]: quæ, ubi varia[5] sunt et diversa, inquinant[6], non alunt. Probatos[7] itaque semper lege : et, si quando ad alios diverti libuerit, ad priores redi.

[1] *Hospitia*, « liens d'hospitalité. » Comme il n'y avait point d'hôtelleries publiques chez les anciens, les voyageurs logeaient chez les particuliers, qui, à leur tour, étaient bien reçus chez eux. Ainsi s'acquérait le droit de *hospes*. Mais il y a différence entre un *hôte* et un *ami*. (Cf. *hospes, hostis pes,* « protecteur de l'étranger, » et *amicus*, dérivé de *amo*.)

[2] A. de Musset a bien peint cette lecture frivole des livres frivoles de nos jours :

Et depuis quand un livre est-il donc autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant;
Un oiseau qui gazouille et s'envole; une rose
Qu'on respire et qu'on jette, et qui meurt en tombant;
Un ami qu'on aborde, avec lequel on cause,
Moitié lui répondant et moitié l'écoutant?

[3] Telle est la devise de Montaigne, le lecteur « blasé » (*fastidiens*) du XVIe siècle : « Je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues. »

[4] *Degustare*, « goûter légèrement, effleurer du bout des lèvres. » (Cf. *delibare*.)

[5] *Varius* signifie proprement : « bigarré, de nuances, de couleurs différentes. » — *Diversus* signifie : « tourné en sens contraire, opposé » (*dis verto*).

[6] *Inquinare* (R. *cunire*, mot vulgaire), se dit des souillures qui s'attachent à la superficie (V. Gardin-Dumesnil, *Synonymes latins*), et signifie ici : « souillent, embarrassent, » sans pénétrer la substance, sans nourrir.

[7] *Probatos*, « regardés comme excellents, de bon aloi, classiques. » — Les anciens avaient leurs catalogues d'auteurs autorisés qui faisaient loi (κανών, règle). (Cf. dans la langue de l'Église, *livres canoniques*.)

Aliquid quotidie adversus paupertatem, aliquid adversus mortem auxilii compara [1], nec minus adversus cæteras pestes: et, quum multa percurreris, *unum excerpe*[2], *quod illo die concoquas*[3]. Hoc ipse quoque facio : ex pluribus quæ legi, aliquid apprehendo.

Hodiernum hoc est, quod apud Epicurum nactus sum[4] (soleo enim et in aliena castra transire, non tanquam transfuga, sed tanquam explorator) : *Honesta inquit, res est, læta paupertas.* Illa vero non est paupertas, si læta est. Non qui parum habet, sed qui plus cupit, pauper est. Quid enim refert, quantum illi in arca, quantum in horreis jaceat, quantum pascat[5] aut feneret[6], si alieno imminet, si non acquisita sed acquirenda computat? — Quis sit divitiarum modus quæris. — Primus, habere quod necesse est; proximus, quod sat est. — Vale.

Réflexions. — Les préceptes des maîtres sur la lecture peuvent se résumer ainsi : 1° Il faut lire : « Les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connaissances, le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière peut s'y recueillir en quelques heures. » (Vauvenargues.) — « Le commerce des livres m'assiste partout... C'est la meilleure munition de l'humain voyage. » (Montaigne.)

2° Ne lire, du moins pendant longtemps, que les auteurs excellents, ceux qu'on peut aimer en pleine sécurité : *Diu non nisi optimus quisque, et qui credentem sibi minime fallat, legendus est.* (Quintil., x, i.) — En effet, « nos études passent dans nos mœurs. » (Bacon.) — « Ce n'est pas seulement le

[1] *Compara* (*cum*, *parare*), « amasse. »

[2] *Excerpe* (*ex*, *carpere*), « extrais, mets à part. »

[3] *Concoquere* (*cum*, *coquere*) signifie ici : « méditer à loisir, » ou plus exactement : « digérer à l'aise, » par comparaison avec la fonction de l'estomac qui, d'après les anciens, cuit et s'assimile les aliments.

[4] Nous trouverons désormais à la fin de chaque lettre une maxime à méditer (*unum quod concoquas*). — Épicure (337-270), fondateur de l'*école du plaisir*.

[5] « Le nombre de ses troupeaux ou l'étendue de ses pâturages. »

[6] « Le chiffre des intérêts que lui rapporte son argent. » — Cf. *fenum*, « produit, » puis « foin »; *fetus, fecundus* et *fenus*, qui se rattachent au vieux verbe *feo*, « produire. »

goût littéraire, c'est bien plus encore, c'est le sens moral qui est en péril. » (D. Nisard.)

3° Limiter le champ de ses lectures à un petit nombre d'ouvrages choisis : *Multum legendum, non multa...* » (Plin. Jun.)

4° Faire de ces ouvrages une étude sérieuse et approfondie, en les lisant avec *méthode*. Analyser et comparer : tel est le sûr moyen de profiter.

5° Recueillir les plus belles pensées et les faire siennes par la méditation. *Unum excerpe quod concoquas.*

6° Imiter les modèles sans jamais mériter l'épithète de *servum pecus. — Ego utar via vetere, sed si propiorem planioremque invenero, hanc muniam... Patet omnibus veritas; multum ex illa etiam futuris relictum est.* (Sénèque, *Ep.* 33.)

EPISTOLA III

De eligendis amicis.

Sommaire : Ne donner le titre d'ami qu'à bon escient, après mûr examen ; mais, l'ami une fois choisi, lui témoigner confiance entière. C'est le moyen de le rendre fidèle que de le croire tel.

Epistolas ad me perferendas tradidisti, ut scribis, amico tuo. Deinde admones me, ne omnia cum eo ad te pertinentia communicem, quia non soleas ne ipse quidem id facere. Ita eadem epistola illum et dixisti amicum, et negasti. Itaque sic priore illo verbo, quasi publico[1], usus es, et sic illum *amicum* vocasti, quomodo omnes candidatos[2] *bonos viros* dicimus ; quomodo obvios, si nomen non succurrit, *dominos* salutamus. Hac abierit[3]. Sed si aliquem

[1] « Banal. »

[2] Le nom de « candidats » (*candidus*, blanc) était donné à ceux qui briguaient les charges publiques, parce qu'ils portaient la toge blanche ou des habits blanchis à la craie.

[3] *Hâc* (s.-e. *via*), « que le mot s'en aille par là, » c'est-à-dire : « pour le mot, passe ; que la banalité soit son excuse. »

amicum existimas, cui non tantumdem credis quantum tibi, vehementer erras, et non satis nosti vim veræ amicitiæ[1]. Tu vero omnia cum amico delibera, sed de ipso prius[2]. Post amicitiam credendum est, ante amicitiam judicandum. Isti vero præpostero[3] officia permiscent, qui contra præcepta Theophrasti[4], quum amaverunt, judicant, et non amant, quum judicaverunt. Diu cogita an tibi in amicitiam aliquis recipiendus sit : quum placuerit fieri, toto illum pectore admitte : tam audacter cum illo loquere quam tecum. Tu quidem ita vive, ut nihil tibi committas[5], nisi quod committere etiam inimico tuo possis : sed, quia interveniunt quædam quæ consuetudo fecit arcana, cum amico omnes curas, omnes cogitationes tuas misce. Fidelem si putaveris, facies. Nam quidam fallere docuerunt, dum timent falli, et illi jus peccandi suspicando fecerunt[6]. Quid est quare ulla verba coram amico meo retraham? quid est quare me coram illo non putem solum ?

Quidam, quæ tantum amicis committenda sunt, obviis narrant, et in quaslibet aures, quidquid illos urit, exonerant[7]; quidam rursus etiam carissimorum conscien-

[1] « Croire son ami celui à qui l'on n'accorde pas la même confiance qu'à soi-même, c'est s'abuser grandement et méconnaître la nature de la vraie amitié. »

[2] « Délibère avant de le choisir. » — « Le don du cœur est une trop grande chose, dit Silvio Pellico; se presser de le jeter est une imprudence coupable. » (*Devoirs des hommes*, ch. XIII.)

[3] « De travers, à rebours, en mettant le devant derrière (*præ*, *post*).

[4] Théophraste, disciple d'Aristote, né à Lesbos, en 371, mort en 276 av. Jésus-Christ. Voici sa maxime telle que Plutarque la rapporte (*Traité de l'Amour fraternel*) : Τοὺς μὲν γὰρ ἀλλοτρίους, οὐ φιλοῦντα δεῖ κρίνειν, ἀλλὰ κρίνοντα φιλεῖν. « Quant aux étrangers, il ne faut pas les juger quand on les aime, mais ne les aimer qu'après les avoir jugés. »

[5] « Vis de manière à n'avoir rien à t'avouer... »

[6] « Il suffit souvent d'être soupçonné comme un ennemi pour le devenir. »

(Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettres*, 89.)

Quiconque est soupçonneux invite à le trahir. (VOLTAIRE.)

Quoi qu'en dise Sénèque, le soupçon ne donne pas « le droit » (*jus*) de mal faire. — L'expression dépasse sans doute l'idée du philosophe.

[7] *Urit* présente ici le double sens de « peser » et de « brûler » (Cf. *urit*, *exonerant*), comme dans la locution française : « Le secret me *pèse*, me *brûle*. »

tiam[1] reformidant, et, si possent, ne sibi quidem credituri, interius premunt omne secretum. Neutrum faciendum est : utrumque enim vitium est, et omnibus credere, et nulli ; sed alterum honestius dixerim vitium, alterum tutius.

Sic utrosque reprehendas[2], et eos qui semper inquieti sunt, et eos qui semper quiescunt. Nam illa, tumultu gaudens, non est industria[3], sed exagitatæ mentis concursatio[4]; et hæc non est quies, quæ motum omnem molestiam judicat, sed dissolutio et languor[5]. Itaque hoc quod apud Pomponium[6] legi, animo mandabitur : *Quidam adeo in latebras refugerunt, ut putent in turbido esse quidquid in luce est*[7]. Inter se ista miscenda sunt : et quiescenti agendum, et agenti quiescendum est. Cum rerum natura delibera[8] : illa dicet tibi, et diem fecisse et noctem. Vale.

Réflexions. — Saint François de Sales recommande, comme Sénèque, une grande prudence dans le choix des amis. « Il faut être sur ses gardes, dit-il, pour n'être point trompé en ses amitiés. Le miel d'Héraclée, qui est si vénéneux, ressemble à l'autre qui est si salutaire. » (*Introd. à la Vie dévote.*) — Plus vivement que Sénèque, Montaigne insiste sur la confiance absolue que l'amitié fait naître : « En l'amitié de quoi je parle, les âmes se mêlent et se confondent l'une en l'autre d'un mélange

1 *Conscientia* est pris dans son sens étymologique de « connaissance partagée, communiquée », (*cum*, *scientia*, « confidence. »)

2 Sénèque assimile les deux excès qui précèdent à deux autres également blâmables : la perpétuelle agitation et le perpétuel repos. Mais il n'y a qu'un rapport assez peu frappant entre *agitation* et *défiance*, entre *repos* et *confiance*.

3 *Industria*, « activité féconde, » résultant de la réflexion. (Cf. *indo*, p. *in*, *struere*, combiner dans sa tête.) Elle ne se trouve pas dans le « trouble » (*tumultus*).

4 *Concursatio*, « mouvement désordonné. »

5 *Molestia*, « ennui, fatigue, chose qui pèse. » (Cf. *moles*.) — *Dissolutio*, « énervement, faiblesse excessive. » — *Languor*, « langueur, » état d'une âme sans énergie, sans ressorts. (Cf. *laxus*, de même racine que *languor*.)

6 Ce Pomponius est-il l'ami de Cicéron, Pomponius Atticus, ou le poète tragique du temps de Tibère, mentionné par Tacite (*Ann.*, V, 8), et par Pline le Jeune (*Lettres*)? La question n'est pas résolue.

7 *Putent in turbido...*, « que tout leur semble trouble en plein jour. »

8 *Delibera*, « consulte la nature. »

si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes...

« Non seulement je connaissais son âme comme la mienne, dit-il, en parlant de La Boétie, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi, qu'à moi. » (*Essais*, liv. I, chap. XXVII.)

EPISTOLA IV

De mortis metu.

SOMMAIRE : Le moyen de rendre la vie agréable est de se disposer à la quitter sans regrets. Ne redoutons pas même la mort violente : elle nous mène où nous allons depuis notre naissance.

Persevera ut cœpisti, et quantum potes propera, quo diutius frui emendato animo et composito[1] possis. Frueris quidem etiam dum emendas, etiam dum componis : alia tamen illa voluptas est, quæ percipitur ex contemplatione mentis ab omni labe puræ et splendidæ[2]. Tenes utique memoria, quantum senseris gaudium, quum, prætexta posita[3], sumpsisti virilem togam, et in forum deductus es : majus exspecta, quum puerilem animum deposueris, et te in viros philosophia transcripserit[4]. Adhuc enim non pueritia in nobis, sed, quod est gravius, puerilitas remanet; et hoc quidem pejor est, quod auctoritatem habemus

[1] *Composito*, « calme, bien réglée. » Le calme de l'âme suit son amendement (*emendato*).

[2] « Pure de toute tache et resplendissante. »

[3] *Prætexta*, robe brodée par devant (*præ, texta*) que les Romains, nés libres, portaient jusqu'à dix-sept ans. Lorsqu'ils la quittaient pour la robe virile (*toga*); on les conduisait au Forum pour symboliser leur entrée dans la vie publique.

[4] Sénèque ne voit des hommes dignes de ce nom que dans les philosophes, qui dépouillent les frivolités de l'enfance.

senum, vitia puerorum, nec puerorum tantum, sed infantium. Illi levia, hi falsa formidant : nos utraque. Profice modo[1]; intelliges, quædam ideo minus timenda, quia multum metus afferunt. Nullum magnum, quod extremum est[2]. Mors ad te venit : timenda erat, si tecum esse posset; necesse est aut ne parveniat aut transeat[3].

« Difficile est, inquis, animum perducere ad contemptum animæ[4]. » Non vides, quam ex frivolis causis contemnatur? Alius ante amicæ fores laqueo pependit; alius se præcipitavit a tecto, ne dominum stomachantem[5] diutius audiret; alius, ne reduceretur e fuga[6], ferrum adegit in viscera; non putas virtutem hoc effecturam, quod efficit nimia formido? Nulli potest secura vita contingere, qui de producenda nimis cogitat, qui inter magna bona multos consules numerat[7]. Hoc quotidie meditare, ut possis æquo animo vitam relinquere, quam multi sic complectuntur et tenent, quomodo qui aqua torrente rapiuntur spinas et aspera[8]. Plerique inter mortis metum et vitæ tormenta miseri fluctuant[9] : et vivere nolunt, et mori nesciunt[10]. Fac itaque tibi jucundam vitam, omnem pro illa sollicitudinem deponendo. Nullum bonum juvat habentem, nisi ad cujus amissionem præparatus est animus. Nullius autem

[1] « Fais seulement quelques progrès (dans la sagesse). »

[2] « Aucun mal n'est grand, quand il vient le dernier ».

[3] « Elle doit ou ne point arriver jusqu'à toi ou te dépasser. »

[4] « Au mépris de la vie. » (Cf. *animus* et *anima.*) Ils avaient primitivement le même sens de « souffle » (ἄνεμος); *anima* a gardé le sens physique et physiologique; *animus* s'emploie avec la signification morale.

[5] Les anciens regardaient l'estomac (*stomachus*, στόμαχος), comme le siège de la colère.

[6] La peine de l'esclave fugitif était la marque au front, et le séjour dans l'*ergastulum*.

[7] On comptait les années par les consuls, dont la magistrature était annuelle.

[8] *Aspera*, « les aspérités de la rive, » ou les roches qui se trouvent dans le lit du torrent.

[9] « Ils flottent, sont ballottés. »

[10] La Bruyère exprime des pensées analogues sur la mort et la vie dans le chapitre XI des *Caractères* (De l'homme) : « Il n'y a rien, dit-il, que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie. » — « Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. »

rei facilior amissio est, quam quæ desiderari amissa non potest. Ergo adversus hæc quæ incidere possunt etiam potentissimis, adhortare[1] te et indura. De Pompeii capite pupillus et spado[2] tulere sententiam, de Crasso[3] crudelis et insolens Parthus; Caius Cæsar[4] jussit Lepidum Dextro tribuno præbere cervicem : ipse Chæreæ præstitit; neminem eo fortuna provexit, ut non tantum illi minaretur, quantum permiserat[5]. Noli huic tranquillitati confidere : momento mare evertitur; eodem die, ubi luserunt navigia, sorbentur. Cogita posse latronem et hostem admovere jugulo tuo gladium : ut potestas major absit[6], nemo non servus habet in te vitæ necisque arbitrium. Ita dico, quisquis vitam suam contempsit, tuæ dominus est. Recognosce exemplum eorum, qui domesticis insidiis perierunt, aut aperta vi, aut dolo, et intelliges, non pauciores servorum ira cecidisse, quam regum. Quid ad te itaque quam potens sit quem times, quum id, propter quod times, nemo non possit? At si forte in manus hostium incideris, victor te duci jubebit : eo nempe quo duceris[7]. Quid te ipse decipis, et hoc nunc primum, quod olim patiebaris[8], intelligis? Ita dico : ex quo natus es, duceris[9]. Hæc et hujusmodi versanda in animo sunt, si volumus illam ultimam horam placidi exspectare, cujus metus omnes alias inquietas facit[10].

1 « Encourage-toi, et fortifie-toi. »

2 Un enfant en tutelle (Ptolémée XII, roi d'Égypte), et un eunuque (Photin), qui, en sa qualité de ministre de Ptolémée, décréta la mort de Pompée après la bataille de Pharsale : César le fit tuer, 47 av. J.-C.).

3 Crassus, célèbre par ses richesses, forma un triumvirat avec César et Pompée, et périt dans une expédition malheureusé contre les Parthes (53 av. J.-C.).

4 Caius Cæsar (Caligula), espèce de fou furieux, fit tuer Emilius Lepidus, son beau-frère, sous prétexte de conspiration, et fut tué lui-même par Chéréas, tribun des gardes prétoriennes (41 ap. J.-C.).

5 « Autant qu'elle (la fortune) lui avait promis d'en faire à d'autres. »

6 « Encore que toute puissance plus grande fasse défaut. » — Du Rozoir traduit : « Sans remonter si haut. » C'est inexact.

7 « Là précisément où tu es conduit (par la nature). »

8 « Ce que tu souffrais depuis si longtemps, » c'est-à-dire la mort qui t'emporte.

9 « Tu es entraîné » (par la mort).

10 La Bruyère dit : « La mort

Sed ut finem epistolæ imponam, accipe quod mihi hodierno die placuit (et hoc quoque ex alienis hortulis [1] sumptum est) : *Magnæ divitiæ sunt lege naturæ composita paupertas* [2]. Lex autem illa naturæ scis quos nobis terminos statuat? non esurire, non sitire, non algere [3]. Ut famem sitimque depellas, non est necesse [4] superbis assidere liminibus, nec supercilium grave et contumeliosam etiam humanitatem pati; non est necesse maria tentare, nec sequi castra. Parabile est quod natura desiderat, et appositum [5] : ad supervacua sudatur [6]. Illa sunt quæ togam conterunt [7], quæ non senescere sub tentorio cogunt, quæ in aliena littora impingunt [8]. Ad manum est, quod satis est [9]. Cui cum paupertate bene convenit [10], dives est. Vale.

RÉFLEXIONS. — Montaigne réédite, en épicurien, avec plus de vivacité et d'originalité, les idées de Sénèque sur le mépris de la mort : « Des principaulx bienfaicts de la vertu est le mespris de la mort : moyen qui fournit notre vie d'une molle tranquillité, et nous en donne le goût pur et amiable, sans qui toute aultre volupté est esteincte...

« Le but de nostre carriere c'est la mort; c'est l'object necessaire de notre visee : si elle nous effraye, comme est-il pos-

n'arrive qu'une fois et se fait sentir à tous les moments de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir. » (De l'homme.)

[1] *Ex alienis hortulis*, « dans un jardin étranger, » c'est-à-dire « dans une doctrine autre que celle du Portique ». Sénèque est un stoïcien éclectique.

[2] Ne pas confondre *paupertas* avec *inopia* ou *egestas*. — *Paupertas* suppose qu'on a le nécessaire; *inopia*, qu'on manque du nécessaire, et *egestas*, que le besoin se fait sentir d'une façon pénible. — Sénèque veut dire : « La pauvreté réglée sur les lois de la nature est une grande fortune. »

[3] Sont-ce bien là tous les besoins de la nature?

[4] *Non est necesse...*, « il n'est pas nécessaire de se morfondre au seuil des grands, d'essuyer leur regard (sourcil) dédaigneux et leur injurieuse bienveillance. »

[5] *Parabile*, « facile à acquérir; » *appositum*, « placé sous notre main. »

[6] « C'est pour le superflu que l'on sue, que l'on s'épuise. »

[7] *Conterere togam*, « user sa toge (par le frottement), dans les fonctions civiles. »

[8] *Impingere* (*in*, *pangere*, frapper contre).

[9] « Le suffisant est sous notre main. »

[10] *Convenit* est impersonnel ici. — « Celui qui s'arrange de la pauvreté est riche. »

sible d'aller un pas avant sans fiebvre? Le remede du vulgaire c'est de n'y penser pas...

« Mais quand elle arrive, quels tourments, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable !...

« Pour commencer à oster à nostre ennemy son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune... N'ayons rien si souvent en la teste que la mort, à touts instants representons-la à nostre imagination et en touts visages, etc. » (*Essais*, liv. I, chap. XIX.)

La méditation de la mort, pour Montaigne comme pour Sénèque, semble n'avoir d'autre avantage que celui de nous la faire envisager avec moins d'épouvante. Nous sommes loin des moralistes chrétiens, qui voient dans la pensée de la mort un élément moral d'une efficacité supérieure. Ils nous la représentent arrêtant l'homme sur le penchant du crime et le ramenant à la vertu par la terreur de l'*au delà*. — Pascal s'irrite de rencontrer « des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère ». — « Ce même homme, dit-il, qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion... Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'être dans cet état... » (Édit. Havet, t. I, p. 140.) — « Sans Jésus-Christ, ajoute-t-il, la mort est horrible, détestable ; en Jésus-Christ elle est la joie du fidèle... Si nous considérons toutes choses en Jésus-Christ, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification... Tout est donc en Jésus-Christ jusqu'à la mort. (*Ibid.*, t. II, p. 238, *passim.*)

EPISTOLA V

De philosophiæ ostentatione et de vera philosophia.

SOMMAIRE : Ne pas imiter ces philosophes qui font consister la sagesse à porter une barbe hérissée et des cheveux longs. Pas de dehors négligés, pas de mise recherchée; se conformer à l'usage. Vivre, non pas *autrement* mais *mieux* que le vulgaire.

Quod pertinaciter studes, et omnibus omissis hoc unum agis, ut te meliorem quotidie facias, et probo et gaudeo : nec tantum hortor, ut perseveres, sed etiam rogo. Illud autem te admoneo, ne eorum more, qui non proficere[1] sed conspici cupiunt, facias aliqua, quæ in habitu tuo aut genere vitæ notabilia[2] sint. Asperum cultum[3] et intonsum caput, et negligentiorem barbam, et indictum[4] argento odium, et cubile humi positum, et quidquid aliud ambitionem[5] perversa[6] via sequitur, evita. Satis ipsum nomen philosophiæ, etiam si modeste tractetur[7], invidiosum est : quid, si nos hominum consuetudini cæperimus excerpere[8]? Intus omnia dissimilia sint : frons nostra populo conveniat[9]. Non splendeat toga : ne sordeat quidem. Non habeamus argentum, in quod solidi auri cælatura descenderit[10] :

[1] *Proficere,* « faire des progrès, avancer ; » *conspici,* « se faire voir. »

[2] *Notabilia,* « étranges, qui se font remarquer. » — *Habitus* indique l'extérieur; *genus vitæ* la conduite, la manière d'agir.

[3] *Asper cultus,* « une mise sévère ou négligée. »

[4] *Indictum odium,* « aversion déclarée. »

[5] *Ambitio,* « désir de plaire, de s'élever, d'être considéré. »

[6] *Perversa via,* « un chemin qui ne mène pas au but. »

[7] « Même lorsqu'il est porté avec modestie. »

[8] *Consuetudini se excerpere,* « se soustraire à l'usage. »

[9] « Que le dehors chez nous ressemble à celui du peuple. »

[10] « Pas d'argenterie sur laquelle soient venues s'incruster des ciselures en or massif. »

sed non putemus frugalitatis indicium, auro argentoque caruisse. Id agamus, ut meliorem vitam sequamur quam vulgus, non ut contrariam : alioquin, quos emendari volumus, fugamus a nobis et avertimus. Illud quoque efficimus, ut nihil imitari velint nostri[1], dum timent ne imitanda sint omnia. Hoc primum philosophia promittit[2], sensum communem, humanitatem, et congregationem : a qua professione dissimilitudo[3] nos separabit. Videamus, ne ista per quæ admirationem parare volumus, ridicula et odiosa sint. Nempe propositum nostrum est, secundum naturam vivere[4]. Hoc contra naturam est, torquere corpus suum, et faciles odisse munditias[5], et squalorem appetere, et cibis non tantum vilibus uti, sed tetris et horridis[6].

Quemadmodum desiderare delicatas res, luxuriæ[7] est : ita usitatas et non magno parabiles[8] fugere, dementiæ. Frugalitatem exigit philosophia, non pœnam[9] : potest autem esse non incompta[10] frugalitas. Hic mihi modus[11] placet. Temperetur[12] vita inter bonos mores et publicos : suspiciant[13] omnes vitam nostram, sed et agnoscant. — « Quid ergo? eadem faciemus quæ ceteri? nihil inter nos et illos intererit[14]? » — Plurimum! Dissimiles esse nos vulgo sciat qui inspexerit propius. Qui domum intraverit,

1 *Nostri* est au génitif et dépend de *nihil*. — Toute la phrase dépend d'*alioquin*.

2 « Ce que la philosophie se propose avant tout, c'est (d'inculquer) le sentiment de notre nature commune, les bonnes manières, la sociabilité. »

3 *Dissimilitudo*, « l'excentricité nous éloigne de ce but avoué, » (*professione*).

4 C'est le précepte fondamental de la morale stoïcienne.

5 *Faciles munditiæ*, « parure sans recherche. »

6 *Vilibus*, « grossiers; » *tetris*, « désagréables, puants; » *horridis*, « repoussants, faisant dresser les cheveux. »

7 *Luxuria*, « sensualité. »

8 *Non magno (pretio) parabiles*, « de peu de valeur, qu'on peut acquérir sans de grandes dépenses. »

9 *Pœnam*, « la souffrance, la gêne. » — Sénèque ne prêche pas l'ascétisme chrétien.

10 *Incompta*, « sans élégance. »

11 *Modus*, « mesure, juste milieu. »

12 *Temperetur...*, « soit un mélange de..., » ou : « tienne le milieu entre... »

13 *Suscipiant*, « qu'on regarde d'en bas, qu'on admire. »

14 *Nihil intererit?* « N'y aura-t-il aucune différence? »

nos potius miretur, quam supellectilem[1] nostram. Magnus ille est, qui fictilibus[2] sic utitur, quemadmodum argento : nec ille minor est qui sic argento utitur quemadmodum fictilibus. Infirmi animi est, pati non posse divitias.

Sed, ut hujus quoque diei lucellum[3] tecum communicem, apud Hecatonem[4] nostrum inveni cupiditatum finem[5] etiam ad timoris remedia proficere. « *Desines*, inquit, *timere, si sperare desieris.* ». Dices : Quomodo ista tam diversa pariter[6] sunt? — Ita est, mi Lucili : quum videantur dissidere, conjuncta sunt. Quemadmodum eadem catena et custodiam et militem copulat[7] : sic ista, quæ tam dissimilia sunt, pariter[8] incedunt. Spem metus sequitur. Nec miror ista sic ire ; utrumque pendentis animi[9] est, utrumque futuri exspectatione sollicitum. Maxima autem utriusque causa est, quod non ad præsentia aptamur[10], sed cogitationes in longinqua præmittimus[11]. Itaque providentia[12], maximum bonum conditionis humanæ, in malum versa est. Feræ pericula, quæ vident, fugiunt ; quum effugere, securæ sunt : nos et venturo torquemur, et præterito. Multa bona nostra

[1] *Supellectilem* (R. *super, lego*), ce qui peut être ramassé, « mobilier, » par opposition à ce qui fait corps avec la maison.

[2] *Fictilibus*, « de vases d'argile. » (Cf. *figulus*, « potier, » celui qui pétrit, façonne (*fingit*) l'argile.)

[3] Chaque *pensée finale* des lettres est considérée comme une aubaine, un petit gain (*lucellum*, de *lucrum*), pour Lucilius.

[4] Hécaton, stoïcien, né à Rhodes, disciple de Panétius. Cicéron cite souvent ses ouvrages, aujourd'hui perdus. Il vivait au Ier siècle av. J.-C.

[5] *Finem cupiditatum*, « la fin, l'extinction des désirs. »

[6] *Pariter sunt?* « ont-elles de tels rapports, s'accordent-elles ensemble ? »

[7] Chez les Romains, le prisonnier était parfois enchaîné au soldat qui le gardait. Il en fut ainsi pour saint Paul (*Actes des Apôtres*, ch. XXVII).

[8] *Pariter*, « du même pas. »

[9] *Pendentis animi*, « d'une âme qui balance, irrésolue. »

[10] *Non ad præsentia aptamur*, « nous ne nous attachons pas, nous ne nous accommodons pas au présent. » *Aptare* est le fréquentatif du vieux verbe *apere*. (Cf. ἅπτω, « attacher, » qu'on retrouve dans *copulo*, p. *co-ap-ulo*, « unir, enchaîner, » et dans beaucoup d'autres composés.)

[11] *Præmittimus*, « nous lançons en avant. » — Pascal a dit aussi : « Nous ne tenons jamais au temps présent : nous anticipons l'avenir comme trop long à venir...; nous errons dans les temps qui ne sont pas encore. » (*Pensées.*)

[12] *Providentia*, « la prévoyance. »

nobis nocent; timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat. Nemo tantum præsentibus miser est[1]. Vale.

Réflexions. — Montaigne, avec son bon sens périgourdin, est de l'avis de Sénèque sur l'étrangeté des manières. « Il me semble que toutes façons escartees et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse que de vraye raison; et que le sage doibt au dedans retirer son âme de la presse, et la tenir en liberté et juger librement des choses; mais, quant au dehors, qu'il doibt suyvre entierement les façons et formes reçeues... C'est la regle des regles, que chacun observe celle du lieu où il est... Je suis desgouté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte. » (*Essais*, liv. I, ch. XXII.)

EPISTOLA VI

De vera amicitia.

Sommaire : La véritable amitié n'existe qu'entre personnes qui recherchent ensemble la vertu. Les amis doivent s'enseigner réciproquement les moyens de s'amender.

Intelligo, Lucili, non emendari me tantum, sed transfigurari. Nec hoc promitto jam aut spero, nihil in me superesse, quod mutandum sit. Quidni multa habeam, quæ debeant corrigi[2], quæ extenuari, quæ attolli? Et hoc ipsum argumentum est in melius translati animi[3], quod vitia sua, quæ adhuc ignorabat, videt. Quibusdam ægris

[1] « Personne qui ne soit malheureux que du présent. »

[2] D'autres éditions portent *colligi*, qui est moins acceptable. — « Comment n'aurais-je pas beaucoup à rectifier (*corrigi*), à réduire (*extenuare*), à relever (*attollere*)? »

[3] *Argumentum translati in melius animi*, « preuve de la transformation heureuse de l'âme. »

gratulatio fit, quum ipsi ægros se esse senserunt. Cuperem itaque tecum communicare tam subitam mutationem mei : tunc amicitiæ nostræ certiorem fiduciam habere cœpissem; illius veræ, quam non spes, non timor, non utilitatis suæ cura divellit; illius, cum qua homines moriuntur, pro qua moriuntur. Multos tibi dabo, qui non amico[1], sed amicitia caruerunt. Hoc non potest accidere, quum animos in societatem honesta cupiendi par voluntas trahit[2]. Quidni non possit? Sciunt enim ipsos omnia habere communia, et quidem magis adversa[3]. Concipere animo non potes quantum momenti[4] afferre mihi singulos dies videam.

« Mitte, inquis, et nobis ista, quæ tam efficacia expertus es! » Ego vero omnia in te cupio transfundere[5], et in hoc aliquid gaudeo discere, ut doceam[6]: nec me ulla res delectabit, licet sit eximia et salutaris, quam mihi uni sciturus sum. Si cum hac exceptione[7] detur sapientia, ut illam inclusam teneam nec enuntiem, rejiciam[8]. Nullius boni sine socio jucunda possessio est. Mittam itaque ipsos tibi libros : et, ne multum operæ im-

[1] *Amico*, « d'un ami, » (au sens banal du mot); *amicitia*, « amitié véritable. »

[2] « Quand une égale résolution de désirer le bien porte les âmes à s'unir. » — Il y a trois espèces d'amitiés, dit Aristote : l'une est fondée sur le plaisir, l'autre sur l'intérêt, la troisième sur la vertu ou l'honnêteté... — « La seule véritable amitié est celle des personnes vertueuses. » (*Morale à Nicomaque*, liv. VIII.) — « Ne déshonore pas le nom sacré d'ami, dit Silvio Pellico, en le donnant à l'homme qui n'a que peu ou point de vertu. » (*Devoirs des hommes*, ch. XIII.)

[3] « Et l'adversité même plus que tout le reste. »

[4] *Quantum momenti*, « quel progrès. » *Momentum-movimentum* (R. *moveo*).

[5] *Transfundere*, « verser dans. »

[6] *Discere ut doceam*, « apprendre pour te l'enseigner. » — « La véritable amitié, dit Silvio Pellico, est une fraternité. C'est un accord suprême de deux ou trois âmes, jamais d'un grand nombre, qui sont devenues nécessaires l'une à l'autre, qui ont trouvé l'une dans l'autre la plus grande disposition à se comprendre, à s'entr'aider, à s'interpréter noblement, à s'exciter au bien. » (*Devoirs des hommes*, ch. XIII.)

[7] *Hac exceptione*, « avec cette restriction. »

[8] Fontenelle est plus égoïste : « Si j'avais, dit-il, la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. »

pendas, dum passim profutura sectaris, imponam notas, ut ad ipsa protinus, quæ probo et miror, accedas. Plus tamen tibi et viva vox et convictus quam oratio [1] proderit. In rem præsentem [2] venias oportet: primum, quia homines amplius oculis quam auribus credunt [3]; deinde, quia longum iter est per præcepta, breve et efficax per exempla. Zenonem Cleanthes [4] non expressisset, si tantummodo audisset. Vitæ ejus interfuit, secreta perspexit, observavit illum an ex formula sua [5] viveret. Plato [6], et Aristoteles, et omnis in diversum itura [7] sapientium turba, plus ex moribus quam ex verbis Socratis [8] traxit. Metrodorum, et Hermarchum, et Polyænum [9], magnos viros non schola Epicuri sed contubernium [10] fecit. Nec in hoc te arcesso tantum ut proficias, sed ut prosis [11]: plurimum enim alter alteri conferemus.

Interim, quoniam diurnam tibi mercedulam debeo, quid me hodie apud Hecatonem delectaverit, dicam. « *Quæris,* inquit, *quid profecerim? — Amicus esse mihi.* » Multum proficit [12]: nunquam erit solus. Scito hunc amicum omnibus esse [13]. Vale.

Réflexions. — La doctrine de tous les grands philosophes païens et chrétiens sur la vraie amitié pourrait se résumer

[1] *Oratio,* « discours soigné, » est ici opposé à *viva vox,* « conversation, » et à *convictus,* « commerce habituel. »

[2] *In rem præsentem,* « devant la chose elle-même. »

[3] Horace avait dit avant Sénèque :

Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.
(*Ars poet.*)

[4] Cléanthe (stoïcien, disciple de Zénon), « n'eût pas reproduit, » fait revivre Zénon (fondateur du Portique [362-260 av. J.-C.]).

[5] *Ex formula sua,* « d'après ses maximes. »

[6] Platon (429-348), fondateur de l'Académie. — Aristote (384-322), fondateur du Lycée.

[7] *In diversum itura,* « qui devait suivre des routes opposées. »

[8] Socrate (470-400), le père de la philosophie grecque.

[9] Métrodore, Hermachus et Polyénus sont trois disciples d'Épicure, dont le premier seul est un peu connu.

[10] *Contubernium (cum, taberna),* « intimité. »

[11] « Je ne te réclame (*arcesso*) pas seulement pour ton profit (*proficias*), mais pour le mien (*prosis*). »

[12] « Il a beaucoup gagné. »

[13] « Sache qu'un tel ami est l'ami de tous. »

ainsi : 1° L'amitié est une affection de choix. — 2° Elle est une affection réciproque : *Bene quidam dixit de amico suo: dimidium animæ meæ* (Saint Augustin). — 3° Elle exige la privauté et l'égalité. — 4° Elle a pour loi la bienveillance mutuelle et la communication des biens de l'âme et du corps. — 5° Elle commence par l'inclination ou l'estime. — 6° Elle a pour seul vrai et solide fondement *le bien, la vertu.*

EPISTOLA VII

Fugienda est turba.

SOMMAIRE : Fuyons la foule; elle nous laisse toujours l'empreinte de quelque vice. Fuyons surtout les combats du cirque : on en revient moins humain. Recherchons les amis (en petit nombre) qui peuvent nous faire du bien.

Quid tibi vitandum præcipue existimem quæris. — Turbam! Nondum illi tuto committeris. Ego certe confitebor imbecillitatem [1] meam. Nunquam mores, quas extuli, refero : aliquid ex eo, quod composui [2], turbatur; aliquid ex his, quæ fugavi, redit. Quod ægris evenit, quos longa imbecillitas usque eo affecit, ut nusquam sine offensa proferantur [3], hoc accidit nobis, quorum animi ex longo morbo reficiuntur. Inimica est multorum conversatio [4]. Nemo non aliquod nobis vitium aut commendat, aut imprimit, aut nescientibus allinit [5]. Utique, quo major est populus cui miscemur, hoc periculi plus

[1] *Imbecillitas*, (R. *in*, *bacillum*, sans bâton), « faiblesse (contre les vices de la foule). »

[2] *Composui*, « j'ai pacifié, harmonisé. »

[3] « Qu'ils ne peuvent être portés dehors sans malaise. »

[4] *Conversatio*, « commerce, fréquentation. »

[5] *Commendat*, « autorise (par l'exemple) ; » — *imprimit*, « imprime ; » — *allinit*, « communique, enduit par le simple contact. »

est. Nihil vero tam damnosum bonis moribus, quam in aliquo spectaculo desidere[1]: tunc enim per voluptatem facilius vitia subrepunt[2]. Quid me existimas dicere? Avarior redeo, ambitiosior, luxuriosior, imo vero crudelior et inhumanior, quia inter homines fui.

Casu in meridianum [3] spectaculum incidi, lusus exspectans, et sales [4], et aliquid laxamenti, quo hominum oculi ab humano cruore acquiescant. Contra est: quidquid ante pugnatum est, misericordia fuit[5]. Nunc, omissis nugis, mera homicidia[6] sunt; nihil habent quo tegantur; ad ictum totis corporibus expositi, nunquam frustra manum mittunt [7]. Hoc plerique ordinariis paribus et postulatitiis [8] præferunt. Quidni præferant? non galea, non scuto repellitur ferrum. Quo munimenta? quo artes? Omnia ista mortis moræ sunt [9]. Mane leonibus et ursis homines, meridie spectatoribus suis objiciuntur. Interfectores [10] interfecturis jubent objici, et victorem in aliam detinent cædem. Exitus pugnantium mors est; ferro et igne [11] res geritur. Hæc fiunt, dum vacat arena [12]. — Sed latrocinium fecit aliquis! quid ergo meruit? ut suspendatur. Occidit hominem! quia occidit ille, meruit ut hoc pateretur. Tu quid meruisti, miser, ut hoc spectes? — « Occide, verbera, ure! Quare tam timide incurrit in ferrum? quare parum

1 *Desidere*, « demeurer assis, oisif, pour passer le temps. »

2 *Subrepunt*, « se glissent, s'insinuent. » (Cf. *subreptice*.)

3 Le spectacle du matin (*matutinum*) était consacré à la lutte des bestiaires contre les lions, les ours, etc. Au spectacle de midi (*meridianum*), c'étaient les gladiateurs qui combattaient entre eux.

4 *Sales*, « plaisanteries, facéties. »

5 *Misericordia fuit*, « était œuvre de pitié. »

6 *Mera homicidia*, « de vrais massacres, le meurtre à nu, sans entraves (*merus*). »

7 « Pas un coup qui ne porte. »

8 *Paribus postulatitiis*, « aux couples réclamés (*postulata*) par les cris du peuple, extraordinaires. »

9 « A quoi bon ces armures (*munimenta*), cet art de l'escrime (*artes*)? Tout cela ne sert qu'à retarder la mort. »

10 *Interfectores interfecturis*... « On oppose ceux qui ont tué (les vainqueurs des jeux précédents), à d'autres qui vont les tuer. »

11 *Igne*. On poussait au combat le malheureux récalcitrant avec un fer rouge, et à coups de fouet (*plagis*).

12 *Dum vacat arena*, « tandis que l'arène est libre, pendant les intermèdes. »

audacter occidit? quare parum libenter moritur? » — Plagis agitur in vulnera : mutuos ictus nudis et obviis pectoribus excipiant. Intermissum est spectaculum : interim jugulentur homines, ne nihil agatur.

Age, ne hoc quidem intelligitis, mala exempla in eos redundare qui faciunt? Agite diis immortalibus gratias, quod eum docetis esse crudelem, qui non potest discere [1].

Subducendus populo est tener animus, et parum tenax recti : facile transitur ad plures [2]. Socrati, et Catoni, et Lælio [3] excutere morem suum dissimilis multitudo potuisset : adeo nemo nostrum, qui quum maxime concinnamus ingenium [4], ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. Unum exemplum luxuriæ aut avaritiæ multum mali facit : convictor [5] delicatus paulatim enervat et mollit; vicinus dives cupiditatem irritat; malignus comes quamvis candido et simplici rubiginem suam adfricuit [6] : quid tu accidere his moribus credis, in quos publice factus est impetus? Necesse est aut imiteris aut oderis. Utrumque autem devitandum est : neve similis malis fias, quia multi sunt, neve inimicus multis, quia dissimiles sunt. Recede in te ipse quantum potes; cum his versare, qui te meliorem facturi sunt; illos admitte, quos tu potes facere meliores. Mutuo ista fiunt [7]; et homines, dum docent, discunt. Non est quod

[1] Allusion probable à Néron, mais allusion ambiguë. Veut-il dire que Néron n'a plus rien à apprendre en fait de cruautés, ou que Néron est incapable d'apprendre la cruauté? — Le premier sens est plus admissible que le second, à moins que cette lettre ne date des premières années du règne.

[2] « On se range facilement à l'avis du plus grand nombre. »

[3] Socrate (470-400), que l'oracle de Delphes proclamait *le plus sage des hommes*. — Caton le Censeur (234-149), esprit rude, langue acerbe, mais âme invincible aux passions. Lælius (185-105), qui mérita le titre de *Sapiens*, et dont Cicéron a fait un des interlocuteurs du *De Amicitia*, du *De Senectute* et du *De Republica*.

[4] *Qui quum maxime concinnamus ingenium*, « qui travaillons en ce moment même à embellir notre âme. »

[5] *Convictor*, « commensal habituel, » opposé à *conviva*, « convive, par hasard. »

[6] *Adfricuit*... « arrive par le contact à communiquer sa gale à l'âme candide et simple. »

[7] « Réciprocité de services. »

te gloria[1] publicandi ingenii producat in medium, ut recitare[2] istis velis, aut disputare[3] : quod facere te vellem, si haberes isti populo idoneam mentem[4]. Nemo est, qui intelligere te possit. Aliquis fortasse unus aut alter incidet[5] : et hic ipse formandus tibi erit, instituendusque ad intellectum tui. — « Cui ergo ista didici ? » — Non est quod timeas, ne operam perdideris, si tibi didicisti.

Sed ne soli mihi hodie didicerim, communicabo tecum quæ occurrerunt mihi egregie dicta circa eumdem fere sensum tria : ex quibus unum hæc epistola in debitum solvet, duo in antecessum accipe. Democritus[6] ait : « *Unus mihi pro populo est, et populus pro uno.* » Bene et ille, quisquis fuit (ambigitur enim de auctore), quum quæreretur ab illo, quo tanta diligentia artis spectaret[7] ad paucissimos perventuræ : « *Satis sunt,* inquit, *mihi pauci, satis est unus, satis est nullus.* » Egregie hoc tertium Epicurus, quum uni ex consortibus studiorum suorum scriberet : « *Hæc,* inquit, *ego non multis, sed tibi : satis enim magnum alter alteri theatrum sumus.* » Ista, mihi Lucili, condenda in animum sunt, ut contemnas voluptatem ex plurium assensione[8] venientem. Multi te laudant. Et quid habes cur placeas tibi, si is es quem intelligant[9] multi ? introrsus bona tua spectent[10].

Réflexions. — Montaigne, admirateur de Sénèque, est d'accord avec lui sur la nécessité de fuir la foule, tout en procla-

[1] *Gloria publicandi ingenii,* « la gloriole de faire briller tes talents. »

[2] Les lectures publiques (*recitationes*), inaugurées par Pollion, étaient fort en vogue au temps de Sénèque. Les *Lettres* de Pline le Jeune nous donnent sur ces lectures des détails intéressants.

[3] *Disputare,* « disserter, faire des conférences. »

[4] Beaucoup d'éditions portent *mercem.*

[5] *Unus aut alter,* « un ou deux se trouveront par hasard. »

[6] Démocrite d'Abdère (vᵉ s. av. J.-C.), un des fondateurs de l'école atomistique.

[7] *Quo spectaret,* « où il tendait. »

[8] *Ex plurium assensione,* « de l'assentiment, des applaudissements du grand nombre. »

[9] *Si is es quem intelligant multi,* « si tu es homme à te faire comprendre, goûter du grand nombre. »

[10] « Que tes bonnes qualités regardent vers le dedans, ne recherchent pas les yeux de la foule. »

mant que la retraite convient surtout aux vieillards : « Il faut, dit-il, se reserver une arriere-boutique, toute nostre, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude.

« En cette-cy fault-il prendre nostre ordinaire entretien, de nous à nous-mêmes. Nous avons une âme contournable en soy mesme ; elle se peut faire compagnie.

« La vertu se contente de soy... La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la société, puisque nous n'y pouvons rien apporter..., nos forces nous faillent ; retirons-les et resserrons en nous. » (*Essais*, liv. I, ch. XXXVIII.)

Mais Montaigne ne semble pas aussi irrité que Sénèque contre les spectacles de gladiateurs. « Les Romains, dit-il, dressoient le peuple à la vaillance et au mepris des dangers et de la mort par ces furieux spectacles. » (*Essais*, liv. II, ch. XXXIII.)

Il est fort contestable que la vue du sang versé dans l'arène fût « un merveilleux exemple et de tres grand fruict pour l'institution du peuple ». Saint Augustin avait protesté d'avance contre ce paradoxe dans la *Cité de Dieu* (I, X ; III, II ; VI, VII). L'évêque est d'accord avec le stoïcien païen contre l'épicurien du XVI[e] siècle.

EPISTOLA VIII

Cui sapiens operam impendere debeat.

SOMMAIRE : Sénèque s'est enfermé pour montrer dans ses écrits à la postérité le droit chemin qu'il a connu trop tard. Il croit être ainsi plus utile aux hommes qu'en prenant part aux affaires publiques. — « Faites-vous l'esclave de la philosophie et vous jouirez de la vraie liberté. »

— « Tu me, inquis, vitare turbam jubes, secedere, et conscientia esse contentum [1] ! Ubi illa præcepta vestra [2],

[1] *Secedere, etc.*, « de me mettre à l'écart et de me contenter (du témoignage) de ma conscience. »

[2] *Vestra*, « à vous autres stoïciens. »

quæ imperant in actu mori[1]? » Quod ego tibi videor interim suadere[2], in hoc me recondidi, et fores clausi, ut prodesse pluribus possem. Nullus mihi per otium dies exit[3]; partem noctium studiis vindico; non vaco somno, sed succumbo[4], et oculos, vigilia fatigatos cadentesque, in opere detineo. Secessi non tantum ab hominibus, sed etiam a rebus, et imprimis a meis. Posterorum negotium ago[5] : illis aliqua, quæ possint prodesse, conscribo : salutares admonitiones, velut medicamentorum utilium compositiones, litteris mando[6], esse illas efficaces in meis ulceribus expertus, quæ, etiamsi persanata non sunt, serpere desierunt[7]. Rectum iter, quod sero cognovi et lassus errando[8], aliis monstro. Clamo : « Vitate quæcumque vulgo placent, quæ casus attribuit! ad omne fortuitum bonum suspiciosi pavidique subsistite[9]! Et fera et piscis spe aliqua oblectante decipitur. Munera ista fortunæ putatis? insidiæ sunt. Quisquis nostrum tutam agere vitam volet, quantum plurimum potest, ista viscata[10] beneficia devitet; in quibus hoc quoque miserrimi fallimur : habere nos putamus, hæremus[11]. In præcipitia cursus iste deducit; hujus eminentis[12] vitæ exitus, cadere est. Deinde ne resistere quidem licet,

[1] *In actu mori,* « de mourir en agissant, d'agir jusqu'au trépas. »

[2] Certaines éditions donnent *sedere,* « être oisif, » en modifiant ainsi la phrase : *Quid? ego tibi videor interim sedere?* « Quoi ? je te semble donc jusque-là oisif ? »

La leçon adoptée par nous se traduit : « Ce que je parais te conseiller maintenant (par mon exemple) le voici : je me suis isolé *(recondidi)* dans le but *(in hoc ut)*... »

[3] *Exit,* « ne s'écoule. »

[4] *Non vaco, sed succumbo,* « je ne me livre pas, je succombe. »

[5] « Je fais les affaires de la postérité. »

[6] Sénèque ne fait-il point allusion à son traité *De Remediis fortuitorum,* aujourd'hui perdu ?

[7] *Serpere desierunt,* « ont cessé de s'étendre, de gagner insensiblement du terrain. »

[8] *Lassus errando,* « fatigué de mes égarements, de mes recherches vaines. »

[9] *Subsistite ad,* « arrêtez-vous devant. »

[10] *Viscata,* « couverts de glu, captieux. »

[11] « Nous croyons tenir, et c'est nous qui sommes attrapés, pris au piège. »

[12] *Eminentis vitæ,* « haute fortune, situation éminente. »

quum cœpit transversos agere [1] felicitas. Aut saltem rectis, aut semel ruere [2]. Non vertit fortuna, sed cernulat et allidit [3].

« Hanc ergo sanam ac salubrem formam vitæ tenete, ut corpori tantum indulgeatis [4], quantum bonæ valetudini satis est. Durius tractandum est, ne animo male pareat : cibus famem sedet, potio sitim extinguat, vestis arceat frigus, domus munimentum sit adversus infesta corporis [5]. Hanc utrum cespes erexerit, an varius lapis gentis alienæ, nihil interest [6] : scitote tam bene hominem culmo quam auro tegi. Contemnite omnia, quæ supervacuus labor velut ornamentum ac decus ponit. Cogitate nihil præter animum esse mirabile; cui magno [7] nihil magnum est! »

Si hæc mecum, si hæc cum posteris loquor, non videor tibi plus prodesse, quam quum ad vadimonium [8] advocatus descenderem, aut tabulis testamenti annulum imprimerem [9], aut in senatu [10] candidato vocem et manum commodarem? Mihi crede : qui nihil agere videntur, majora agunt : humana divinaque simul tractant.

Sed jam finis faciendus est, et aliquid, ut institui, pro hac epistola dependendum. Id non de meo fiet : adhuc Epicurum complicamus [11], cujus hanc vocem hodierno die legi : *Philosophiæ servias oportet, ut tibi*

[1] *Agere transversos,* « détourner du vrai chemin, pousser hors de la voie. »

[2] « Ou marcher par le droit chemin ou tomber une fois pour toutes. » — Certaines éditions portent : *semel fruere,* au lieu de *semel ruere,* ce qui veut dire probablement : « Ou ne goûte que les vraies jouissances, ou, si tu en goûtes d'autres, ne le fais qu'une fois. »

[3] *Cernulat* (R. *cernuus,* penché vers la terre) *et allidit,* « elle culbute et broie contre terre. »

[4] *Indulgere,* « accorder par complaisance. »

[5] *Infesta corporis,* « les choses nuisibles au corps. »

[6] « Que le gazon ait servi à élever cette maison ou qu'elle soit faite de pierres variées, venues des pays étrangers, il n'importe pas. »

[7] *Cui magno,* « pour celui qui est grand. »

[8] *Vadimonium,* « assignation. »

[9] « Apposer son cachet sur les tablettes d'un testament. » — L'anneau (*annulus*) portait le cachet de son propriétaire.

[10] Tibère avait transporté les comices du Champ de Mars au Sénat. (V. Tac., *Ann.*, I, xv.) L'élection se faisait dans le Sénat et la proclamation (*renuntiatio*) au Champ de Mars.

[11] *Complicamus,* « nous enroulons, nous fermons. »

contingat vera libertas. Non differtur in diem qui se illi subjecit et tradidit: statim circumagitur[1]. Hoc enim ipsum philosophiæ servire libertas est. Potest fieri ut me interroges quare ab Epicuro tam multa bene dicta referam potius quam nostrorum? quid est tamen quare tu istas Epicuri voces putes esse, non publicas[2]? Quam multi poetæ dicunt, quæ philosophis aut dicta sunt aut dicenda! Non attingam tragicos, nec togatas[3] nostras (habent enim hæ quoque aliquid severitatis, et sunt inter comœdias ac tragœdias mediæ) : quantum disertissimorum versuum inter mimos[4] jacet! quam multa Publii non excalceatis, sed cothurnatis[5] dicenda sunt! Unum versum ejus, qui ad philosophiam pertinet, et ad hanc partem quæ modo fuit in manibus[6], referam, quo negat fortuita in nostro[7] habenda :

Alienum est omne, quidquid optando[8] evenit.

Hunc versum a te dici non paulo melius, sed adstrictius[9] memini :

Non est tuum, Fortuna quod fecit tuum.

Illud etiamnunc melius dictum a te non præteribo :

Dari bonum quod potuit, auferri potest.

Hoc non imputo in solutum[10], de tuo tibi. Vale.

[1] *Circumagitur,* « on lui fait faire son tour (cérémonie d'affranchissement) aussitôt; » *non differtur in diem,* « on ne l'ajourne pas. »

[2] *Publicas,* « du domaine public. »

[3] Les (*Comœdiæ*) *togatæ* étaient des pièces dont le sujet était romain et dont les personnages portaient la toge (*toga*) au lieu du manteau grec (*pallium*).

[4] Pièces bouffonnes et satiriques, dans lesquelles Labérius et Publius Syrus (au temps de César) ont semé de fort belles sentences.

[5] *Non excalceatis, sed cothurnatis.* Les acteurs de mimes et de comédies portaient le *soccus,* chaussure sans talon (*calx*), et même parfois jouaient les pieds nus (*excalceati*). Les acteurs de tragédies portaient le *cothurnus,* chaussure à talon élevé.

[6] Sénèque s'occupait alors peut-être de son traité *De Remediis fortuitorum.*

[7] *In nostro,* s.-e. *fundo,* « comme nous appartenant. »

[8] *Optando,* « conformément à nos vœux. »

[9] *Adstrictius,* « avec plus de concision. »

[10] « Je ne compte pas cela pour acquit, en payement; » *de tuo tibi,* « je prends ton bien pour te l'offrir. »

Réflexions. — Un écrivain de talent, qui, désabusé des faux biens du monde, se retire dans la solitude pour rédiger, à l'usage de ses frères, les conseils de son expérience, mérite-t-il par cela même l'admiration et la reconnaissance de la postérité ? — Oui, s'il le fait sans ostentation et avec un véritable amour de l'humanité. Rien n'est plus noble et plus digne d'une âme généreuse que de travailler à éclairer l'esprit de ses semblables, à lui faire acquérir la force, la rectitude et l'étendue qui lui sont nécessaires pour atteindre sa fin, à savoir : la possession de la vérité, condition du bien moral.

L'écrivain a une *mission* qui, bien comprise, fait de lui un des plus puissants auxiliaires de la vertu et de la vraie civilisation.

Mais honte à celui qui abuse de sa puissance pour séduire et corrompre les foules !

EPISTOLA IX

De sapientis amicitia.

Sommaire : Le sage, bien qu'il se suffise à lui-même, doit avoir des amis, ne fût-ce que pour cultiver la belle vertu d'amitié sans espérance de profit. — Le sage se suffit à lui-même pour *vivre heureux,* mais non pour *vivre.*

An merito reprehendat in quadam epistola Epicurus eos, qui dicunt sapientem se ipso esse contentum [1], et propter hoc amico non indigere, desideras scire. Hoc objicitur Stilponi [2] ab Epicuro, et his quibus summum bonum visum est *animus impatiens.* (In ambiguitatem incidendum est, si exprimere ἀπάθειαν uno verbo cito vo-

[1] *Se ipso esse contentum,* « être content de soi-même, se suffire à soi-même. »

[2] Stilpon fut le maître de Zénon, fondateur du stoïcisme. Il appartenait à l'école mégarique.

[3] *Animus impatiens,* « l'impassibilité de l'âme. »

luerimus, et *impatientiam* dicere. Poterit enim contrarium ei, quod significare volumus, intelligi. Nos eum volumus dicere, qui respuat omnis mali sensum : accipietur is, qui nullum ferre possit malum. Vide ergo num satius sit, aut *invulnerabilem animum* dicere, aut *animum extra omnem patientiam*[1] *positum*.) Hoc inter nos et illos interest[2] : noster sapiens vincit quidem incommodum omne, sed sentit ; illorum, ne sentit[3] quidem. Illud nobis et illis commune est, sapientem se ipso esse contentum : sed tamen et amicum habere vult, et vicinum, et contubernalem, quamvis sibi ipse sufficiat. Vide quam sit se contentus ; aliquando sui parte contentus est, si illi manum aut morbus, aut hostis exciderit. Si quis oculum casu excusserit, reliquiæ illi suæ satisfacient ; et erit imminuto corpore et amputato tam lætus quam integro fuit. Sed, quæ sibi desunt, non desiderat[4] ; non deesse mavult. Ita sapiens se contentus est, non ut velit esse sine amico, sed ut possit ; et hoc, quod dico, *possit*, tale est : amissum æquo animo fert. Sine amico quidem nunquam erit : in sua potestate habet quam cito reparet[5]. Quomodo[6], si perdiderit Phidias statuam, protinus alteram faciet : sic et hic, faciendarum amicitiarum artifex[7], substituet alium in locum amissi. Quæris quomodo amicum cito facturus sit. — Dicam, si illud mihi tecum convenerit[8], ut statim tibi solvam quod debeo, et quantum ad hanc epistolam, paria faciamus. Hecaton[9] ait : « Ego tibi monstrabo amatorium sine me-

1 *Extra omnem patientiam*, « au-dessus de toute souffrance, supérieure à toute souffrance. »

2 *Hoc interest*, « il y a cela de différence. »

3 Les mégariques niaient jusqu'à la sensation de la douleur ; les stoïciens se contentaient de dire que la douleur n'est pas un mal, et ils la supportaient sans se plaindre.

4 *Non desiderat*, « il ne regrette pas, tout en préférant qu'il ne lui manquât rien (*non deesse mavult*). »

5 « Il a le moyen de réparer sa perte aussitôt. »

6 *Quomodo*, « de même que. »

7 *Faciendarum amicitiarum artifex*, « habile dans l'art de se créer des amis. »

8 *Si illud mihi tecum convenerit*, « si tu tombes d'accord avec moi, s'il est bien entendu entre nous... »

9 Hécaton (v. *Ep.* V).

dicamento[1], sine herba, sine ullius veneficæ carmine. — *Si vis amari, ama.* » Habet autem non tantum amicitiæ usus veteris et certæ magnam voluptatem, sed etiam initium et comparatio[2] novæ. Quod interest inter metentem agricolam et serentem, hoc inter eum qui paravit amicum et qui parat. Attalus[3] philosophus dicere solebat : « Jucundius esse amicum facere, quam habere; quomodo artifici jucundius est pingere quam pinxisse. » Illa in opere suo occupata sollicitudo[4] ingens oblectamentum habet in ipsa occupatione ; non æque delectatur, qui ab opere perfecto removit manum; jam fructu artis suæ fruitur; ipsa fruebatur arte, quum pingeret. Fructuosior[5] est adolescentia liberorum, sed infantia dulcior.

Nunc ad propositum revertamur. Sapiens, etiam si contentus est se, tamen habere amicum vult : si ob nihil aliud[6], ut exerceat amicitiam, ne tam magna virtus jaceat[7] : non ad hoc quod Epicurus dicebat in hac ipsa epistola « ut habeat qui sibi ægro assideat, succurrat in vincula conjecto, vel inopi »; sed ut habeat aliquem, cui ipsi ægro assideat, quem ipsum circumventum hostili custodia liberet. Qui se spectat[8], et propter hoc ad amicitiam venit, male cogitat[9]. Quemadmodum cœpit, sic desinet : paravit amicum adversus vincula laturum opem; quum primum crepuerit catena[10], discedet. Hæ sunt amicitiæ, quas *temporarias* populus appellat. Qui utilitatis causa assumptus est, tamdiu placebit, quamdiu

[1] *Amatorium sine medicamento...*, « un charme (d'amitié) sans philtre, sans herbe (magique), etc. »

[2] *Comparatio*, « acquisition. »

[3] Attale, stoïcien romain, maître de Sénèque, « homme illustre qui, d'après le témoignage de son disciple, joignait à la science des Étrusques la subtilité des Grecs. » (*Quest. natur.*, II, 50.)

[4] *In opere suo occupata sollicitudo,* « les soins inquiets qui président à la création. »

[5] *Fructuosior,* « porte plus de fruits, est plus utile; » *dulcior,* « a plus de charmes. »

[6] *Si ob nihil aliud ut,* « quand même ce ne serait que pour... »

[7] *Jaceat,* « reste sans culture, en friche. »

[8] *Qui se spectat,* « qui ne voit que soi-même. »

[9] *Male cogitat,* « fait un mauvais calcul. »

[10] *Quum primum crepuerit catena,* « au premier bruit des chaînes. »

utilis fuerit. Hac re florentes[1] amicorum turba circumsedet; circa eversos ingens solitudo est, et inde amici fugiunt ubi probantur[2]. Hac re ista tot nefaria exempla sunt, aliorum metu relinquentium, aliorum metu prodentium. Necesse est initia inter se et exitus congruant[3]. Qui amicus esse cœpit, quia expedit[4], placebit ei aliquod pretium[5] contra amicitiam, si ullum in illa placet præter ipsam[6]. In quid amicum paro? Ut habeam pro quo mori possim, aut habeam quem in exsilium sequar, cujus me morti opponam et impendam[7]. Ista quam describis negotiatio[8] est, non amicitia, quæ ad commodum accedit, quæ quid consecutura[9] sit spectat. Non dubie habet aliquid simile amicitiæ affectus amantium : possis dicere illam esse insanam amicitiam. Numquid ergo quisquam amat lucri causa? numquid ambitionis aut gloriæ? Ipse per se amor, omnium aliarum rerum negligens, animos in cupiditatem formæ, non sine spe mutuæ charitatis[10] accendit. Quid ergo? ex honestiore causa coit[11] turpis affectus? — « Non agitur, inquis, nunc de hoc, an amicitia propter se ipsam appetenda sit. » — Immo vero nihil magis probandum est[12]; nam si propter se ipsam expetenda est, potest ad illam accedere qui se ipso contentus est. — « Quomodo ergo ad illam accedit? » Quomodo ad

1 *Florentes,* « les heureux, » opposé à *eversos,* « les ruinés. »

2 *Ubi probantur,* « là où on les met à l'épreuve. » — Shakspeare a dramatisé brillamment cette idée dans son *Timon d'Athènes.*

3 *Congruant,* « se répondent, soient d'accord. »

4 *Quia expedit,* « par intérêt. » — *Expedire* (R. *ex, pes*) signifie proprement : « tirer les pieds de, ôter les entraves; » de là le sens de l'impersonnel *expedit :* « cela tire d'affaire, cela est utile. »

5 *Pretium contra amicitiam,* « un profit (à faire en agissant) contre l'amitié. »

6 *Præter ipsam,* « en dehors d'elle-même. »

7 *Impendam,* « je me sacrifie, je dépense mes jours. »

8 *Negotiatio,* « trafic. »

9 *Quid consecutura sit,* « ce qu'elle gagnera. »

10 *Non sine spe mutuæ caritatis,* « non sans espérance de voir son affection payée de retour. »

11 *Ex honestiore causa coit,* « se forme, naît d'une cause plus noble (que l'amitié qu'il appelle *negotiatio*). »

12 *Nihil magis probandum est,* « rien n'est plus louable. »

rem pulcherrimam non lucro captus, nec varietate [1] fortunæ perterritus : detrahit amicitiæ majestatem suam, qui illam parat ad bonos casus [2]. — *Se contentus est sapiens.* Hoc, mi Lucili, perperam [3] plerique interpretantur : sapientem undique submovent et intra cutem suam cogunt [4]. Distinguendum est autem quid et quatenus vox ista promittat [5] : se contentus est sapiens, ad beate vivendum, non ad vivendum; ad hoc enim multis illi rebus opus est; ad illud tantum animo sano, et erecto, et despiciente fortunam. Volo tibi Chrysippi [6] quoque distinctionem indicare; ait : *sapientem nulla re indigere, et tamen multis illi rebus opus esse : contra, stulto nulla re opus est, nulla enim re scit uti, sed omnibus eget.* Sapienti et manibus, et oculis, et multis ad quotidianum usum necessariis opus est; eget nulla re : *egere* enim necessitatis [7] est, nihil autem necesse sapienti est. Ergo, quamvis se ipso contentus sit, amicis illi opus est : hos cupit habere quamplurimos, non ut beate vivat; vivet enim etiam sine amicis beate. Summum bonum extrinsecus instrumenta non quærit, domi [8] colitur, ex se totum est [9]; incipit fortunæ esse subjectum, si quam partem suî foris quærit. — « Qualis tamen futura est vita sapientis, si sine amicis relinquatur in custodiam conjectus, vel in aliqua gente aliena destitutus [10], vel in navigatione longa retentus aut in desertum littus ejectus? » — Qualis

[1] *Varietate*, « variabilité, inconstance. »

[2] *Ad bonos casus*, « pour les chances de profit. »

[3] *Perperam*, « de travers, à contresens. » (Cf. πέρπερος.)

[4] « On écarte le sage, on le refoule dans sa peau. »

[5] *Quatenus promittat*, « quelle est sa portée. »

[6] L'autorité de Chrysippe (280-199?) était grande chez les stoïciens. « Sans Chrysippe, disait-on, le Portique n'eût pas existé. » — L'esprit subtil des Grecs était émerveillé de sa dialectique (dont il abusait parfois) : « Si les Dieux se servaient de dialectique, disaient-ils, ce serait celle de Chrysippe qu'ils choisiraient. »

[7] *Egere*, « manquer, » suppose *nécessité, contrainte*.

[8] *Domi*, « au dedans. »

[9] « Il est tout entier de lui-même; il a en lui-même tous ses éléments. »

[10] *Destitutus*, « abandonné. »

et Jovis [1], quum resoluto mundo [2], et diis in unum confusis, paulisper cessante natura, acquiescit sibi cogitationibus suis traditus!

Tale quiddam sapiens facit : in se reconditur, secum est; quamdiu quidem illi licet suo arbitrio res suas ordinare, se contentus est : et ducit uxorem se contentus : et liberos tollit [3] se contentus : et tamen non viveret, si foret sine homine victurus. Ad amicitiam fert illum nulla utilitas sua, sed naturalis irritatio [4] : nam ut aliarum nobis rerum innata dulcedo est, sic amicitiæ appetitio et societatis. Quomodo solitudo in odium est, quomodo hominem homini natura conciliat, sic inest huic quoque rei stimulus, qui nos amicitiarum appetentes faciat. Nihilominus quum sit amicorum amantissimus, quum illos sibi comparet [5], sæpe præferat, omne intra se bonum terminabit [6]; et dicet quod Stilpon ille dixit, Stilpon quem Epicuri epistola insequitur. Hic enim, capta patria, amissis liberis, amissa uxore, quum ex incendio publico solus et tamen beatus exiret, interroganti Demetrio [7], cui cognomen ab exitio urbium Poliorcetes fuit, numquid perdidisset : « Omnia, inquit, bona mea mecum sunt. »

Ecce vir fortis ac strenuus! ipsam hostis sui victoriam vicit. — « *Nihil,* inquit, *perdidi :* » dubitare illum coegit an vicisset. — « *Omnia mea mecum sunt :* » id

[1] S.-e. *vita.*

[2] *Resoluto mundo,* etc., « le monde dissous, les dieux confondus en un seul, les lois de la nature suspendues, il se repose en lui-même, livré à ses pensées. » Quelques stoïciens prétendent que l'univers doit souffrir des destructions et des renouvellements successifs. La confusion des dieux en un seul signifie la confusion de tous les éléments dans le chaos; car, d'après la théologie du Portique, les dieux ne sont que les symboles des forces et des éléments de la nature.

[3] *Tollere liberos,* « reconnaître ses enfants en les levant de terre. » — Les anciens déposaient à terre les nouveau-nés, et l'on ne conservait pour les élever que ceux qui étaient ainsi reconnus et accueillis par leur père.

[4] *Irritatio,* « un penchant, une inclination vive. »

[5] *Quum illos sibi comparet,* « quoiqu'il les égale à lui-même. »

[6] *Terminabit bonum,* « bornera le souverain bien à son âme (*intra se*). »

[7] Démétrius Poliorcète, roi de Macédoine de 293 à 287 av. J.-C.

est, justitia, virtus, temperantia, prudentia, hoc ipsum[1] : nihil bonum putare quod eripi possit.

Miramur animalia quædam[2] quæ per medios ignes sine noxa corporum transeunt : quanto hic mirabilior vir, qui per ferrum et ruinas et ignes illæsus et indemnis evasit! Vides quanto facilius sit totam gentem quam unum virum vincere? Hæc vox illi communis est cum stoico[3]. Æque et hic intacta bona per concrematas urbes fert. Se enim ipso contentus est; hoc felicitatem suam fine[4] designat.

Ne existimes nos solos generosa verba jactare[5] : et ipse Stilponis objurgator Epicurus similem illi vocem emisit; quam tu boni consule[6], etiamsi hunc diem jam expunxi[7] : *Si cui*, inquit, *sua non videntur amplissima, licet totius mundi dominus sit, tamen miser est.* Vel, si hoc modo tibi melius enuntiari videtur (id enim agendum est ut non verbis serviamus sed sensibus[8]) : *Miser est, qui se non beatissimum judicat, licet imperet mundo.* — Ut scias autem hos sensus communes esse, natura scilicet dictante, apud poetam comicum invenies :

Non est beatus, esse se qui non putat.

Quid enim refert qualis status tuus sit, si tibi videtur malus? — « Quid ergo, inquis, si beatum se dixerit ille turpiter[9] dives, et ille multorum dominus, sed plurium servus[10], beatus sua sententia[11] fiet? — Non, quid dicat,

1 *Hoc ipsum*, « ce principe. »

2 Sénèque veut parler probablement des salamandres. (V. Pline, X, LXVII, LXXXVI.)

3 *Cum stoico*, « avec le philosophe stoïcien en général. » — On prête aussi la même parole à Bias, l'un des sept sages.

4 *Hoc fine designat*, « il détermine à cette mesure. »

5 *Generosa verba jactare*, « prêcher de belles maximes. »

6 *Boni consulere*, « faire son profit, tenir bon compte. »

7 Littér. : « quoique j'aie déjà rayé, effacé (*expunxi*) ce jour de mes tablettes de débiteur, » c.-à-d. « quoique j'aie déjà payé ma dette du jour », en citant la maxime d'Hécaton.

8 *Ut non verbis serviamus sed sensibus*, « que nous ne soyons pas esclaves des mots, mais de la pensée, du sens. »

9 *Turpiter*, « à force d'infamies. »

10 *Plurium servus*, « esclave d'un plus grand nombre (des hommes et de ses passions). »

11 *Sua sententia*, « en vertu de son suffrage, sur sa parole. »

sed quid sentiat, refert; nec, quid uno die sentiat, sed quid assidue. Non est autem quod verearis ne ad indignum res tanta[1] perveniat. Nisi sapienti sua non placent[2]; omnis stultitia laborat fastidio sui[3]. Vale.

RÉFLEXIONS. — Aristote pense comme Sénèque que : « l'amitié est très nécessaire à la vie, » et il le professe plus franchement que le stoïcien. « Personne, dit-il, ne voudrait vivre sans amis, eût-il d'ailleurs tous les autres biens. Ceux qui sont riches, puissants et heureux, en ont besoin pour goûter la satisfaction de faire partager ce qu'ils possèdent ; ils en ont surtout besoin pour recevoir de bons conseils et se préserver ainsi des abus du pouvoir et de la fortune. D'autre part, dans la pauvreté et la disgrâce, le seul refuge de l'homme, ce sont les amis. L'amitié prémunit les jeunes gens contre les écarts, si fréquents à leur âge ; elle charme et console la vieillesse... ; elle inspire les hommes faits, et les aide à accomplir de belles actions : car deux hommes de cœur, quand ils marchent ensemble, sont plus capables de bien voir et de bien agir.

« Non seulement l'amitié est nécessaire, mais encore elle est belle. Ceux qui aiment leurs amis sont dignes d'éloges : cette affection est excellente : et, selon quelques-uns, être *bons* ou *amis*, c'est la même chose. » (*Morale à Nicomaque*, liv. VIII, ch. I à VI, *passim*.)

[1] *Res tanta*, « un bien aussi précieux (le bonheur). »

[2] « Personne, excepté le sage, n'est content de ce qu'il a. »

[3] *Laborat fastidio sui*, « souffre du dégoût, du mépris d'elle-même. »

EPISTOLA X

De solitudinis utilitate.

Sommaire : Mauvaise pour tous ceux qui ne savent pas dominer leurs passions, parce qu'elle les laisse sans témoins, la solitude est bonne pour le sage. Il n'est point pour le sage de meilleure société que lui-même. Vivre avec les hommes comme si Dieu nous voyait. Parler à Dieu comme si les hommes nous écoutaient.

Sic est, non muto sententiam : fuge multitudinem, fuge paucitatem, fuge etiam unum; non habeo cum quo te communicatum [1] velim, et vide quod judicium meum habeas [2] : audeo te tibi credere [3]. Crates [4], ut aiunt, hujus ipsius Stilponis auditor, cujus mentionem priore epistola feci, quum vidisset adolescentulum secreto [5] ambulantem, interrogavit quid illic solus faceret? « Mecum, inquit, loquor. » — Cui Crates : « Cave, inquit, rogo, et diligenter attende, ne cum homine malo loquaris! » — Lugentem timentemque custodire solemus, ne solitudine male utatur; nemo est ex imprudentibus [6], qui relinqui

[1] *Cum quo te communicatum velim,* « avec qui je veuille te voir lier commerce. »

[2] *Quod judicium meum habeas,* « quel jugement je porte sur toi, » c.-à-d. « quelle estime j'ai pour toi. »

[3] *Credere,* « confier. »

[4] Cratès de Thèbes florissait vers 340 av. J.-C. Disciple de Diogène le Cynique, il tempéra, par l'aménité de son caractère, l'excessive rudesse de l'école cynique et servit d'intermédiaire entre Antisthène et Zénon. C'est dans l'école de Cratès et sous son influence que le stoïcisme prit naissance : à ce titre seul, Cratès a son importance et sa place dans l'histoire de la philosophie.

[5] *Secreto,* « à l'écart. » (R. *se,* partic. séparative; *cernere,* trier; d'où *cribrum,* crible.)

[6] *Imprudentibus* (*non providentibus*) a ici le sens étymologique de : « n'ayant pas conscience de leurs actions, n'en voyant pas les conséquences, non maîtres d'eux-mêmes. »

sibi debeat. Tunc mala consilia agitant; tunc aut aliis, aut ipsis futura pericula struunt[1]; tunc cupiditates improbas ordinant[2].

Tunc quidquid aut metu aut pudore celabat, animus exponit; tunc audaciam acuit, libidinem irritat, iracundiam instigat: denique, quod unum solitudo habet commodum, nihil ulli committere, non timere indicem[3], perit stulto[4] : ipse se prodit. Vide itaque quid de te sperem, immo quid spondeam mihi; spes enim incerti boni nomen est[5] : non invenio cum quo te malim esse quam tecum. Repeto memoria quam magno animo quædam verba projeceris, quanti roboris plena; gratulatus sum protinus mihi, et dixi : « Non a summis labris[6] ista venerunt; habent hæ voces fundamentum; iste homo non est unus e populo[7] : ad salutem[8] spectat. » Sic loquere, sic vive : vide ne te ulla res deprimat[9]. Votorum tuorum veterum licet diis gratiam facias, alia de integro suscipe[10] : roga bonam mentem, bonam valetudinem animi, deinde tunc corporis[11]. Quidni tu ista vota sæpe facias? audacter Deum roga; nihil illum de alieno[12] rogaturus es.

Sed ut more meo cum aliquo munusculo epistolam mittam, verum est quod apud Athenodorum[13] inveni: *Tunc*

[1] *Struunt pericula,* « ils trament des projets dangereux. »

[2] *Ordinant,* « ils rangent en bataille. »

[3] *Indicem,* « témoin révélateur. »

[4] *Perit stulto,* « est perdu pour l'insensé. »

[5] « L'espérance suppose (est le nom d') un bien incertain. »

[6] *A summis labris,* « du bout des lèvres. »

[7] *Unus e populo,* « un homme vulgaire. » — Cf. *gregarius* (*e grege*) *miles,* « un simple soldat. »

[8] *Salutem,* « salut, » dans le sens de : *guérison morale.* Toutefois il ne s'agit pas ici de la vie future comme chez les chrétiens.

[9] *Deprimat,* « abaisse, altère ces sentiments. »

[10] « Tout en rendant grâces aux dieux de l'accomplissement de tes vœux d'autrefois, continue à en former de nouveaux. »

[11] Juvénal dit lui-même :

Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.
(*Sat.,* X, 356.)

[12] *Nihil de alieno,* « qui appartienne à autrui. »

[13] Trois philosophes stoïciens ont porté le nom d'Athénodore. Le premier fut disciple immédiat de Zénon; le second, placé à la tête de la fameuse bibliothèque de Pergame, fut l'ami de Caton le Jeune; le troisième donna des leçons à l'empereur Auguste et eut sur lui, dit-on, une salutaire influence. On ne sait trop duquel il s'agit ici.

scito te esse omnibus cupiditatibus solutum, quum eo perveneris, ut nihil Deum roges, nisi quod rogare possis palam[1]. Nunc enim quanta dementia est hominum! Turpissima vota diis insusurrant[2]; si quis admoverit aurem, conticescent, et quod scire hominem nolunt, Deo narrant. Vide ergo ne hoc præcipi salubriter possit[3] : « Sic vive cum hominibus tanquam Deus videat : sic loquere cum Deo, tanquam homines audiant. » Vale.

Réflexions. — Les *avantages* de la solitude ont été admirablement exprimés par Lacordaire dans ses *Lettres :* « Un homme se fait en dedans de lui, et non en dehors. »

« Je sens avec joie la solitude se faire autour de moi; c'est mon élément, ma vie... On ne fait rien qu'avec la solitude: c'est mon axiome. »

« J'ai dit adieu aux montagnes, aux fleuves et aux vallées..., pour me faire dans ma chambre, entre Dieu et mon âme, un horizon plus vaste que le monde. »

« La solitude rapproche tandis que la foule disperse. C'est ce qui fait qu'il y a si peu d'intimité dans le monde, au lieu que les hommes, habitués à vivre solitairement, creusent leurs affections... — Je crois la solitude aussi nécessaire à l'amitié qu'à la sainteté, au génie qu'à la vertu. »

Mais à cet enthousiaste de la solitude Mme Swetchine répondait en lui signalant ses *dangers :*

« Je crois que la solitude peut vous être bonne, utile, peut-être même nécessaire, — la solitude avec tout son cortège de calme, de liberté, de possession de vous-même; mais non l'*isolement*, qui, avec toutes les barrières, ferait disparaître tous les appuis, qui vous forcerait à perdre l'habitude précieuse du contact des hommes, et qui ôterait à votre imagination, avec tous les avertissements de la raison sévère, tous ceux de la sympathie. Dans tous les états, dans toutes les régions, la parole divine: *Il n'est pas bon que l'homme soit seul,* trouve son application. »

[1] *Palam*, « en public. »

[2] *Insusurrant*, « ils chuchotent, murmurent bien bas. » (V. Perse, II, III, 13.)

[3] *Ne hoc præcipi salubriter possit*, « qu'on ne puisse t'appliquer utilement ce conseil (comme en ayant besoin). »

EPISTOLA XI

Quid ad emendanda vitia philosophia valeat.

SOMMAIRE : Il est certains défauts naturels que la philosophie ne saurait faire disparaître, bien qu'elle puisse les amoindrir. Telle est la rougeur qui monte au front de l'adolescent et même de l'homme mûr quand il paraît en public. Afin de corriger ses défauts, le sage choisit un homme de bien pour modèle et l'a sans cesse devant les yeux, de manière à vivre comme en sa présence.

Locutus est mecum amicus tuus bonæ indolis : in quo quantum esset animi, quantum ingenii, quantum jam etiam profectus[1], sermo primus[2] ostendit : dedit nobis gustum[3] ad quem respondebit; non enim ex præparato locutus est, sed subito deprehensus : ubi se colligebat[4], verecundiam, bonum in adolescente signum[5], vix potuit excutere : adeo illi ex alto suffusus est rubor[6] ! Hic[7] illum, quantum suspicor, etiam quum se confirmaverit, et omnibus vitiis exuerit, sapientem[8] quoque sequetur. Nulla enim sapientia naturalia corporis aut animi vitia[9] ponuntur; quidquid infixum et ingenitum est, lenitur arte, non vincitur[10]. Quibusdam etiam constantissimis[11] in conspectu populi sudor erumpit, non aliter quam fatigatis et æstuan-

[1] *Profectus*, « progrès moral. »
[2] *Sermo primus*, « le premier entretien. »
[3] *Gustum*, « un avant-goût. »
[4] *Ubi se colligebat*, « tout en reprenant son aplomb. »
[5] On sait le mot de Diogène à un jeune homme qui rougissait : « Courage, c'est la couleur de la vertu. »
[6] *Rubor*, « rougeur » qui monte au visage, venant du fond du cœur (*ex alto*); effet de la pudeur modeste (*verecundia*).
[7] S.-e. *rubor*.
[8] *Sapientem*, « lorsqu'il sera devenu sage. »
[9] *Vitia*, « défauts. »
[10] *Lenitur, non vincitur*, « est adouci, affaibli, mais non effacé, extirpé. »
[11] *Constantissimis*, « les plus résolus. »

tibus[1] solet. Quibusdam tremunt genua dicturis[2], quorumdam dentes colliduntur, lingua titubat, labra concurrunt : hæc nec disciplina, nec usus unquam excutit, sed natura vim suam exercet, et illo vitio sui etiam robustissimos admonet. Inter hæc esse et ruborem scio, qui gravissimis quoque viris subitus effunditur. Magis quidem in juvenibus apparet, quibus et plus caloris est et tenera frons : nihilominus et veteranos et senes tangit. Quidam numquam magis, quam quum erubuerunt, timendi sunt, quasi omnem verecundiam effuderint. Sulla tunc erat violentissimus, quum faciem ejus sanguis invaserat[3]; nihil erat mollius ore Pompeii[4] : nunquam non coram pluribus rubuit, utique in concionibus[5]. Fabianum[6], quum in Senatum testis esset inductus, erubuisse memini, et hic illum mire pudor decuit. Non accidit hoc ab infirmitate mentis, sed a novitate rei, quæ inexercitatos, etiam si non concutit, movet[7] naturali in hoc facilitate corporis[8] pronos : nam, ut quidam boni sanguinis sunt, ita quidam incitati et mobilis, et cito in os prodeuntis. Hæc, ut dixi, nulla sapientia abigit : alioquin haberet rerum naturam sub imperio, si omnia eraderet vitia. Quæcumque attribuit conditio nascendi et corporis temperatura, quum multum se diuque animus composuerit[9], hærebit[10]. Nihil horum vetari potest, non magis quam arcessi[11]. Artifices scenici, qui imitantur affectus[12], qui metum et trepidationem exprimunt, qui tristitiam repræsentant, hoc indicio imitantur

[1] *Æstuantibus*, « échauffés. »

[2] *Dicturis*, « au moment de prendre la parole (en public). »

[3] La rougeur qui montait au visage de Sylla (136-78 av. J.-C.) comme à celui de Domitien était l'effet de la colère plutôt que de la timidité. Il y a quelque confusion dans les idées de ce passage.

[4] Pompée (107-48 av. J.-C.).

[5] *Concio* (*contio*, p. *comitio*; R. *cum*, *ire*, plutôt que *cum*, *cio*, « assemblée publique. »).

[6] *Fabianus*, orateur et philosophe, ami de Sénèque.

[7] *Si non concutit, movet*, « si elle n'ébranle pas, émeut. »

[8] *Facilitate corporis*, « par les dispositions naturelles du corps. »

[9] *Se composuerit*, « se sera façonnée, bien réglée. »

[10] *Hærebit temperatura*, « le tempérament subsistera. »

[11] « On ne peut pas plus les empêcher que les produire, que se les donner. »

[12] *Affectus*, « passions. »

verecundiam : dejiciunt vultum, verba submittunt[1], figunt in terram oculos et deprimunt : ruborem sibi exprimere[2] non possunt; nec prohibetur hic, nec adducitur. Nihil adversus hæc sapientia promittit, nihil proficit : sui juris sunt[3]; injussa veniunt, injussa discedunt. Jam clausulam epistola poscit. Accipe, et quidem utilem et salutarem, quam te affigere animo volo : *Aliquis vir bonus nobis eligendus est, ac semper ante oculos habendus, ut sic tamquam illo vidente faciamus.* Hoc, mi Lucili, Epicurus præcepit : custodem nobis et pædagogum[4] dedit; nec immerito. Magna pars peccatorum tollitur, si peccaturis testis assistit[5]. Aliquem habeat animus, quem vereatur, cujus auctoritate etiam secretum suum[6] sanctius faciat. O felicem illum, qui non præsens tantum, sed etiam cogitatus[7] emendat! O felicem, qui sic aliquem vereri potest, ut ad memoriam quoque ejus se componat, atque ordinet! Qui sic aliquem vereri potest, cito erit verendus. Elige itaque Catonem : si hic tibi videtur nimis rigidus, elige remissioris animi[8] virum Lælium[9], elige eum, cujus tibi placuit et vita et oratio et ipse animum ante se ferens vultus[10], illum tibi semper ostende, vel custodem, vel exemplum. Opus est, inquam, aliquo, ad quem mores nostri se ipsi exigant[11] : nisi ad regulam prava non corriges[12]. Vale.

[1] *Dejiciunt vultum, verba submittunt,* « ils prennent un visage abattu, un ton bas. »

[2] *Sibi exprimere,* « se faire venir. »

[3] *Sui juris sunt,* « elles sont indépendantes de nous, elles s'appartiennent. »

[4] *Pædagogum,* « guide. » Le παιδαγωγός, chez les Grecs, était, comme son nom l'indique, celui qui conduisait l'enfant au gymnase et surveillait ses démarches.

[5] « Si, au moment où l'on va commettre la faute (*peccaturis*), un témoin est présent. »

[6] *Etiam secretum suum,* « jusqu'à ses pensées secrètes. »

[7] *Cogitatus emendat,* « celui dont le souvenir suffit pour améliorer. »

[8] *Remissioris animi,* « d'un caractère moins austère, d'une vertu plus indulgente. »

[9] Caton et Lælius, pauvres modèles auprès de ceux que le chrétien trouve dans les saints et dans N.-S. J.-C. !

[10] « Celui dont tu goûtes la vie, la doctrine et jusqu'au visage où se reflète son âme. »

[11] *Ad quem mores se exigant,* « sur lequel notre conduite se modèle. »

[12] Comparaison empruntée sans doute à l'horticulture. C'est au moyen d'un tuteur droit (*regula*) qu'on redresse les arbustes difformes (*prava*).

Reflexions. — Sénèque fait bien d'insister sur l'influence du bon exemple. Socrate ayant rencontré Xénophon dans les rues d'Athènes, lui demanda où les hommes devenaient bons et honnêtes. « Je ne sais, répondit Xénophon. — Eh bien, reprit Socrate, *Suis-moi.* » Remarquons que le philosophe ne dit point : *Écoute-moi,* mais *suis-moi.* Socrate pensait avec raison que le grand moyen de former l'homme au bien n'est pas la doctrine, mais l'exemple. Écouter les enseignements de la sagesse c'est quelque chose, mais regarder agir le sage est cent fois plus efficace : *Viri boni nati sunt in exemplar.* — « Rien n'est si contagieux que l'exemple, dit la Rochefoucauld; nous ne faisons jamais ni de grands biens, ni de grands maux qui n'en produisent de semblables. » — « La vertu seule, dit Plutarque, par sa force irrésistible, nous attire vers elle, commande à notre volonté et forme les mœurs par les modèles qu'elle nous offre. » Aussi le Messie, le maître par excellence dans la perfection de la vertu, disait à ses disciples : « Faites comme vous m'avez vu faire. »

EPISTOLA XII

De senectutis commodis et morte ultro appetita.

Sommaire : Tout, autour de Sénèque, lui rappelle son grand âge sans l'attrister. Il fait bon considérer chaque jour comme le dernier et jouir du suivant comme d'un gain. D'ailleurs, chacun a la liberté de sortir de ce monde et de se soustraire à la nécessité. (Théorie du suicide.)

Quocumque me verti, argumenta senectutis meæ video. Veneram in suburbanum[1] meum, et querebar de impensis ædificii dilabentis; ait villicus : non esse negligentiæ suæ vitium; omnia se facere, sed villam veterem esse. Hæc villa inter manus meas crevit; quid mihi futurum est, si jam putrida sunt ætatis meæ saxa? Iratus illi, proximam

[1] *Suburbanum* (s.-e. *prædium*), « propriété près de Rome. »

[2] *Crevit,* « s'est élevée. »

stomachandi[1] occasionem arripio : « Apparet, inquam, has platanos negligi; nullas habent frondes : quam nodosi sunt et retorridi[2] rami, quam tristes et squalidi trunci! Hoc non accideret, si quis has circumfoderet, si irrigaret. » Jurat per genium meum[3], se omnia facere, in nulla re cessare curam suam, sed illas vetulas esse. Quod intra nos sit, ego illas posueram, ego illarum primum videram folium. Conversus ad januam : « Quis est, inquam, iste decrepitus, et merito ad ostium admotus? foras enim spectat[4]; unde istunc nactus est? quid te delectavit alienum mortuum tollere? » At ille : Non cognoscis me? inquit, ego sum Felicio, cui solebas sigillaria[5] afferre, ego sum Philositi villici filius, deliciolum tuum. » — « Perfecte, inquam, iste delirat. Pupulus[6] etiam delicium meum factus est! Prorsus potest fieri; dentes illi quum maxime cadunt[7]. »

Debeo hoc suburbano meo, quod mihi senectus mea, quocunque adverteram, apparuit. Complectamur[8] illam, et amemus : plena est voluptatis, si illa scias uti. Gratissima sunt poma, quum fugiunt; pueritiæ maximus in exitu decor est; deditos vino potatio extrema delectat, illa quæ mergit[9], quæ ebrietati summam manum imponit. Quod in se jucundissimum omnis voluptas habet, in finem sui differt; jucundissima est ætas devexa jam, non tamen præceps[10]; et illam quoque in extrema regula[11] stantem, judico

[1] *Stomachandi*, « de me fâcher. » (V. note de l'Épître IV.)

[2] *Retorridi* (R. *re, torrere*, dessécher), « rabougris. »

[3] *Per genium meum*, « par mon bon génie. »

[4] *Foras spectat*, « il regarde dehors. » — On plaçait les morts dans le vestibule de la maison, le visage tourné vers la porte.

[5] *Sigillaria*, statuettes que l'on offrait en cadeau aux fêtes sigillaires, derniers jours des saturnales.

[6] *Pupulus*, « poupon, petit mignon. »

[7] « Les dents lui tombent au mieux. » Allusion ironique à la deuxième dentition des enfants.

[8] *Complectamur*, « faisons-lui bon accueil; » litt. : « embrassons-la. »

[9] *Quæ mergit*, « qui le noie, qui l'achève. »

[10] *Devexa jam*, etc., « déjà sur le déclin, sans atteindre la caducité, sans se précipiter vers la tombe. »

[11] *Extrema regula*, expression empruntée aux courses du stade et indiquant la ligne qui marque le terme de la course.

habere suas voluptates; aut hoc ipsum succedit in locum voluptatum, nullis egere[1]. Quam dulce est cupiditates fatigasse ac reliquisse[2]! « Molestum est, inquis, mortem ante oculos habere. » — Primum, ista tam juveni ante oculos debet esse, quam seni; non enim citamur ex censu[3]; deinde nemo tam senex est, ut improbe unum diem speret[4]; unus autem dies gradus est vitæ; tota ætas partibus constat, et orbes habet circumductos[5] majores minoribus; est aliquis, qui omnes complectatur et cingat : hic pertinet a natali ad diem extremum; est alter, qui annos adolescentiæ excludit[6]; est qui totam pueritiam ambitu suo adstringit; est deinde ipse annus, in se omnia continens tempora, quorum multiplicatione vita componitur; mensis arctiore præcingitur circulo; angustissimum habet dies gyrum : sed et hic[7] ab initio ad exitum venit, ab ortu ad occasum. Ideo Heraclitus, cui cognomen[8] fecit orationis obscuritas : « Unus, inquit, dies par omni est. » Hoc alius aliter accepit : dixit enim parem esse horis, nec mentitur; nam si dies est tempus viginti quatuor horarum, necesse est omnes inter se dies pares esse, quia nox habet quod dies perdidit. Alius ait parem esse unum diem omnibus similitudine : nihil enim habet longissimi temporis spatium, quod non in uno die invenias, lucem et noctem, et

[1] « Ne sentir le besoin d'aucune jouissance lui tient lieu de jouissance. »

[2] Cicéron a développé ces idées dans le *De Senectute*.

[3] *Ex censu*, « d'après le registre des censeurs, » d'après l'ordre de notre naissance.

[4] *Ut improbe speret*, « qu'il soit impertinent à lui d'espérer. »

[5] *Habet orbes circumductos*, etc., « se compose de cercles concentriques (dont les plus grands enferment les plus petits). »

[6] *Qui annos adolescentiæ excludit*, « qui sépare (de toutes les autres) les années de l'adolescence. »

[7] *Sed et hic*, etc., « mais le cercle du jour lui-même a son commencement et sa fin... »

[8] *Cognomen*, s.-e. σκοτεινός, « le surnom d'obscur. »

Héraclite (né vers 544 av. J.-C.) fit sortir la philosophie ionienne de l'explication exclusive des phénomènes naturels pour l'étendre jusqu'à l'étude de l'homme. Niant la valeur du témoignage des sens, il pose la raison (générale) comme critérium unique de certitude. — En physique, il admet le feu comme élément générateur. — Ce fut son traité περὶ Φύσεως, écrit en *prose* ionienne (avant lui on écrivait en vers), qui lui valut son surnom.

alternas mundi vices; plura facit ista, non alia[1], alias contractior, alias productior. Itaque sic ordinandus est dies omnis, tamquam cogat agmen[2], et consummet atque expleat vitam. Pacuvius, qui Syriam usu suam fecit[3], quum vino et illis funebribus epulis sibi parentaverat[4], sic in cubiculum ferebatur a cœna, ut inter plausus exoletorum hoc ad symphoniam caneretur : Βεβίωται, βεβίωται· nullo non se die extulit[5]. Hoc quod ille ex mala conscientia faciebat, nos ex bona faciamus, et in somnum ituri læti hilaresque dicamus :

Vixi, et, quem dederat cursum fortuna, peregi[6].

Crastinum si adjecerit Deus, læti recipiamus. Ille beatissimus est, et securus sui possessor, qui crastinum sine sollicitudine exspectat. Quisquis dixit : « Vixi ! » quotidie ad lucrum surgit[7].

Sed jam debeo epistolam includere. « Sic, inquis, sine ullo ad me peculio veniet? » Noli timere; aliquid secum feret! quare aliquid dixi? multum. Quid enim hac voce præclarius, quam illi trado ad te perferendam? « *Malum est in necessitate vivere : sed in necessitate vivere neces-*

[1] *Plura facit ista, non alia*, etc., « il fait ces choses (la lumière et l'obscurité, etc.) plus longues, mais non différentes (de ce qu'elles étaient), tantôt plus court, tantôt plus long. »

[2] « Comme s'il fermait la marche de nos jours. »

[3] Pacuvius, proconsul de Syrie sous Tibère, célèbre par ses concussions et ses débauches. (V. Tac., *Ann.*, II, 79; Suét., *Vie de Tibère*, XLII.)

Syriam usu fecit suam, « fit, par l'usage, de la Syrie comme son bien propre. » Allusion à la *prescription*, loi d'après laquelle la possession d'un objet pendant un temps déterminé devient un titre de propriété.

[4] *Parentare*, « rendre les honneurs funèbres. » Ce mot montre bien que le devoir par excellence à l'égard des parents, chez les Romains, est le culte après la mort, puisqu'il signifie étymologiquement « honorer les parents ». — La fantaisie de Pacuvius fait penser à celle qu'on prête à Charles-Quint.

[5] *Se efferre*, « se faire porter au tombeau. »

[6] V. *Énéide*, IV, 654.

[7] *Quotidie ad lucrum surgit*, « se lève chaque matin pour le gain d'un jour. » — Cette idée et les précédentes avaient été exprimées par Horace :

Quid sit futurum cras, fuge quærere, et
Quem fors dierum cumque dabit, lucro
Appone. (*Odes*, I, VIII.)
Grata superveniet quæ non sperabitur hora.

sitas nulla est. » Quidni nulla sit? patent undique ad libertatem viæ multæ, breves, faciles[1]. Agamus Deo gratias quod nemo in vita teneri potest : calcare necessitates licet.

« Epicurus, inquis, dixit. — Quid tibi cum alieno? » Quod verum est, meum est. Perseverabo Epicurum tibi ingerere; ut isti, qui in verba jurant nec quid dicatur æstimant sed a quo, sciant, quæ optima sunt, esse communia. Vale.

Réflexions. — « Les stoïciens, dit Jules Simon, avaient fait du suicide une vertu. Cette doctrine était une conséquence de leur système. Comme ils ne croyaient ni à Dieu ni à la vie future, et que pourtant ils dédaignaient l'abandonnement à la mollesse et aux plaisirs, ils n'avaient d'autre ressource que d'exalter la valeur et l'importance de l'homme. » — « Tu te plains d'être esclave, disait Sénèque, vois cet arbre, la liberté pend à ses branches. La mort est une ressource contre les injustices de la vie. » (*Consolat. à Marcia,* ch. xx.) — « Toute cette doctrine tombe dès que l'homme cesse d'être sa propre fin. » (J. Simon, *Du Devoir,* IVe partie.) — Quiconque, en effet, admet Dieu créateur, doit admettre que le suicide est une violation de ses droits divins. « Il ne faut pas, dit Cicéron après Socrate (V. *le Phédon,* de Platon), quitter la vie sans l'ordre de celui qui nous a fait ce don; autrement nous déserterions le poste que Dieu nous a assigné. » (*Républ.,* vi, 8.) — « Le suicide, dit Kant, peut même être considéré comme une transgression du devoir à l'égard des autres hommes, d'un époux envers son conjoint, des parents envers leurs enfants, d'un inférieur envers son supérieur, d'un citoyen envers sa cité. » (*Métaphys.*) — « Et puis, comme dit Montaigne, il y a plus de courage à user la chaîne qui nous tient qu'à la rompre, et plus de preuve de fermeté en Régulus qu'en Caton. » — « La mort de Caton, dit Napoléon Ier, fut la faiblesse

[1] Ces maximes sur le suicide se retrouvent partout dans nos tragédies imitées de l'antiquité païenne :

Alors qu'on sait mourir on sait tout éviter.
(Corn., *Sophonisbe.*)

Et, pour dernier secours,
La mort aux malheureux se présente toujours.
(Benserade, *Roxane.*)

La terre a cent chemins qui mènent à la mort.
(Colletet.)

Tout le monde à chacun peut bien ôter la vie,
Mais la mort ne nous peut jamais être ravie.
(La Pinelière, *Hippolyte.*)

d'une grande âme, l'erreur d'un stoïcien, une tache dans sa vie. »

« Aime la vie, ajouterons-nous avec Silvio Pellico, aime-la en dépit de ses douleurs et même pour ses douleurs, puisque ce sont elles qui l'anoblissent; puisque c'est par elles que germent, croissent et se fécondent dans l'esprit de l'homme les pensées généreuses et les généreuses volontés...; aime-la, parce qu'elle est l'arène du mérite, parce qu'elle est chère au Tout-Puissant. » (*Des Devoirs des hommes*, ch. XXXII.)

EPISTOLA XIII

Quæ debeat esse sapientis fortitudo. — De futuro ne sollíciteris.

SOMMAIRE : Le malheur est le creuset du vrai courage. La vertu se fortifie par les attaques, mais le sage ne se rend pas malheureux par anticipation, ne se crée pas de peines imaginaires et sait toujours tempérer la crainte par l'espérance.

Multum tibi esse animi scio: nam etiam antequam instrueres te præceptis salutaribus et dura vincentibus [1], satis adversus fortunam placebas tibi [2] : et multo magis, postquam cum illa conseruisti manum, viresque expertus es tuas quæ numquam certam dare fiduciam sui possunt, nisi quum multæ difficultates hinc et illinc apparuerint, aliquando vero et propius accesserint. Sic verus ille animus, et in alienum non venturus arbitrium [3], probatur :

[1] Il s'agit des préceptes du stoïcisme.

[2] *Satis placebas tibi*, « tu te suffisais à toi-même, tu te sentais plein d'assurance contre la fortune. »

[3] « Qui ne subira jamais le joug de personne. »

hæc ejus obrussa[1] est. Non potest athleta magnos spiritus[2] ad certamen afferre, qui nunquam suggillatus[3] est. Ille qui vidit sanguinem suum, cujus dentes crepuerunt sub pugno, ille qui supplantatus[4] adversarium toto tulit corpore, nec projecit animum projectus, qui quoties cecidit, contumacior[5] resurrexit, cum magna spe descendit ad pugnam. Ergo, ut similitudinem istam prosequar, sæpe jam fortuna supra te fuit : nec tamen tradidisti te, sed subsiluisti, et acrior constitisti; multum enim adjicit sibi virtus lacessita[6]. Tamen si tibi videtur, accipe a me auxilia, quibus munire te possis. Plura sunt, Lucili, quæ nos terrent quam quæ premunt, et sæpius opinione quam re[7] laboramus. Non loquor tecum stoica lingua, sed hac submissiore[8]. Nos[9] enim dicimus omnia ista, quæ gemitus mugitusque exprimunt[10], levia esse et contemnenda. Omittamus hæc magna verba, sed dii boni, vera !

Illud tibi præcipio, ne sis miser ante tempus[11], quum illa, quæ velut imminentia expavisti, fortasse nunquam ventura sint[12], certe nondum venerint. Quædam ergo nos

1 *Obrussa,* « creuset, coupelle, » pour essayer le titre de l'argent monnayé, d'où : « épreuve, pierre de touche. »

2 *Spiritus,* « audace, assurance. »

3 *Suggillatus,* « contusionné, meurtri. » Les athlètes avaient surtout les yeux fréquemment pochés, d'où le mot *suggil* (*latus*) (*sub cilio,* sous l'œil), d'après Festus.

4 *Supplantatus* (R. *sub*, *planta,* plante du pied), « renverser (avec un croc en jambe). »

5 *Resurrexit contumacior* (R. *cum, tumere,* être fier), « il s'est relevé plus fièrement opiniâtre. » Cf. *infra : non tradidisti,* « tu ne t'es pas rendu; » *subsiluisti,* « tu as bondi sous ton adversaire; » *constitisti,* « tu t'es tenu debout. »

6 *Multum sibi adjiciat virtus lacessita,* « la vertu se fortifie beaucoup dans les attaques : »

Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit
de gloire,
Et les difficultés dans un cas combattu
Sont les dames d'atour qui parent la vertu.
(MOLIÈRE, l'*Étourdi.*)

7 *Sæpius opinione quam re,* « plus souvent en idée qu'en réalité. »

8 *Submissiore,* « plus humble, moins austère. »

9 *Nos,* « nous autres (stoïciens). »

10 *Gemitus exprimunt,* « nous arrachent des gémissements. »

11 « Que te sert-il, dit Montaigne, d'aller recueillant et prevenant ta male fortune, et de perdre le present dans la crainte du futur; et estre, dez cette heure, miserable, parce que tu le doibs estre avecque le temps? » (*Essais,* liv. III, ch. XII, *De la Physionomie.*)

12 *Nunquam ventura sint :*

Je ne veux point ici m'affliger par avance ;
L'événement souvent confond la prévoyance.
(RÉGNARD, *le Joueur.*)

magis torquent quam debeant : quædam ante torquent quam debeant; quædam torquent, quum omnino non debeant. Aut augemus dolorem[1], aut fingimus, aut præcipimus. — Primum illud[2], quia res in controversia est, et litem contestatam habemus, in præsentia differatur. Quod ego leve dixero, tu gravissimum esse contendes : scio alios inter flagella ridere, alios gemere sub colapho. Postea videbimus utrum ista suis viribus valeant an imbecillitate nostra. Illud præsta mihi, ut quoties circumsteterint qui tibi te miserum esse persuadeant, non quid audias sed quid sentias, cogites et cum patientia tua deliberes[3], ac te ipse interroges, qui tua optime nosti : « Quid est quare isti me complorent? Quid est quod trepident, quod contagium quoque mei timeant, quasi transilire calamitas possit? Est aliquid istic mali? an res ista magis infamis[4] est quam mala? » Ipse te interroga : « Numquid sine causa crucior, et mœreo, et quod non est malum facio? » — « Quomodo, » inquis, « intelligam vana sint an vera, quibus angor? » Accipe hujus rei regulam : aut præsentibus torquemur, aut futuris, aut utrisque. De præsentibus, facile est judicium : si corpus tuum liberum est, sanum est, nec ullus ex injuria[5] dolor est : videbimus quid futurum sit; hodie nihil negotii habet[6]. — At enim futurum est. — Primum dispice an certa argumenta sint venturi mali : plerumque enim suspicionibus laboramus, et illudit nobis illa, quæ conficere bellum solet[7], fama : multo autem magis singulos conficit. Ita est, mi Lucili : cito accedimus opi-

[1] *Augemus dolorem.* Nous trouvons la même pensée dans Benserade :

La prévoyance humaine
Soulage rarement, accroît toujours la peine.
(*Méléagre.*)

[2] *Primum illud,* « cette première question, » à savoir si les maux que nous souffrons sont réels. — *In præsentia differatur,* « laissons-la de côté pour le moment. »

[3] *Cum patientia tua deliberes,* « consulte ta force de résistance, ton courage à supporter le mal. »

[4] *Magis infamis,* plus mal famée. »

[5] *Ex injuria,* « causée par l'injustice. »

[6] *Hodie nihil negotii habet,* « aujourd'hui il n'y a pas lieu de s'en occuper. »

[7] *Conficere bellum,* — *singulos,* « ruiner les armées dans la guerre, — les particuliers. »

nioni, non coarguimus[1] illa, quæ nos in metum adducunt: nec excutimus, sed trepidamus : et sic vertimus terga, quemadmodum illi, quos pulvis motus fuga pecorum exuit castris, aut quos aliqua fabula sine auctore sparsa conterruit. Nescio quomodo, magis vana perturbant : vera enim modum suum habent[2] : quidquid ex incerto venit, conjecturæ et licentiæ paventis animi traditur. Nulli itaque tam perniciosi, tam irrevocabiles[3], quam lymphatici[4] metus sunt : ceteri enim sine ratione, hi sine mente[5] sunt. Inquiramus itaque in rem diligenter. Verisimile est aliquid futurum mali? non statim verum est. Quam multa expectata nunquam comparuerunt? Etiam si futurum est, quid juvat dolori suo occurrere? Satis cito dolebis[6] quum venerit : interim tibi meliora promitte. Quid facies lucri? tempus. Multa intervenient, quibus vicinum periculum vel prope admotum aut subsistat, aut desinat, aut in alienum caput transeat. Incendium ad fugam patuit[7] : quosdam molliter ruina[8] deposuit : aliquando gladius ab ipsa cervice revocatus est : aliquis carnifici suo superstes fuit. Habet etiam mala fortuna levitatem[9] : fortasse erit, fortasse non erit ; interim dum non est, meliora propone. Nonnunquam, nullis apparentibus signis quæ mali aliquid prænuntient, animus sibi falsas imagines fingit, aut verbum aliquod dubiæ significationis detorquet in pejus[10], aut ma-

[1] *Non coarguimus illa quæ...*, « nous ne combattons pas les raisons qui... »

[2] *Vera suum modum habent*, « la réalité a sa mesure. »

[3] *Irrevocabiles*, « irrémédiables. »

[4] *Lymphatici metus*, « terreurs paniques. » — Les étymologistes rapportent *lymphaticus* à *nympha* (νύμφη), parce que, disent les uns, les anciens croyaient qu'on devenait fou quand on avait vu dans une fontaine une espèce de nymphe (V. Gardin-Dumesnil, *Synonymes latins*); parce que, disent les autres, les nymphes passaient pour des divinités prophétiques : de là, en grec, les expressions νυμφιάω, « être pris de délire ; » νυμφόληπτος, « frénétique. » (V. Bréal, *Dictionn. étymol.*)

[5] *Sine ratione*, « dénué de raison ; » *sine mente*, « hors de soi. »

[6] « Ils poiseront assez quand ils y seront. » (Montaigne, livr. III, ch. XII.)

[7] *Incendium ad fugam patuit*, « l'incendie a ouvert un passage pour la fuite. »

[8] *Ruina*, « l'effondrement (d'un édifice). »

[9] *Levitatem*, « inconstance. »

[10] *Detorquet in pejus*, « il interprète de la façon la plus défavorable. »

jorem sibi offensam proponit alicujus quam est, et cogitat, non quantum iratus ille sit, sed quantum liceat irato. Nulla autem causa vitæ est[1], nullus miseriarum modus, si timeatur quantum potest[2]. Hic prudentia prosit, hoc robore animi evidentem quoque metum respue : si minus, vitio vitium repelle, spe metum tempera. Nihil tam certum est ex his quæ timentur, ut non certius sit et formidata subsidere et sperata decipere. Ergo et spem ac metum examina[3] : et quoties incerta erunt omnia, tibi fove : crede quod mavis. Si plures habebis sententias metus[4] : nihilominus in hanc partem potius inclina, et perturbare te desine. Ac subinde hoc in animo volve, majorem partem mortalium, quum illi nec sit quidquam mali, nec pro certo futurum sit, æstuare ac discurrere. Nemo enim resistit sibi, quum cœpit impelli[5], nec timorem suum redigit ad verum; nemo dicit : « Vanus auctor est, hæc aut finxit aut credidit. » Damus nos referentibus[6], expavescimus dubia pro certis. Non servamus modum rerum : statim in timorem venit scrupulus[7]. Pudet me sic tecum loqui, et tam lenibus remediis te focillare[8] : Alius dicat : « Fortasse hoc non veniet. » Tu dic : « quid porro, si veniet? videbimus uter vincat : fortasse pro me venit, et mors ipsa

[1] Encore la triste idée que, dans certains cas, la vie ne vaut pas la peine de vivre, et que l'on a raison de s'en débarrasser.

[2] S.-e. *timeri.*

[3] *Examina,* « examine, pèse. » (Cf. *examen* p. *exagmen,* balance, contrôle.)

[4] *Sententias metus,* « raisons de craindre. »

[5] Montaigne rend ainsi la même idée : « Depuis que j'ai le visage tourné vers le chagrin, pour sotte cause qui m'y ayt porté, j'irrite l'humeur de ce costé là, qui se nourrit aprez et s'exaspere de son propre bransle... » (*Essais,* liv. III, ch. IX.)

[6] *Referentibus,* « aux faiseurs de rapports. » — Au lieu de *referentibus,* on trouve dans certaines éditions *referendos,* et dans d'autres *rei ferendos,* dont le sens est moins facile à saisir.

[7] *In timorem venit scrupulus,* « le moindre doute se change en frayeur. » — *Scrupulus* (dimin. de *scrupus,* caillou pointu) signifie proprement petite pierre pointue, formant le poids légal le plus faible (la vingt-quatrième partie de l'once), d'où le sens de : « difficultés puériles, vétilles. »

[8] *Focillare* (R. *focus*), « réconforter, » proprem. « réchauffer. »

vitam honestabit : cicuta magnum Socratem confecit. » Catoni gladium assertorem libertatis[1] extorque, magnam partem detraxeris gloriæ[2]. Nimium diu te cohortor, quum tibi admonitione magis quam exhortatione opus sit. Non in diversum te a natura tua ducimus : natus es ad ista quæ dicimus. Eo magis[3] bonum tuum auge et exorna.

Sed jam finem epistolæ faciam, si illi signum suum impressero[4], id est, aliquam magnificam vocem perferendam ad te mandavero. *Inter cetera mala, hoc quoque habet stultitia proprium : semper incipit vivere.* Considera quid vox ista significet, Lucili, virorum optime, et intelliges quam fœda sit hominum levitas, quotidie novæ vitæ fundamenta ponentium, novas spes etiam in exitu[5] inchoantium. Circumspice tecum singulos : occurrunt tibi senes, qui se quum maxime ad ambitionem, ad peregrinationes, ad negotiandum parent. Quid est turpius quam senex vivere incipiens ? Non adjicerem auctorem huic voci, nisi esset secretior[6], nec inter vulgata Epicuri dicta, quæ mihi et laudare et adoptare permisi. Vale.

Réflexions. — Cette lettre contient quelques belles pensées sur l'utilité de l'infortune, mais elle est loin de montrer en son entier le rôle que la douleur joue dans la vie humaine.

« La douleur est le cri d'alarme de l'âme ou du corps en péril (faim, remords).

[1] *Assertorem libertatis,* « qui lui assure sa liberté. »

[2] Sénèque revient dans la lettre XXIV sur la gloire du suicide de Caton.

[3] *Eo magis...,* « raison de plus pour... »

[4] Il veut dire : « Je finirai bientôt cette lettre, dès que je lui aurai imprimé son cachet. »

[5] *In exitu,* « au terme de la vie. » La Bruyère a fait un saisissant portrait du mourant qui forme chaque jour de nouvelles entreprises. « Il plante un jeune bois et il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir une maison de pierre de taille, raffermie dans les encoignures par des mains de fer, et dont il assure, en toussant et avec une voix frêle et débile, qu'on ne verra jamais la fin... Ce n'est point pour ses enfants qu'il bâtit, car il n'en a point : c'est pour lui seul, et il mourra demain. » (*De l'homme.*)

[6] *Secretior,* « moins connue (que les précédentes). »

« La douleur est un stimulant plus puissant même que le plaisir. Le travail, l'industrie humaine, ne sont qu'une lutte contre la douleur.

« Par la lutte qu'elle nous contraint d'entreprendre contre elle, la douleur trempe l'âme, la force à se revêtir d'énergie, de courage, de virilité.

« En même temps, par un effet contraire, la douleur attendrit l'âme, la pénètre de douceur, de sympathie, de pitié. Les tristesses humaines sont peut-être le lien le plus fort de la société humaine.

« Enfin, non seulement la douleur unit les hommes entre eux, mais elle leur fait chercher un secours supérieur à celui des hommes, et les unit à Dieu. » (Rabier, *Psychologie,* p. 520.)

EPISTOLA XIV

Quomodo et quousque corpori consulendum sit.

Sommaire : Il faut traiter le corps avec quelque indulgence, mais à condition d'être prêt à le précipiter dans les flammes au moindre signal de la raison et du devoir. Éviter la pauvreté, la maladie et surtout l'oppression des puissants, en se tenant loin d'eux.

Fateor insitam esse nobis corporis nostri caritatem; fateor nos hujus gerere tutelam : non nego indulgendum illi[1]; serviendum nego. Multis enim serviet, qui corpori servit, qui pro illo nimium timet, qui ad illud omnia

[1] *Indulgere* (p. *indulcere*), « avoir des complaisances. » — Les deux théories extrêmes sur les soins à donner au corps ont été plaisamment exposées par Molière dans les *Femmes savantes* (act. II, sc. VII) :

PHILAMINTE
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

CHRYSALE
Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin.
Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

refert. Sic gerere nos debemus, non tanquam propter corpus vivere debeamus, sed tamquam non possimus sine corpore. Hujus nos nimius amor timoribus inquietat, sollicitudinibus onerat, contumeliis objicit. Honestum[1] ei vile est, cui corpus nimis carum est. Agatur ejus diligentissime cura; ita tamen, ut, quum exiget ratio, quum dignitas, quum fides, mittendum in ignes sit. Nihilominus, quantum possumus, evitemus incommoda quoque, non tantum pericula; et in tutum nos reducamus, excogitantes subinde quibus possint timenda depelli[2]. Quorum tria, ni fallor, genera sunt : timetur inopia, timentur morbi, timentur quæ per vim potentioris eveniunt. Ex his omnibus nihil nos magis concutit quam quod ex aliena potentia impendet; magno enim strepitu et tumultu venit.

Naturalia mala quæ retuli, inopia atque morbi, silentio subeunt, nec oculis, nec auribus quidquam terroris incutiunt; ingens alterius mali pompa est : ferrum circa se habet, et ignes, et catenas, et turbam ferarum, quam in viscera immittat humana. Cogita hoc loco carcerem, et cruces, et equuleos, et uncum, et adactum per medium hominem, qui per os emergeret, stipitem[3], et distracta in diversum actis curribus membra; et illam tunicam alimentis ignium[4] et illitam et textam; quidquid aliud, præter hæc, commenta sævitia est[5].

Non est itaque mirum, si maximus hujus rei timor est, cujus et varietas magna et apparatus terribilis est. Nam quemadmodum plus agit tortor, quo plura instrumenta doloris exposuit (specie[6] enim vincuntur, qui patientiæ restitissent) : ita ex his, quæ animos nostros subigunt et

[1] *Honestum,* « le bien moral. »

[2] Il s'agit ici seulement de ce qui menace le corps.

[3] *Equuleos,* « les chevalets; » — *uncum,* « le croc; » — *stipitem,* « le pal, » etc.

[4] *Alimentis ignium,* « de matières inflammables. »

[5] *Quidquid commenta sævitia est,* « tout ce qu'a imaginé la cruauté. »

[6] *Specie,* « par l'appareil; » — *patientiæ,* « aux tourments eux-mêmes. » — Avec *patientia,* qui se trouve dans plusieurs éditions, l'on traduit : « par l'énergie dans la souffrance. »

donant, plus proficiunt quæ habent quod ostendant [1]. Illæ pestes non minus graves sunt : famem dico, et sitim, et præcordiorum suspirationes [2], et febrem viscera ipsa torrentem; sed latent, nihil habent quod intentent, quod præferant [3]; hæc, ut magna bella, aspectu paratuque vicerunt.

Demus itaque operam abstineamus offensis. Interdum populus est quem timere debeamus : interdum, si ea civitatis disciplina est ut plurima per senatum transigantur, gratiosi [4] in eo viri; interdum singuli [5], quibus potestas populi, et in populum, data est. Hos omnes amicos habere operosum est : satis est inimicos non habere. Itaque sapiens nunquam potentium iras provocabit [6]; imo declinabit, non aliter quam in navigando procellam. Quum peteres Siciliam, trajecisti fretum [7]. Temerarius gubernator contempsit austri [8] minas (ille est enim qui Siculum pelagus exasperet et in vortices cogat) : non sinistrum petiit littus, sed id quo propior Charybdis maria convolvit [9]. At ille cautior peritos locorum rogat qui æstus sit [10], quæ signa dent nubes; et longe ab illa regione vorticibus infami cursum tenet. Idem

[1] *Plus proficiunt*, etc., « ce qui produit le plus d'effet, c'est ce qui possède quelque appareil, ce qui parle aux yeux. »

[2] *Præcordiorum suspirationes*, « l'asthme. » — *Suppurationes*, que l'on trouve dans beaucoup d'éditions, indique la phtisie.

[3] *Nihil habent quod intentent, quod præferant;* « n'ont rien avec quoi menacer, rien (aucune horreur) à montrer. »

[4] *Gratiosi*, « en faveur, en crédit; » *in eo*, « dans le sénat. »

[5] *Singuli quibus...*, « chacun de ceux qui sont chargés d'exercer le pouvoir du peuple sur le peuple même. »

[6] « Maxime pusillanime! s'écrie Diderot. Si le philosophe peut conserver la vie en attaquant le vice, il le fera; mais s'il est impossible de vivre et de dire la vérité, il fera son métier. »

Diderot se montre ici plus stoïcien que Sénèque.

[7] Détroit de Sicile, entre la Sicile et l'Italie, d'une demi-lieue de large environ : on y trouvait les écueils et les gouffres de Charybde et de Scylla, si célèbres chez les anciens. (V. Virg., *En.*, liv. III.) — Aujourd'hui détroit de Messine.

[8] L'auster est un vent du sud.

[9] *Id quo propior maria Charybdis convolvit*, « le rivage (celui de Sicile) plus près duquel Charybde creuse la mer en gouffre. »

[10] *Qui æstus sit*, « quelle est la nature du courant. »

facit sapiens : nocituram potentiam vitat, hoc primum cavens ne vitare videatur. Pars enim securitatis et in hoc est, non ex professo eam petere; quia, quæ quis fugit, damnat. Circumspiciendum ergo nobis est quomodo a vulgo tuti esse possimus. Primo nihil idem concupiscamus : rixa est inter competitores. Deinde nihil habeamus quod cum magno emolumento insidiantis [1] eripi possit : quam minimum sit in corpore tuo spoliorum. Nemo ad humanum sanguinem propter ipsum venit, aut admodum pauci; plures computant quam oderunt [2] : nudum latro transmittit : etiam in obsessa via pauperi pax est. Tria deinde, ex præceptione veteri, præstanda sunt ut vitentur [3] : odium, invidia, contemptus. Quomodo hoc fiat sapientia sola monstrabit. Difficile enim temperamentum [4] est; verendumque ne in contemptum nos invidiæ timor transferat; ne, dum calcare volumus, videamur posse calcari : multis timendi attulit causas, timeri posse. Undique nos reducamus [5] : non minus contemni quam suspici nocet.

Ad philosophiam ergo confugiendum est : hæ litteræ[6], non dico apud bonos, sed apud mediocriter malos, infularum [7] loco sunt. Nam forensis eloquentia, et quæcumque alia populum movet, adversarios habet : hæc, quieta, et sui negotii [8], contemni non potest; cui ab omnibus artibus, etiam apud pessimos, honor est. Nunquam in tantum convalescet nequitia, nunquam sic contra virtutes conju-

1 *Cum magno emolumento insidiantis,* « avec grand profit pour le malfaiteur (pour celui qui guette). »

2 *Plures computant quam oderunt,* « il y a plus de gens à calculer (la valeur du butin) qu'à haïr. »

3 *Tria præstanda ut vitentur,* « trois choses qu'il faut proposer d'éviter. »

4 *Temperamentum,* « juste mesure. »

5 *Undique nos reducamus,* « réduisons-nous, resserrons-nous de tous côtés, » ou, selon plusieurs traducteurs, « mettons-nous à couvert, » sens qui s'applique moins naturellement au mot *reducamus* qu'à l'ensemble des idées.

6 *Hæ litteræ,* « les études philosophiques. »

7 *Infularum loco sunt,* « tiennent lieu de bandelettes sacrées, » c.-à-d. « donnent l'autorité d'un personnage sacré. »

8 *Sui negotii,* « toute à son objet. »

rabitur, ut non philosophiæ nomen venerabile et sacrum maneat[1]. Ceterum philosophia ipsa tranquille modeste que tractanda est. — « Quid ergo? inquis, videtur tibi Marcus Cato[2] modeste philosophari, qui bellum civile sententia sua reprimit? Qui furentium principum armis medius intervenit? Qui, aliis Pompeium offendentibus, aliis Cæsarem, lacessit duos? » — Potest aliquis disputare an illo tempore capessenda[3] fuerit sapienti respublica. Quid tibi vis, Marce Cato? Jam non agitur de libertate; olim pessumdata est! Quæritur utrum Cæsar an Pompeius possideat rempublicam. Quid tibi cum ista contentione? Nullæ partes tuæ sunt. Dominus eligitur : quid tua, uter vincat? Potest melior vincere; non potest non pejor esse qui vicerit[4]. Ultimas partes[5] attigi Catonis; sed ne priores quidem anni fuerunt[6], qui sapientem in illam rapinam reipublicæ admitterent. Quid aliud quam vociferatus est Cato, et misit iratas voces, quum modo per populi levatus manus, et obrutus sputis, et portandus extra forum traheretur, modo e senatu in carcerem duceretur? Sed postea videbimus an sapienti opera perdenda sit : interim te ad hos stoicos voco, qui, a republica exclusi, secesserunt ad colendam vitam, et humano generi jura condenda, sine ulla potentioris offensa. Non conturbabit sapiens publicos mores, nec populum in se novitate vitæ convertet. — « Quid ergo? utique erit tutus, qui hoc propositum sequetur? » — Promittere tibi hoc non magis

[1] Plus d'une fois pourtant, avant comme après Sénèque, le nom de philosophie n'a pas été en honneur.

[2] Caton d'Utique, qui joua un si grand rôle dans la guerre civile. Après avoir essayé de réconcilier César et Pompée, il prit parti pour celui-ci et se donna la mort pour ne pas se soumettre au vainqueur de Pharsale. (V. *Epist.* XIII.)

[3] *Capessere rempublicam,* « se mêler des affaires de l'État. » — En blâmant Caton de la part qu'il a prise aux affaires, Sénèque condamne lui-même sa participation au gouvernement de Néron.

[4] Sénèque veut dire : « que le meilleur des deux concurrents (Pompée) ne pourrait manquer de devenir, une fois vainqueur, pire qu'il n'était ou que n'était l'autre. »

[5] *Ultimas partes,* « le dernier rôle. »

[6] Sénèque ne trouve pas que la république, avant la guerre civile, fût un théâtre plus digne de Caton, qui n'y rencontra que des injures.

possum, quam in homine temperanti bonam valetudinem : et tamen facit temperantia bonam valetudinem. Periit aliqua navis in portu : sed quid tu accidere in medio mari credis? Quanto huic periculum paratius foret multa agenti molientique, cui ne otium quidem tutum est? Pereunt aliquando innocentes; quis negat? nocentes tamen sæpius. Ars ei constat qui per ornamenta percussus est [1]. Denique consilium [2] rerum omnium sapiens, non exitum, spectat. Initia in potestate nostra sunt; de eventu fortuna judicat : cui de me sententiam non do [3]. — At aliquid vexationis afferet, aliquid adversi! — Non dominatur latro, quum occidit [4].

Nunc ad quotidianam stipem manum porrigis. Aurea te stipe implebo; et quia facta est auri mentio, accipe quemadmodum usus fructusque ejus tibi esse gratior possit. *Is maxime divitiis fruitur, qui minime divitiis indiget.* — « Ede, inquis, auctorem. » — Ut scias quam benigni simus, propositum est aliena laudare : Epicuri est, aut Metrodori aut alicujus ex illa officina. Et quid interest quis dixerit? Omnibus dixit. Qui eget divitiis, timet pro illis : nemo autem sollicito bono fruitur; adjicere illis aliquid studet : dum de incremento cogitat, oblitus est usus; rationes accipit [5], Forum conterit, kalendarium versat; fit ex domino procurator. Vale.

Réflexions. — Avons-nous des devoirs envers notre corps?

Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?

[1] *Ars constat...,* « l'habileté reste entière, n'est pas compromise pour celui (le maître d'escrime) qui a été frappé à travers son armure. »

[2] *Consilium sapiens, non exitum, spectat,* « le sage considère la résolution (l'entreprise), et non pas l'issue. »

[3] *Cui de me sententiam non do,* « je ne lui donne pas le droit de juger de moi. » (*Charles.*)

[4] *Non dominatur latro, quum occidit,* « le brigand assassine, il ne maîtrise pas. »

[5] *Rationes accipit,* etc. Recevoir des comptes, courir le forum, consulter sans cesse le calendrier, de propriétaire devenir gérant, voilà bien le triste rôle auquel se réduit l'esclave des richesses. — Complétons l'idée de Sénèque par ce précepte de Silvio Pellico : « Jouis de tes richesses avec cette généreuse indépendance de l'or que les philosophes de l'Église nomment, avec l'Évangile, PAUVRETÉ D'ESPRIT. » (*Devoirs des hommes,* ch. XXV.)

Sans doute; mais ce n'est pas à notre organisme, en tant qu'organisme, que s'adressent proprement nos devoirs; c'est à l'être moral qu'il forme avec l'âme.

Le corps est l'instrument, le serviteur de l'âme; c'est par son intermédiaire qu'elle agit sur les objets extérieurs et qu'elle reçoit l'impression de ces objets; elle ne saurait, sans lui, faire le bien qui lui est prescrit. Le bon état du corps est donc nécessaire à la perfection de la vie morale. De là nos devoirs envers lui : devoirs *négatifs* et devoirs *positifs*.

Les devoirs *négatifs* sont : 1° de ne pas le détruire par le suicide; 2° de ne pas le mutiler, de ne pas en altérer les organes : blesser ou exténuer l'organisme est un suicide partiel.

« Ce n'est pas à dire qu'il soit interdit d'imposer au corps certaines privations, de lui faire courir certains dangers, parfois même de l'exposer à la mort. Le corps est une substance d'ordre inférieur; l'âme ne lui doit rien que par rapport à elle-même. Elle peut donc, et au besoin elle doit le sacrifier en totalité ou en partie, à son bien à elle, à son développement intellectuel, à son amélioration morale, comme aussi à tout autre bien d'une nature supérieure. Aussi le père de famille, le soldat, le savant, le missionnaire, ne méritent aucun reproche, lorsqu'ils usent leur santé ou compromettent leur vie au service de la famille, de la patrie, de la société, de la religion. » (Mellier, *Leçons de philosophie*.)

Les devoirs *positifs* sont : les précautions hygiéniques, la propreté, la tempérance, le décorum, la décence et la pudeur. La dignité du corps est d'ordinaire la condition de la dignité de l'âme. L'homme bien équilibré, d'après les anciens, est celui qui a « une raison saine dans un corps sain ». *Mens sana in corpore sano.*

En résumé, tout ce qui, dans les soins que nous donnons au corps, dépasse le but de faciliter à l'âme l'accomplissement de ses devoirs moraux, est illégitime; tout ce qui s'y arrête est non seulement permis, mais prescrit.

EPISTOLA XV

De corporis exercitationibus.

Sommaire : Pas d'exercices violents et continuels, comme ceux des athlètes. Le voyage en litière et la promenade sont préférables, vu qu'ils n'empêchent pas l'exercice de l'esprit. Cultiver sa voix et s'habituer à varier le ton, suivant les émotions de l'âme.

Mos antiquis fuit, usque ad meam servatus ætatem, primis epistolæ verbis adjicere : « Si vales, bene est; ego valeo. » — Recte et nos dicimus : « Si philosopharis, bene est. » Valere enim hoc demum est; sine hoc, æger est animus. Corpus quoque, etiamsi magnos habet vires, non aliter quam furiosi aut phrenetici validum est. Ergo hanc præcipue valetudinem cura, deinde et illam secundam, quæ non magno tibi constabit, si volueris bene valere. Stulta est enim, mi Lucili, et minime conveniens litterato viro occupatio exercendi lacertos[1], et dilatandi cervicem[2], ac latera firmandi[3]. Quum tibi feliciter sagina cesserit[4], et tori creverint[5], nec vires unquam opimi bovis, nec pondus æquabis. Adjice nunc, quod majore corporis sarcina[6] animus eliditur, et minus agilis est.

1 ***Lacertos,*** **« muscles (de la partie supérieure du bras), bras.**

Dilatandi cervicem, **« d'élargir son encolure. » —** ***Cervix*** **désigne, à proprement parler, « la nuque. »**

3 ***Firmandi latera,*** **« de fortifier les flancs, d'affermir les reins. »**

4 ***Quum tibi feliciter sagina cesserit,*** **« lorsque l'embonpoint te sera venu à souhait. » —** ***Sagina*** **désigne un embonpoint qui est plutôt l'effet de l'art que de la nature. (Gardin-Dumesnil.)**

5 ***Torus*** **signifie : « corde (formée de lanières tordues), » dont on se servait pour tendre les lits, « moulure arrondie » et par métaphore, comme ici : « muscle saillant. »**

6 ***Sarcina,*** **« charge, bagage. » — Un proverbe grec disait : παχεῖα γαστὴρ λέπτον οὐ τίκτει νόον.**

Itaque; quantum potes, circumscribe corpus tuum, et animo locum laxa[1]. Multa sequuntur incommoda huic deditos curæ : primum exercitationes, quarum labor spiritum[2] exhaurit, et inhabilem intentioni ac studiis acrioribus reddit; deinde copia ciborum subtilitas impeditur[3]. Accedunt pessimæ notæ mancipia in magisterium recepta[4], homines inter oleum et vinum occupati[5], quibus ad votum dies actus est, si bene desudaverunt, si in locum ejus quod effluxit, multum potionis altius in jejunio ituræ[6] regesserunt. Bibere et sudare, vita cardiaci est[7]. Sunt exercitationes et faciles et breves, quæ corpus et sine mora laxent[8], et tempori parcant, cujus præcipua ratio habenda est. Cursus[9], et cum aliquo pondere manus motæ, et saltus, vel ille qui corpus in altum levat, vel ille qui in longum mittit, vel ille, ut ita dicam, Saliaris[10], aut, ut contumeliosius dicam, fullonius. Quod libet ex his elige; usu fit facile. Quidquid facies, cito redi a corpore ad animum; illum noctibus ac diebus exerce; labore modico alitur ille. Hanc exercitationem

[1] *Circumscribe*, « circonscris, rétrécis; » — *laxa*, « élargis. »

[2] *Spiritum*, « le souffle, la force vitale (*les esprits vitaux* de Descartes). »

[3] La même idée se trouve dans Horace :

> Corpus onustum
> Hesternis vitiis (des excès de la veille) animum quoque prægravat una,
> Atque affigit humo divinæ particulam auræ.
> (*Sat.*, liv. II, II, v. 77.)

[4] Trop souvent des esclaves de la pire espèce (*pessimæ notæ*) étaient donnés pour maîtres de gymnase aux enfants.

[5] *Inter oleum et vinum occupati*, « partagés entre l'huile (dont ils se frottaient les membres) et le vin (dont ils s'humectaient le gosier). »

[6] *Altius in jejunio ituræ*. — Les Romains buvaient souvent avant le repas, pensant que « la boisson allait plus à fond » et avait plus d'action sur leurs nerfs quand ils étaient à jeun.

[7] *Vita cardiaci est*, « c'est une vie de cardiaque, d'estomac malade. »

[8] *Sine mora laxent*, « assouplissent sur-le-champ. »

[9] *Cursus*, etc. Tous ces exercices étaient ceux des gymnases grecs et romains.

Rabelais les prête à son Gargantua : « Par trois heures étoit faicte lecture à Gargantua; puis jouoit à la balle, couroit, sautoit, crioit comme tous les diables, levoit des haltères, etc., et doulcement se remettoit à l'estude. »

[10] *Saliaris*. La danse des Saliens avec le bouclier sacré (*ancile*) rappelait sans doute, par ses mouvements et sa cadence, les sauts du foulon dans l'apprêt de ses étoffes.

non frigus, non æstus impediet, ne senectus quidem. Id bonum cura, quod vetustate fit melius [1]. Neque ego te jubeo semper imminere libro, aut pugillaribus; dandum est aliquod intervallum animo; ita tamen, ut non resolvatur, sed remittatur. Gestatio [2] et corpus concutit, et studio non officit : possis legere, possis dictare, possis loqui, possis audire; quorum nihil ne ambulatio quidem vetat fieri. — Nec tu intentionem [3] vocis contempseris; quam veto te per gradus et certos modos attollere [4], deinde deprimere. Quod si velis dein quemadmodum ambules discere, admitte istos, quos nova artificia docuit fames [5] : erit qui gradus tuos temperet, et buccas et dentes observet, et in tantum procedat, in quantum ejus audaciam patientiæ credulitate produxeris [6]. — Quid ergo? A clamore protinus et a summa contentione vox tua incipiet? — Usque eo naturale est paulatim incitari, ut litigantes quoque a sermone incipiant, ad vociferationem transeant [7] : nemo statim Quiritium fidem implorat. Ergo utcumque impetus tibi animi suaserit, modo vehementius fac vicinis convicium, modo lentius, prout vox quoque te hortabitur et latus. Modesta,

[1] « Le bel âge pour écrire que soixante-dix ans ! » (Necker.)

[2] *Gestatio,* « le voyage en litière. »

[3] *Intentionem vocis,* « le développement de la voix. » Quintilien y attache aussi une grande importance. (V. *Instit. orat.,* liv. I, ch. x.)

[4] Sénèque ne veut pas que Lucilius, pour fortifier sa voix, procède comme on le faisait dans les écoles, par l'exercice des degrés, des tons ou modulations réglées (des gammes). Avoir un maître pour apprendre à parler ou à chanter lui paraît aussi peu digne du philosophe que d'en avoir un pour apprendre à marcher. Là est la liaison entre l'idée de cette phrase et la phrase suivante.

[5] *Quos nova artificia docuit fames,* « instruits par la faim à créer des arts nouveaux. » — Le *Græculus esuriens* dont parle Juvénal (*Sat.*, III, v. 72) était l'homme à qui l'on s'adressait (*admittere*) généralement pour les arts frivoles. — Le Grec savait tout faire, *omnia novit;* il était capable même de l'impossible :

In cœlum, jusseris, ibit

pour gagner son pain.

[6] *Quantum produxeris audaciam,* « aussi loin que tu auras conduit leur effronterie. »

[7] *Usque eo naturale est...* « Il est si naturel de s'échauffer insensiblement (*incitari paulatim*) que les avocats passent du ton familier aux vociférations. » — On sait que Caïus Gracchus avait derrière lui, à la tribune, un joueur de flûte pour le ramener de temps en temps au ton naturel.

cum recipies illam revocarisque, descendat, non decidat. Moderatoris sui temperamentum habeat, nec indocto et rustico more desæviat. Non enim id agimus ut exerceatur vox, sed ut exerceat.

Detraxi tibi non pusillum negotii[1] : una mercedula et munus græcum ad hæc beneficia accedet. Ecce insigne præceptum : *Stulta vita ingrata est et trepida. Tota in futurum fertur*[2]. — « Quis, inquis, dicit? — Idem qui supra. — Quam tu nunc vitam dici existimas stultam? Babæ et Isionis[3]? — Non ita est : Nostra dicitur, quos cæca cupiditas in nocitura, certo nunquam satiatura, præcipitat, quibus si quid satis esse posset, fuisset[4]; qui non cogitamus quam jucundum sit nihil poscere; quam magnificum sit plenum esse, nec ex fortuna pendere. Subinde itaque, Lucili, quam multa sis consecutus recordare[5] : Quum adspexeris quot te antecedant, cogita quot sequantur. Si vis gratus esse adversus Deos et adversus vitam tuam, cogita quam multos antecesseris. Quid tibi cum ceteris? Te ipse antecessisti. Finem constitue, quem transire ne possis quidem, si velis : discedant aliquando ista insidiosa bona et sperantibus meliora quam assecutis. Si quid in illis esset solidi, aliquando et implerent : nunc haurientium sitim concitant. Mutantur speciosi apparatus : et, quod futuri temporis incerta sors volvit, quare potius a fortuna impetrem, ut det; quam a me, ne

[1] On est tenté de sourire en voyant Sénèque dire à Lucilius : « Je t'ai débarrassé d'une fameuse inquiétude. » Lucilius était donc bien scrupuleux! et Sénèque croyait donc avoir fait œuvre de bien habile casuiste!

[2] *Tota in futurum fertur,* « elle s'élance tout entière vers l'avenir. » — Montaigne n'est pas de ceux « qui oultrepassent le présent et ce qu'ils possèdent pour des umbrages et vaines images que la fantaisie leur met au-devant... Pour moy, j'ayme la vie et la cultive, telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. » (*Essais,* liv. III, ch. XIII.)

[3] *Babæ* et *Isionis,* personnages ridicules, d'ailleurs inconnus.

[4] *Quibus si quid satis esse posset, fuisset,* « qui serions satisfaits si nous pouvions l'être. »

[5] Sénèque veut que Lucilius se rappelle les avantages que lui a procurés la philosophie.

[6] « Les beaux dehors sont choses changeantes. »

petam [1]? Quare autem petam? Oblitus conditionis humanæ, congeram? In quid laborem? Ecce hic dies ultimus est! Ut non sit [2], prope ab ultimo est. Vale.

Réflexions. — Les exercices du corps ayant pour but le développement et la bonne santé de l'organisme, rentrent dans nos devoirs positifs à l'égard du corps. (V. *Réflexions* sur l'épître XIV); mais le choix de ces exercices reste libre. D'ailleurs les circonstances de temps, de lieu et de personnes doivent nécessairement les diversifier.

EPISTOLA XVI

De utilitate philosophiæ ad regendam et disponendam vitam.

Sommaire : La philosophie forme notre âme, règle notre vie et nos actions, nous enseigne ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Elle nous apprend à nous tenir fermes contre le malheur et à nous soumettre à la Divinité.

Liquere tibi hoc scio, Lucili, neminem posse beate vivere, ne tolerabiliter quidem, sine sapientiæ studio, et beatam vitam perfecta sapientia effici, ceterum tolerabilem etiam inchoata [3]. Sed hoc quod liquet firmandum et altius [4] quotidiana meditatione figendum est; plus operis est in eo ut proposita custodias quam ut honesta pro-

[1] *Quod futuri temporis...* « Les biens que l'avenir incertain enveloppe dans ses ombres, pourquoi obtiendrais-je plutôt de la fortune qu'elle me les accorde que de moi de ne pas les demander? »

[2] *Ut non sit...* « Dans le cas où il ne serait pas le dernier, il n'en est pas loin. »

[3] *Inchoata sapientia*, « par un commencement de sagesse. »

[4] *Altius*, « plus profondément (dans l'âme).

ponas. Perseverandum est, et assiduo studio robur addendum, donec bona mens sit quod bona voluntas est [1]. Itaque tibi apud me pluribus verbis opus non est, ut affirmantis [2], nec tam longis : intelligo te multum profecisse. Quæ scribis unde veniant scio : non sunt ficta nec colorata [3]. Dicam tamen sententiam : jam de te spem habeo, nondum fiduciam. Tu quoque idem facias volo; non est quod tibi cito et facile credas : excute te, et varie scrutare [4] et observa. Illud ante omnia vide, utrum in philosophia an in ipsa vita profeceris. Non est philosophia populare artificium, nec ostentationi paratum; non in verbis, sed in rebus est; nec in hoc adhibetur, ut aliqua oblectatione consumatur dies, ut dematur otio nausea [5] : animum format et fabricat, vitam disponit, actiones regit, agenda et omittenda demonstrat, sedet ad gubernaculum, et per ancipitia [6] fluctuantium dirigit cursum. Sine hac nemo intrepide potest vivere, nemo secure. Innumerabilia accidunt singulis horis, quæ consilium exigunt, quod ab hac petendum est [7]. Dicet aliquis :

« Quid mihi prodest philosophia, si fatum est? quid prodest, si Deus rector est? quid prodest, si casus imperat? Nam et mutari certa non possunt, et nihil præparari potest adversus incerta : sed aut consilium meum Deus occupavit, decrevitque quid facerem, aut consilio meo nil

[1] *Donec bona mens sit quod bona voluntas est,* « jusqu'à ce que ce qui est bonne inclination (*bona voluntas*), devienne une vertu acquise (*bona mens,* solide conviction). » — Crébillon exprime assez bien l'idée de toute cette phrase :

En faisant toujours bien ne songe qu'à mieux faire. (*Le Triumvirat.*)

[2] Aubé (Hachette), d'après Fickert, modifie ainsi la phrase : *Itaque tibi apud me pluribus verbis haud affirmandum...* Le sens est identique.

[3] *Non sunt ficta,* « il n'y a point d'apprêt; » *nec colorata,* « ni de fard. »

[4] *Excutere* (R. *ex, quatere*), « secouer, tourner en tous sens; » *scrutari,* « fouiller. »

[5] *Nausea* (R. *navis*), « nausée, envie de vomir (sur mer), » d'où : « dégoût extrême, ennui profond. »

Ancipitia (R. *ambo, caput,* à deux têtes), « dangers, routes incertaines. »

[6] *Consilium ab hac petendum est.* La philosophie romaine est toute pratique; c'est la conseillère de la vie.

fortuna permittit[1]. » Quidquid est ex eis, Lucili, vel si omnia hæc sunt, philosophandum est; sive nos inexorabili lege fata constringunt, sive arbiter Deus universi cuncta disponit, sive casus res humanas sine ordine impellit et jactat, philosophia nos tueri debet. Hæc adhortabitur, ut Deo libenter pareamus, fortunæ contumaciter; hæc docebit ut Deum sequaris, feras casum. Sed non est nunc in hanc disputationem transeundum, quid sit juris nostri [2], si providentia in imperio est, aut si fatorum series illigatos trahit, aut si repentina ac subita dominantur : illo nunc revertor, ut te moneam et exhorter ne patiaris impetum animi[3] tui delabi et refrigescere. Contine[4] illum et constitue, ut habitus[5] animi fiat quod est impetus.

Jam ab initio[6], si bene te novi, circumspicies[7] ecquid hæc epistola munusculi attulerit; excute illam, et invenies. Non est quod mireris animum meum; adhuc de alieno liberalis sum. Quare autem alienum dixi? quidquid bene dictum est ab ullo, meum est; sicut quod ab Epicuro dictum est : *Si ad naturam vives, nunquam eris pauper; si ad opiniones*[8], *nunquam dives.* Exiguum natura desiderat, opinio immensum. Congeratur in te quidquid multi locupletes possederunt; ultra privatum pecuniæ modum fortuna te provehat, auro tegat, purpura

[1] Cette objection se pose toujours : « Il y a opposition entre la liberté humaine et la toute-puissance de Dieu. » Mais la liberté humaine et la toute-puissance divine étant des vérités parfaitement établies, disons avec Bossuet : « Il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelques difficultés qui surviennent quand on les veut concilier; mais il faut toujours tenir fortement les deux côtés de la chaîne, quoiqu'on n'en voie pas le milieu. »

[2] *Quid sit juris nostri,* « quels sont nos droits, ce qui reste à notre libre arbitre. »

[3] *Animi impetum,* « l'élan naturel de l'âme; » *delabi,* « tomber peu à peu. »

[4] *Contine,* « soutiens-le; » *constitue,* « règle-le. »

[5] *Habitus,* « habitude, état fixe de l'âme. »

[6] S.-e. *epistolæ.*

[7] *Circumspicies,* « tu chercheras de tous côtés, tu essayeras de deviner. »

[8] Montaigne intitule ainsi un chapitre de ses *Essais* : « Que le goust des biens et des maulx despend en bonne partie de l'opinion que nous en avons. »

vestiat, eo deliciarum opumque perducat, ut terram marmoribus abscondas; non tantum habere tibi liceat, sed calcare divitias; accedant statuæ et picturæ, et quicquid ars ulla luxuriæ elaboravit : majora cupere ab his disces. Naturalia desideria finita sunt; ex falsa opinione nascentia, ubi desinant non habent : nullus enim terminus falso est. Viam eunti [1] aliquid extremum est; error immensus est. Retrahe te a vanis; et, quum voles scire, quod petes, utrum naturalem habeat an cæcam cupiditatem, considera num possit alicubi consistere; si longe progresso [2] semper aliquid longius restat, scito id naturale non esse. Vale.

Réflexions. — Fidèle à l'esprit de son temps, Sénèque ne considère ici l'importance de la philosophie ni au point de vue de l'excellence de son objet, ni au point de vue de son aptitude à former l'esprit, ni au point de vue de ses rapports avec les autres sciences; il ne s'attache qu'à son utilité morale. Encore ce point de vue n'est-il pas envisagé dans toute son étendue. Le philosophe ne veut s'occuper de savoir scientifiquement ni quel est notre libre arbitre ni si la Providence gouverne le monde. Il s'en tient aux préceptes empiriques de la sagesse stoïcienne, sans les légitimer : *quidquid est ex his, philosophandum est.* Pauvre philosophie! Cette science tronquée (*scientia manca*) vaut-elle une heure de peine?

[1] *Viam eunti...*, « pour celui qui va droit son chemin le voyage a un terme (*extremum est*); — *error immensus est*, « les fausses routes se prolongent à l'infini. »

[2] *Si longe progresso*, « si après une longue route. »

FIN

TABLE

25748. — Tours, impr. Mame.

